

CAHIER 172 MÉTANOÏA

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

À partir du N° 151, les Cahiers sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Les Cahiers antérieurs ont été numérisés afin d'être également mis en ligne. Ils ne sont plus disponibles en version papier.

Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers, veuillez en faire la demande à <asso.meta@yahoo.com>.

La rédaction

Association Métanoïa loi de 1901- Montélimar

Couverture : Frank Lalou

Janvier-février-mars 2021

ÉDITORIAL	p. 4
COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS <i>Logion 74</i> ...	p. 8
RECHERCHES	
<i>Dans le puits</i>	p. 19
<i>Arthur Rimbaud. L'Alchimiste du Verbe</i>	p. 23
<i>Maïmonide et Maître Eckhart</i>	p. 30
<i>Gnose et histoire : Le mystère Jeanne d'Arc</i>	p. 41
MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME	
<i>Mélopée. Le seuil</i>	p. 48
<i>En quête du Graal</i>	p. 50
<i>Nuit</i>	p. 52
<i>Confusion du soi et de l'expérience</i>	p. 53
<i>La haute énergie de l'attention</i>	p. 56
<i>Gnose et poésie</i>	p. 57
MIETTES DE GNOSE	
<i>Ainsi parlait Maître Eckhart</i>	p. 60
<i>Bonheur : mode d'emploi</i>	p. 64
LA GNOSE AU QUOTIDIEN <i>De l'inspiration à l'art</i>	p. 65
FAIRE-PART	p. 66
<i>Dipâvali</i>	p. 73
CONTES	p. 77
COMPTE-RENDU DU SÉMINAIRE	p. 78
COURRIER DES LECTEURS	p. 83
BIBLIOGRAPHIE	
<i>Cette liberté</i>	p. 93
<i>En marge de Petrusmok</i>	p. 96
<i>Le flot de la poésie</i>	p. 101
<i>Un mouvement et un repos</i>	p. 102
<i>La personne et le sacré</i>	p. 104
<i>Nisargadatta : Premiers discours</i>	p. 107
<i>Tout est Un</i>	p. 110
<i>Le vol du loriot</i>	p. 111
POÉSIES	p. 113

ÉDITORIAL

Jésus fait des promesses claires et nettes. Étant depuis des années directement concerné par ses promesses, je suis tout naturellement amené à me poser la question : Est-ce que Jésus tient à mon égard ce qu'il promet ? Car c'est finalement à prendre ou à laisser : ou bien je remplis les conditions pour que ce que Jésus promet se réalise et j'ai la joie de pouvoir le reconnaître, ou bien ce qui m'est annoncé est la carotte qui fait avancer l'âne et je suis la victime d'un jeu de dupe.

Or que promet Jésus ?

Il me dit d'entrée de jeu que si je découvre le sens caché de ses paroles, je ne goûterai pas de la mort. Il me décrit même tout de suite les étapes de ma transformation : stupéfaction, émerveillement, toute-puissance. Mais il me prévient aussitôt que les choses ne se passent pas comme les hommes l'entendent. À l'extérieur, aucun signe d'espoir et d'encouragement ; pas d'aide à convoiter. Tout est là à l'intérieur à condition de le découvrir. Pas de secours à attendre de la culture, des sciences... Bref, regarder le tout petit en laissant choir l'acquis et les projets. Persister dans ces dispositions jusqu'à ce que mort s'ensuive. Mort à quoi ? Mort à ce qui relève de la mémoire et de l'imagination. Plus facile à dire qu'à faire. Justement comment faire ? Suivre le conseil : boire à la bouche de Jésus, encore et encore, jusqu'à complète identification au Maître. Mais, pour boire, il faut avoir soif et pour boire sans relâche il faut avoir une soif inextinguible. 114 logia pour étancher sa soif, 114 logia parmi lesquels on peut choisir ceux qui désaltèrent le mieux suivant les épreuves qui vous échoient.

Choisir ce qui désaltère est une façon symbolique de parler. Je peux tout aussi bien dire : choisir les paroles où le Maître me montre une manière non-dualiste de fonctionner. Le mental est très habile à récupérer sournoisement le terrain perdu et il lui faut des déconvenues cuisantes et répétées pour qu'il se rende compte qu'il vaut mieux pour lui renoncer à toute prétention de vouloir faire quelque chose. Mais qui choisit et quoi ? Jésus me dit de boire à sa bouche jusqu'à ce que je sois lui. Ce qui veut dire que, devenant lui, j'abandonne une pseudo-entité pour mon identité réelle, la même que celle du Maître, laquelle est la même que celle du Père : « *Le Père et moi sommes un* », ou encore : « *Qui m'a vu, a vu*

le Père. » Si donc je suis identique au Fils, je le suis également au Père. L'équation est sans bavure. Mais si vous avez encore besoin de références extérieures, celles que nous avons cherchées autrefois auprès de Maîtres « consacrés », voici sur ce sujet précis l'éclairage de Maître Eckhart : « *Le Père engendre sans cesse son Fils et je dis plus encore : il m'engendre en tant que son Fils et le même Fils. Je dis davantage : il m'engendre non seulement en tant que son Fils, il m'engendre en tant que lui et lui en tant que moi, et moi en tant que son être et sa nature* » (*Sermon Justi vivent in aeternum*). Le soufi est plus bref : « *Je connais mon Seigneur par mon Seigneur.* » Ce qui peut aussi s'exprimer ainsi : « *Je ne connais Jésus que si je suis Jésus.* » Et, si je peux le dire spontanément, c'est que la promesse que Jésus fait s'est réalisée.

Dans l'*Évangile selon Thomas* la nature des paroles montre que les interlocuteurs varient et que les niveaux de conscience sont différents. Une succession de logia, brefs et incisifs, sont là pour attester que Jésus veut en découdre avec les curieux, les amateurs et les velléitaires. Ces logia (71, 71, 72, 73, 74, 75) rapportent l'essentiel des paroles échangées. Il s'agit de décourager ceux que la gnose risque de « brûler ». Ce qui affleure dans les propos de Jésus et dans ceux de son entourage permet aisément de reconstituer les attaques auxquelles le Maître doit faire face. Il n'entend pas livrer les choses au rabais et livrer la gnose en pâture aux psychiques qui sont le plus grand nombre. Or, à Métanoïa, on connaît les roueries du mental pour récupérer la gnose et l'étouffer. Le psychique a des arguments très lourds mais efficaces pour asphyxier apparemment le pneumatique. Je dis bien « apparemment » car ceux chez qui la promesse se réalise savent que « *le Vivant issu du Vivant ne verra ni mort ni peur.* » Le pneumatique - ou si l'on préfère, le gnostique – sait sur quoi portent les attaques du psychique : prétentions, blasphèmes, paranoïa. Se sentant menacé, le psychique accuse le gnostique de ce dont il se rend lui-même coupable.

Au logion 70, Jésus décourage les psychiques qui ne sont que psychiques de poursuivre une recherche qui se retournerait contre eux et leur ferait du mal.

Le logion 71 nous offre la conclusion d'un échange qui a dû être très vif. Jésus a sans doute été amené à parler du caractère illusoire de cette entité psychosomatique qu'on appelle la personne et de son inaptitude dans l'ordre de la réalisation. Jésus renverse cette maison et personne ne peut la reconstruire, ce qui veut dire bien entendu que l'illusion ne peut engendrer que l'illusion.

En parlant de partage des biens, l'homme du logion 72 signifie par ses propos que chez lui la personne n'est pas morte. Une illusion qui subsiste n'en est pas moins une illusion aux yeux de Jésus. D'où sa réponse : « *Suis-je un partageur ?* » N'a-t-il pas dit déjà : « *Quand le disciple est partagé, il est rempli de ténèbres ?* »

Ici, on voit bien que le psychique intervenant avec son gros bon sens faisait valoir qu'il fallait bien assumer le quotidien et faire preuve d'adaptation aux circonstances (logion 73). Comme si le gnostique était un inadapté ! On croit entendre les objections du psychique : « C'est bien beau de s'en prendre au mental ; qui peut sans lui faire face à ce qui se présente ? Qui va assumer la moisson ? » Or il se trouve justement qu'elle est abondante et qu'il faut qu'on s'en occupe tout de suite. Jésus reconnaît que le souci est légitime. Il va plus loin et donne des indications pratiques adaptées à la situation, montrant que le gnostique est au fond le vrai, le seul réaliste car, n'étant pas partagé, il est totalement disponible dans l'instant. C'est pourquoi sa solidarité et sa tolérance ne sauraient être mises en doute que par le psychique. D'où l'incompréhension qui subsiste.

Un phénomène analogue se produit aujourd'hui. Des fidèles de l'*Évangile selon Thomas* dont le nombre est infime, peuvent attester que la promesse est devenue réalité. Ils ne sont plus concernés par l'avoir, le savoir, le vouloir mais ils n'en continuent pas moins à gérer le quotidien avec réalisme, à aider autrui sans idées préconçues, à rendre à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu, tout en ayant une pleine conscience de leur identité essentielle. Or ils assistent à une récupération et à une détérioration de la Gnose par les psychiques dans les journaux, dans les revues, dans les cercles. On veut juger de tout, connaître le Tout et on est privé de soi-même... Tout se passe comme si le fait d'être théologien, philosophe, historien, prêtre ou pasteur donnait droit et compétence pour parler de la nature de la Gnose. Les psychiques veulent parler des gnostiques, et comme en ce moment la Gnose est à la mode dans leur petit monde, ils s'arrogent le droit de disserter sur elle comme s'ils étaient à même de la connaître, comme si ce qui est en bas pouvait découvrir ce qui est en haut...

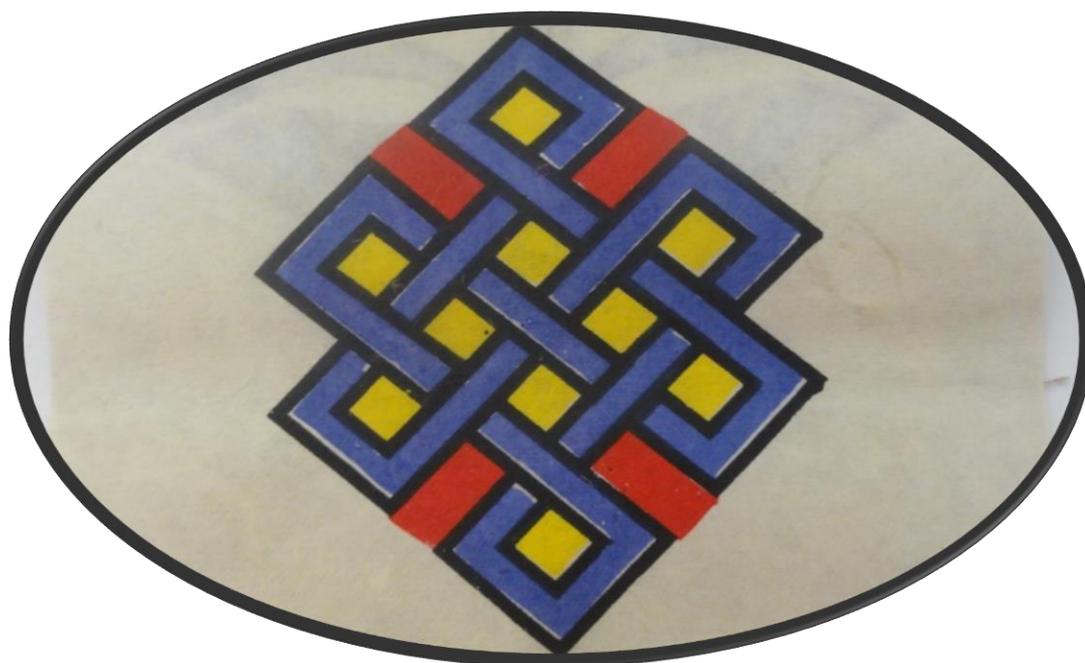
À nouveau, l'*intelligentsia* cache les clefs de la Gnose ; elle n'entre pas et elle barricade la porte d'entrée. De toute façon, ce qu'il nous faut comprendre, si nous ne sommes pas encore réellement confirmés dans la Gnose, c'est qu'il n'y a personne dans le puits ni dans la chambre nuptiale.

Il n'y a personne dans le puits. C'est vrai au premier degré. La poulie permet de monter le seau attaché au fil. Plonger dans le puits serait mortel pour la victime et contaminerait l'eau pour les autres : attitude doublement dommageable. C'est vrai au second degré. Le vide du puits symbolise l'état de vacuité du gnostique : « *Quand le disciple est désert, il est rempli de Lumière.* » Le gnostique est désert par perte de l'avoir, la personne du psychique se maintenant par renouvellement de l'avoir. Plus d'avoir, par conséquent plus de savoir, plus de pouvoir : cela signifie la mort de la personne par perte de la pseudo-identité psychosomatique. Dans l'ici-maintenant, sans mémoire, sans projet, il n'y a rigoureusement personne.

Contrairement à ce que certains sont tentés de croire, le lâcher-prise ne demande pas de sauter dans le puits dans un acte héroïque mais suicidaire. Pas de décision de ce genre à prendre, puisque tout arrive par abandon de ce qui empêchait la vacuité. Apparemment, le gnostique est une personne parmi les autres personnes autour du puits. En réalité, n'étant identifié ni à son corps ni à son mental, il n'y a personne dans cet état de vacuité intérieure dont le vide du puits est le symbole...

Le gnostique n'oublie tout de même pas qu'il a programmé le « mirage » aux fins de se voiler aux psychiques pour mieux se reconnaître lui-même et que l'occultation est la condition de la révélation.

Émile



Le nœud sans fin symbolise l'interdépendance des phénomènes

**COMMENTAIRES
DE
L'ÉVANGILE
SELON THOMAS**

LOGION 74

***Il a dit :
Maître, il y en a beaucoup autour du puits,
mais personne dans le puits.***

J'ai fait un rêve un drôle de rêve. Je suis dans un long couloir et je pénètre dans des salles d'or illuminées de noir. Dans la première salle, je vois le long des murs un cortège joyeux d'Immortels chinois brillant de tout l'or de leurs feux. Dans la seconde salle, tout au long des murs en or, je vois des divinités égyptiennes et des scènes de la pesée de l'âme. Comme dans le *Livre des morts des Anciens Égyptiens*. Je retourne dans la salle des Immortels. J'aperçois dans un cadre doré un miroir obscur, sans aucun reflet. Je visualise la paume de mes deux mains blanches qui s'approchent du miroir. Mes mains touchent le miroir. Mes mains s'enfoncent lentement dans le miroir. Je plonge la tête la première dans une sorte de boue de lumière noire. Je plonge comme dans un tunnel. Comme si je remontais du fond d'un puits. Brusquement je me réveille en plein jour dans une ruelle en pleine lumière. Je me réveille dans un autre rêve. Le rêve continue... mais je me sens rené au jour comme si je sortais du sein de ma mère...

Drôle de rêve !... Docteur Osiris, je présume ? Ai-je revécu une scène du *Livre des morts des Anciens Égyptiens*, dont le véritable titre est, après tout : *Livre pour sortir au jour*.

Une autre fois je fais un autre rêve, un autre drôle de rêve. Je suis à l'intérieur d'un cône qui monte en forme de claire spirale. Arrivé au sommet je me trouve face à une embouchure, lumineuse comme le cristal. Je sais qu'en me laissant aspirer par cette claire lumière, je suis un dieu. L'important est de plonger : *Au fond de l'Inconnu*, s'il le faut ! Et de remonter à la Lumière.

La plupart des êtres humains ne vivent que par la valeur accordée aux objets possédés. Beaucoup ne vivent que par la valeur accordée à leur propre personne. Malgré toutes les apparences ce corps n'est qu'une apparence. Ce qui paraît un jour disparaît un jour. Ce corps n'est que le support temporaire mais nécessaire d'une Réalité immuable. Et dire que s'il est facile de tourner autour du pot, il suffit de lâcher prise pour tomber au fond du puits, pour effectuer sa métanoïa. Il suffit de tout laisser tomber. À commencer par la peur. Au risque de se perdre, car il y a tout à perdre...

Pourquoi courir une vie entière, voire vie après vie, après le trésor de la Connaissance ? Pourquoi s'épuiser à tourner autour du puits alors qu'il suffit d'y puiser ? Pourquoi chercher ce que j'ai déjà en moi ? J'ai déjà la connaissance puisque je suis la Connaissance. Et je suis la Connaissance parce que je suis Cela. Cela qui est en moi, Cela qui est moi. Renaître en Cela c'est renaître à la Connaissance. Mais nul besoin de renaître puisque je n'ai jamais perdu ce que je cherchais en vain de tous côtés. Ce que je cherchais partout sauf en moi, au fond du cœur, au fond du puits sans fond.

Je plonge au fond du puits intérieur, en quête de l'origine, en quête de la lumière. Là je laisse tomber cette personne que je croyais être. Au fond du puits, il n'y a plus personne. Il n'y a pas plus de place pour la personne. Là je suis pure vacuité. Là j'entrevois Celui qui est devant mon visage. Je me retrouve face à face avec le Vivant qui me dit :

*Je ne suis pas ton Maître,
car tu as bu, tu t'es enivré
à la source bouillonnante
que, moi, j'ai mesurée.*

Et il me prend, il se retire, il me dit trois mots.

Je bois à sa bouche. Je bois à la source du Tout.

Je puise au puits de toute plénitude.

Et alors, moi aussi, *Je suis Jésus*.

Je suis ce que tu es et tu es ce que je suis.

Je suis l'Un de ce qui est.

Il se révèle de lui-même à lui-même, par lui-même et pour lui-même.

Nul ne le voit et pourtant nul ne l'occulte.

Vouloir le décrire c'est déjà le trahir.

Je suis Cela qui est tout ce qui est et tout ce qui n'est pas.

Mais je vous en prie, ne me jetez pas la première pierre...

Yves

*

Pour bien comprendre... le logion 74, il faut s'imaginer les puits du désert dans lesquels il faut descendre pour aller puiser l'eau. Si personne ne se met au travail en descendant dans le puits, il n'y aura pas d'eau pour tous ceux qui sont rassemblés autour. Pour parvenir à la cohérence, il faut s'y mettre, descendre dans le puits et puiser. Ce n'est pas en restant inactif, sans travailler son moi intérieur, qu'on peut trouver ce dont nous avons besoin comme l'homme a besoin d'eau. Thomas est seul à souligner ce nécessaire travail intérieur.

François de Borman
L'évangile de Thomas, Mols, p. 221

*

L'image du puits est comparable à celle de l'océan avec leur surface agitée et leur profondeur paisible.

Autour du puits il y a la lumière du jour qui éclaire les objets, les rendant visibles et reconnaissables. Dans le puits règne l'obscurité pour les yeux, une absence d'objets.

Autour du puits on parle gnose on est informé. Dans le puits règne le silence source d'inspiration.

Autour du puits, l'horizontalité sur 360° invite à l'aventure extérieure, force centrifuge vers le multiple, bien que ceux qui sont là sont censés en être revenus. Dans le puits règnent la verticalité, le centrage en un point, le rétrécissement des désirs de conquêtes, l'intuition de la source.

Émile disait être la Lumière, lumière noire, donc pas celle du jour visible par les yeux.

Nisargadatta affirme que pour lui il n'y a plus de matière ; qu'il ne vit plus l'alternance du jour et de la nuit (*L'amour de soi* – Les Deux Océans 2019).

Ces témoignages de nos référents préférés s'accordent bien avec l'image du puits dans lequel les repères du temps comme ceux de l'espace sont absents. Chez l'homme psychique l'esprit dort et le mental est en activité avec son défilé d'objets animés, inanimés et conceptuels ; chez le sage, l'Esprit est éveillé et le mental dort profondément, les cieux ainsi que la terre se sont enroulés et ont cessé leur animation divertissante qui était en fait maintenue par son attention. « *La plus haute énergie dont nous disposons est celle de notre esprit. C'est l'Attention, qui en général n'est que vagabonde.* » (Luis Ansa et Henri Gougaud – *Le secret de l'aigle*, p.67). Car c'est bien mon attention qui maintient les cieux et la terre (pensées et matière pensée) en l'état, à l'instant même. C'est un choix permanent resté longtemps inconscient que je fais de diriger mon attention vers les objets apparaissant ; ou bien, dit autrement, je laisse nonchalamment les objets capter mon attention, et cela me maintient autour du puits, à la surface. Le contrôle de mon attention m'est demandé au logion 59 où je suis invité à « *regarder vers Celui qui est vivant* », et non plus vers les objets. « *Dans l'univers où nous vivons, tout se traduit par une lutte impitoyable des énergies autour de l'attention humaine* » (*Le secret de l'aigle*, p.67).

Il n'y a personne dans le puits, mais pourrait-il y avoir quelqu'un ? Dans le présent libérateur absolu qu'est l'instant, y a-t-il une quelconque entité construite qui puisse se maintenir ? En milieu de journée, Nisargadatta vit le jour éternel, la nuit il vit la nuit éternelle, sans mémoire ni imagination il n'y a pas d'alternance. Que peut-il lui arriver ? Ma vraie richesse est constituée de mon sens d'être, de ma conscience, de mon attention à l'énorme pouvoir créateur. Mais qu'en fais-je ? Emile parlait souvent de l'attention sans intention. Toute intention est empreinte de visée modificatrice de ce qui est ou apparaît, créant des attentes de résultats, privant de la complétude. Dans le puits, sans objets, ces états n'ont pas de prise.

Christian

Il y a foule autour du puits, centre d'attraction, mais nul ne s'y rend. Ce logion semble vouloir exprimer sous une autre forme ce qui a été dit précédemment. Le puits révèle la profondeur de la terre dans laquelle se trouve l'eau de source ; l'ouverture donne sur le ciel. Comme au logion précédent par rapport à la moisson, le puits est le lieu d'une transformation. A l'extérieur, la mondanité, la multiplicité des badauds qui tournent autour ; à l'intérieur, la Révélation. "*Il nous faut plonger dans l'eau et la lumière*" écrit Philippe (75, 76). Descendre au fond de notre être, "*il faut y aller*" disait Krishnamurti.

Philippe

Cahier de méditation, tumtumblog, 20/07/2013

*

Tu es le rêveur absolu et tu rêves le rêveur, mais le rêveur fait déjà partie du rêve. Le rêveur absolu ne peut pas être trouvé dans le rêve, cela s'appelle la réalité. Et le rêve est la réalisation de la réalité, laquelle ne peut se trouver dans aucun endroit particulier. L'illusion, c'est de croire que tu puisses trouver la réalité dans le rêve...

Le rêve, c'est de penser que la réalité est différente d'autre chose, qu'elle doit être une réalité spéciale. C'est cela l'illusion. C'est la spécialité du « moi » ou du diable de vouloir rendre la réalité spéciale, car ainsi, il devient lui-même spécial. Et quand tu es spécial, tu souffres. L'un mène à l'autre. Par ton arrogance, tu es séparé, tu n'es plus le Tout mais une simple particule, et tu compares ta particule à une autre. C'est ainsi que tu deviens « particulier », ha, ha, ha !...

De toutes façons, depuis le commencement, tu es un menteur. Et personne ne s'en soucie. Dès que tu dis que tu es conscient, tu mens, dès que tu dis que tu as un corps, tu mens... Oh, c'est l'heure ? Bon, mes chers mensonges, merci d'être venus et merci de partir !

Karl Renz

Commentaires sur l'évangile de Thomas, p. 187-189

*

Éveil
Éveille
Veille ! veille à chaque instant !
Quel est ton visage ?
Qui es-tu ?
L'homme des apparences ou celui qui est au fond, au fond du puits ?
Que seul tu peux voir si tu en as le désir.
Pour un millier d'êtres autour de la margelle, un seul et unique visage
apparaît au fond du puits.
Le visage de celui qui désire voir de l'autre côté.
Derrière l'image rayonne la lumière tout entière.
Dans la conscience qui s'éveille, se découvre la conscience universelle.
Ce qui se découvre doit rester en veille vigilante.
Veiller sur lui-même s'il veut plonger comme Narcisse au cœur de lui-même.
De descentes en remontées, de remontées en descentes toujours attiré par le centre.
Et trouver le roi en soi !
Centre, à la fois vide et plein, dans le silence, la paix.

Au cœur du souffle vital primordial est la source vive. Source emplie de bénédictions intarissables pour qui y accède. Elle est si proche de soi. Il suffit d'y aller voir, y plonger et se fondre dedans elle. Devenir elle et n'être plus que joie.

Dans le conte de « Dame Holle », la jeune fille au cœur pur tombe au fond du puits pour revenir de l'autre monde couverte d'or, quand la seconde s'y jette emplie de colère, de haine, d'envie, de jalousie... en revient noircie, couverte de la poix qui lui colle à la peau. Désirer opérer la transformation, le retournement, sa métanoïa.

Malou

*

Attention danger. Car dans le puits, il ne peut y avoir PERSONNE. Même les petits enfants le savent. C'est aussi un chemin direct. Beaucoup de monde autour du puits. Rares sont les ouvriers qui participent à la moisson, Plus rares encore ceux qui entreront dans le lieu du mariage, et ceux qui trouvent la perle unique : car elle est au fond du puits. Qui la veut plus que tout ?

Marie-France

*

Sens de la Vie aux Profondeurs de l'Âme

Alors je marche autour du Puits, et je sens intuitivement qu'il y a, peut-être, quelque chose de magique, au fond de ce trou noir dangereux, semblable à *l'oubliette* d'un château.

Pourquoi suis-je attiré ? Quelle est cette force inconnue, envahissant tout mon être, qui vient de nulle part, et de partout à la fois ?

Pour le savoir, je dois risquer ma vie, et nous sommes si peu nombreux à accepter l'aventure, pendant que ceux qui restent en haut continuent à tourner autour, en me traitant de fou. D'ailleurs, comment sauraient-ils, puisque personne ne leur a suggéré, qu'il existe un lieu indicible, accessible à un état par-delà la conscience ?

Ainsi, progressivement, on peut renoncer aux désirs, aux attachements négatifs, aux exigences de nos petites vies.

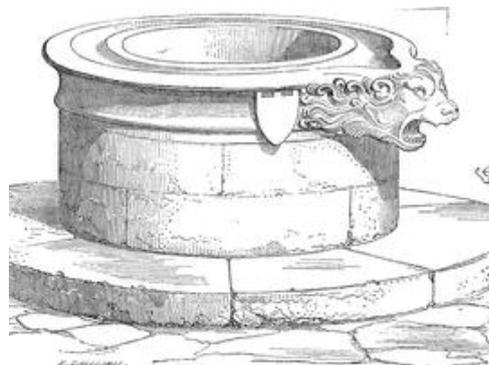
Il s'agit simplement d'abandonner, d'être sans objectifs, sans buts, SANS BESOINS DE SENS, mais aussi d'accepter, par exemple les pulsions d'amour de toutes natures, qui peuvent envahir notre âme, et aussi, de se détacher au mieux des contraintes du monde manifesté.

Mais il pourrait y avoir un risque : ne pas pouvoir remonter, s'écraser au fond, ou se noyer, et de n'avoir rien trouvé, puis de s'abandonner aux exigences du mental et de la condition humaine.

Et surprise ! Après les épreuves qui rendent Vivant (logion 58), je me retrouve au fond du puits dans un « Monde merveilleux, fait d'une belle prairie où le soleil brille et entourée de millions de fleurs » (cf. le conte *Dame Holle*).

Il y a de la lumière au-dedans d'un homme lumineux...

Jean-Paul



Le puits
Dictionnaire raisonné
de l'architecture
française
Viollet le Duc

Les quatre derniers logia que nous avons commentés (70, 71, 72, 73) et les deux qui suivent (74, 75) forment une suite où apparaît le souci de Jésus de dire ses mystères à ceux qui ont soif de réalisation et en même temps de les cacher à ceux qui ne manqueraient pas de les dénaturer. Il parle avec suffisamment de clarté pour que ceux qui sont initiés ou à même de l'être puissent se reconnaître ou se découvrir et en même temps son langage est suffisamment voilé pour que ceux qui pâtiraient d'une lumière trop aveuglante soient épargnés. Ses propos sont tels qu'il peut dans un même temps répondre à la demande des plus exigeants et préserver ses mystères auprès de ceux qui n'ont pas d'oreilles pour entendre, stimuler les uns tout en déjouant les pièges des autres : « *Ce qu'il révèle aux tout petits, il le cache aux sages et aux habiles* » (Mt XI, 25-27). Autrement dit, ce qu'il révèle au gnostique, il le cache au psychique. Celui-ci pourtant ne manque pas de ressources pour chercher à récupérer ce qui ne lui est pas destiné. Il sait faire son affaire d'une parole comme : « *Celui qui veut sauver sa vie la perdra.* » Cependant, interprétée au sens où l'entend le gnostique, elle ne lui laisse aucune chance.

Le psychique, qui n'est que psychique, n'a pas *cela* en lui (log. 70). Dès lors, comme le papillon qui approche de trop près la lampe, il se brûle à vouloir s'immiscer dans un domaine où s'affirmer revient à se détruire.

La pseudo-entité psychosomatique appelée personne n'a aucune réalité. Enlevez les conditionnements qui la constituent et vous ne trouverez rien à sa place (log. 71). La manifestation est là pourtant qui requiert l'activité de la personne. Et Jésus laisse l'aveugle guider l'aveugle. À chacun sa tâche. *Suis-je un partageur ?* (log. 72). La moisson s'annonce abondante et elle nécessite de la main d'œuvre. Qu'à cela ne tienne, suggérez donc au maître les dispositions que comporte la situation (log. 73).

Dans l'économie générale, la manifestation a sa raison d'être et le comportement du psychique se justifie. Jésus le reconnaît volontiers. Le maître auquel il fait allusion au logion 73 n'est-ce pas le psychique qui est qualifié dans son domaine, n'est-ce pas le même qu'il interpelle au logion 74 et à qui, en passant et avec peut-être un brin d'humour, il lève un pan de voile, comme nous dirions : la gnose est là mais personne ne la comprend ? Qu'on aille donc chercher l'eau au puits. Les personnes s'y retrouvent du reste : on y caquette en attendant son tour. Le gnostique est là. Apparemment rien ne le distingue des autres. Mais, sur le plan où Jésus se place, tout est différent, car, n'étant identique ni à ce mental ni à ce corps, là où est le gnostique, il n'y a personne : le vide intérieur et le vide du puits sont un seul et même vide. Que le gnostique regarde en lui-même ou dans le puits, il ne voit personne. Aux yeux du psychique, les apparences sont sauvées puisqu'il ne s'aperçoit de rien.

Émile

PARALLÈLES



Pourquoi t'es-tu jeté dans le puits ?... Je cherche mon palais au fond d'un puits. Je veux mon palais... La première fois que je suis tombé dans un puits je me suis réveillé dans un palais.

Nacer Khémir, *Bab'Aziz, le prince qui contemplait son âme* (2005).

Ce qui embellit le désert, dit le petit prince,
c'est qu'il cache un puits quelque part.

Antoine de Saint-Exupéry, *Le petit prince*

Pour être vrai, il faut plonger, toucher le fond.

Bram Van Velde

Dans la vallée du visage de l'Aimé, tu peux découvrir un puits invisible.
Va dans cette vallée et essaye de tomber dans ce puits.

Rûmî

Bois les eaux de ton propre puits...
Dieu le Père est le puits, la source, c'est le Fils,
le Saint-Esprit est le fleuve qui coule d'elle.

Angelus Silesius, *Pèlerin chérubinique* I, 300 ; V, 123

Moi, ce qui est réellement moi, je suis le puits sans parois, mais avec la viscosité des parois, le centre du tout avec du rien tout autour.

Fernando Pessoa, *Livre de l'Intranquillité*

Chose inouïe, c'est au-dedans de soi qu'il faut regarder le dehors - le profond miroir sombre est au-dedans de l'homme - là est le clair-obscur terrible... en nous penchant sur ce puits, nous y apercevons à une distance d'abîme, dans un cercle étroit, le monde immense...

Victor Hugo, *La contemplation suprême*.

Il y a en moi un puits très profond. Et dans ce puits, il y a Dieu. Parfois, je parviens à l'atteindre ; mais plus souvent, des pierres et des gravats obstruent ce puits, et Dieu est enseveli. Alors il faut le remettre au jour.

Etty Hillesum, *Une vie bouleversée*, Points/Seuil, p. 55.

Il existe des fontaines dont le fond est brillant comme de l'or et dont des milliers de pièces recouvrent les mosaïques comme les yeux du Christ au fond de l'eau.

Alicia Gallienne, *L'autre moitié du songe...*, Gallimard, p. 97.

Être et rien de plus
Jusqu'à ce que se forme
Un puits en dessous

Ne pas être et rien de plus
Jusqu'à ce que se forme
Un puits en dessus

Ensuite
entre ces deux puits
le vent s'arrêtera un instant

Roberto Juarroz, *Poésie verticale XII*, 61



Gérôme, *La Vérité sortant du puits*, Musée Anne-de-Beaujeu, Moulins

Si en pleine lumière un homme entre dans un puits assez profondément et qu'il regarde du fond du puits à travers la margelle du puits vers le ciel, il verra briller le firmament étoilé. Ceci est preuve qu'il n'y a pas de solution de continuité entre la nuit cosmique et la nuit dans le puits, et de ce fait la nuit se continue en pleine lumière. Mais à ce point une conclusion s'indique, à savoir que le firmament nocturne et le firmament diurne ne s'opposent pas, brisant dès lors, d'un seul coup, avec le sens des antipodes évanoui, l'opposition de midi et de minuit, sortant définitivement le temps hors de la montre, et le reliant aux horizons.

Malcolm de Chazal, *Le puits et le firmament* in B. Violet, *L'Ombre d'une île*, L'Éther Vague, p. 104.

J'ai tous les talents ! - Il n'y a personne ici et il y a quelqu'un : je ne voudrais pas répandre mon trésor... Veut-on que je disparaisse, que je plonge à la recherche de l'anneau ? Veut-on ? Je ferai de l'or, des remèdes...

Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*.

Pour trouver de l'eau, il ne faut pas creuser de petits puits un peu partout, mais creuser profondément à un seul endroit. Pareillement, pour vous trouver, c'est vous-mêmes que vous devez explorer...

Rejetez tout ce que vous n'êtes pas et allez toujours plus au fond. Comme l'homme qui creuse un puits rejette tout ce qui n'est pas l'eau jusqu'à ce qu'il atteigne la nappe phréatique, de même devez-vous rejeter tout ce qui n'est pas votre jusqu'à ce qu'il ne reste rien que vous puissiez renier. Vous découvrirez que dans ce reste il n'y a rien à quoi le mental pourrait s'accrocher.

Nisargadatta, *Je Suis*, Les Deux Océans, p. 217 ; 337.

Supposons qu'il y ait un puits public, que son eau (la conscience) soit utilisée par tous. Vous avez pris un peu de cette eau pour votre usage personnel. La conscience à laquelle l'être personnel s'identifie est l'omniscient, l'omnipotent, l'omniprésent. Cela vous devez le comprendre. Vous ne pouvez pas vous permettre d'être paresseux.

Nisargadatta, *Graines de Conscience*, Les Deux Océans, p. 69.



Danse du Chö pour la réalisation de la Grande Mère

RECHERCHES

DANS LE PUIITS



Jean Hugo, *Le puits* (vers 1933),
Musée Fabre, Montpellier

*Tout évolue mais rien ne tombe plus vite
Qu'un homme qui a entrevu l'éternel...*

Alicia Gallienne,
L'autre moitié du songe,
Gallimard, p. 146.

« *Ces paroles sont trop fortes...* », ne cessent de se plaindre les disciples désarçonnés par les logia de Jésus, déroutants et foudroyants comme des koans. Pourtant pour tenter de se faire entendre, Jésus use d'images concrètes, de symboles universels. Comment sonder la profondeur des paroles de Jésus ? « *Il y en a beaucoup autour du puits, mais personne dans le puits.* »

Un adage zen dit que le Maître peut amener les vaches jusqu'à l'abreuvoir, mais non les forcer à boire. S'il n'a pas soif de la vérité, le disciple sera guidé jusqu'à la source vive mais ne goûtera pas à son eau. Jésus se sert ici d'une image encore plus forte. Demander au maître d'envoyer des travailleurs à la moisson ne suffit pas. Arriver près du puits ne suffit pas. Il faut encore plonger dedans pour boire l'eau de Vie. Qui peut accepter cela ? Et pourtant, ne savons-nous pas, au moins depuis Démocrite, que la vérité est au fond du puits ? Ne savons-nous pas que la vérité sort nue du puits ?

Qui ne se souvient des aventures d'*Alice au Pays des Merveilles* lorsque voulant suivre le lapin blanc, elle glisse et chute dans un profond terrier : « *Le terrier était d'abord creusé horizontalement comme un tunnel, puis il présentait une pente si brusque et si raide qu'Alice n'eut même pas le temps de songer à s'arrêter avant de se sentir tomber dans un puits apparemment très profond.* »

Qui ne se souvient des aventures de la jeune fille pauvre du conte de Grimm, *Dame Holle* ? Assise près d'un puits, la jeune fille est contrainte de filer jusqu'à

avoir les mains en sang. Pour laver sa bobine ensanglantée, elle se penche par-dessus la margelle et par inadvertance, la laisse choir. Sa marâtre lui ordonne de la récupérer. Dans son affolement, la fille saute au fond du puits, tombe et s'évanouit. Lorsqu'elle se réveille, elle est elle-aussi au Pays des Merveilles, une belle prairie où le soleil luit sur des milliers de fleurs. Dans nombre de contes et légendes, le puits est une Voie d'accès au monde souterrain.

Toutes ces épreuves sont celles du pressoir divin qui pousse l'héroïne à s'évader de sa condition mortelle. Une symbolique identique se retrouve dans la voie du Yoga Nidra (ou Yoga du sommeil lucide) à travers une technique de visualisation consistant à se voir en train de tomber au fond d'un puits. Au bout d'une longue descente, le yogi plongé dans une obscurité de plus en plus profonde atterrit dans une caverne. Au centre de celle-ci brille une petite flamme. Le yogi peut alors amorcer sa remontée à la surface jusqu'à la lumière du soleil.

Dans l'expérience du *Bardo Thödol*, (texte dont l'audition délivre de l'état intermédiaire) l'adepte, confronté à la vision d'une lumière éblouissante est invité à s'y plonger tout entier, car celle-ci n'est autre que la projection de la nature originelle de son esprit : « *“La clarté fulgurante de la Lumière sans couleur et vide va, avec une rapidité plus grande que celle de l'éclair, t'apparaître et t'envelopper. Que l'effroi ne te fasse point reculer et perdre conscience. Plonge-toi dans cette lumière. Rejetant toute croyance en un ego, tout attachement à ton illusoire personnalité, dissous son Non-être dans l'Être et sois libéré.”* Peu nombreux sont ceux qui, n'ayant pas été capables d'atteindre la Libération au cours de leur vie, l'atteignent à ce moment si fugitif qu'il peut être dit sans durée. Les autres, sous l'effet de l'effroi ressenti comme un choc mortel, perdent connaissance¹. »

On ne peut s'empêcher d'évoquer le mythe bien connu de la *République* de Platon. Si l'homme prisonnier au fond d'une Caverne est libéré de ses chaînes, il suit un long chemin en direction de la lueur qui paraît au loin, à l'entrée de celle-ci. Arrivé au bord, ses yeux ne peuvent supporter la lumière aveuglante du Soleil. Ébloui, il lui faut un temps d'adaptation avant de retourner annoncer à ses frères de captivité la bonne nouvelle, à laquelle personne ne veut croire tant elle est incroyable : « *Ne le tueront-ils pas ?* » Nul n'est prophète en son pays. Qui s'attache aux apparences ne voit que des divergences. Qui se concentre sur l'essence ne voit que des convergences.

Ce voyage intérieur est exploration des strates les plus profondes de la psyché, du monde de l'inconscient. C'est la *nuit obscure* qu'évoque Jean de la Croix, la *descente aux enfers* des Anciens, plongée au fin fond des ténèbres intérieures de chacun, préalable à une remontée à la lumière. Toute initiation suppose une descente dans les régions les plus obscures de l'âme, préalable à tout passage dans

¹ Alexandra David-Néel, *Immortalité et réincarnation*, Éd. du Rocher, 1978, p. 68.

l'envers du monde. Mort et initiation vont de pair. La mort initiatique donne à l'âme l'occasion de connaître le plus grand de tous les mystères. Le néophyte erre à travers une sorte de labyrinthe. Il subit l'épreuve de la peur et de la nuit, puise au fond de soi pour accéder au soleil du Soi.

Le puits est le miroir que doit traverser l'initié, invité à se dépouiller de tout ce qui l'enchaîne, pour passer de l'autre côté des apparences. Traverser le miroir, plonger dans le puits, c'est passer dans l'autre monde qui, s'il est l'envers du nôtre, est en fait le monde à l'endroit. Ce symbolisme se retrouve dans le second volet des aventures d'Alice (*Through the looking glass*), dans celles de Laura, l'héroïne du *Voyage dans le cristal* de Georges Sand, ou dans le dernier film de Jean Cocteau *Le Testament d'Orphée*. C'est de l'autre côté de notre existence profane que se trouve le réel, car le réel, le vrai réel, c'est bel et bien l'autre monde, ou plutôt l'autre face du monde. Et qui voit son Ange se voit soi-même dans un miroir. Comme l'Ange qu'invoque Rilke dans sa *Deuxième Élégie de Duino* : *...solitaires/et magiques miroirs : qui renvoient au visage/ sa beauté révélée.*

De même que la Nature est un temple... le monde est un jeu de reflets au sein desquels je me contemple moi-même en moi-même :

*Sache que le monde tout entier est un miroir,
dans chaque atome se trouvent mille soleils flamboyants.*
Shabestarî, *Golshan-e-Râz*, 145.

*J'ai vu que tu étais le Miroir universel de toute éternité ;
j'ai vu dans tes yeux ma propre image.
J'ai dit : enfin, je me suis trouvé moi-même ;
dans ses yeux, j'ai trouvé la Voie de lumière.*
Rûmi, *Mathnawî II*, 100

Voir son image, c'est passer au-delà de l'image de son propre visage, c'est voir son véritable visage, son visage d'avant sa naissance. Il faut accepter de mourir à son image pour renaître à la lumière cachée derrière l'image. Dans l'*Hymne à la Perle des Actes de Thomas*, le Prince quitte son vêtement de matière pour retrouver sa robe de gloire initiale : « *J'en avais oublié la splendeur, car je l'avais laissée, enfant, dans la maison de mon Père. Soudain, tandis que je la voyais en face de moi, elle m'apparut semblable à moi, comme l'image de moi dans un miroir : je la voyais tout entière en moi, et tout entier je me voyais en elle ; nous étions deux dans la distinction, et pourtant, de nouveau un dans une forme unique...²* ». C'est le Jumeau céleste auquel fait allusion Mani expirant : « *Je contemple mon Double avec mes yeux de lumière.* »

² Trad. Yves Haas.

La Vérité est venue dans le monde grâce à l'image. Le Prince s'identifie à celle-ci au point de ne faire plus qu'un avec elle, car il reconnaît en elle sa propre nature, son Visage originel. Est-il plus bel émerveillement que de retrouver sa véritable identité ? Jésus l'annonce :

*...lorsque vous verrez vos modèles
qui au commencement étaient en vous,
qui ne meurent ni ne se manifestent,
ô combien supporterez-vous ! (log. 84)*

Mais pour être au fond du puits de l'âme, il faut lâcher prise et tout laisser tomber. Pour tomber dans le puits, comme Obélix dans le chaudron magique, il faut avoir soif. Pour se purifier de tout ce qui fait obstacle au jeu de la lumière, il faut ôter les vêtements du petit moi qui se prend pour un roi, pour un grand personnage. Il faut se dépouiller de tout pour laisser la vérité jaillir du puits toute nue.

Voie de communication entre le ciel et la terre, entre le dedans et le dehors, entre le haut et le bas, le puits abreuve et relie les mondes entre eux. Lieu sacré et source de vie, le puits est Fontaine de jouvence. Ce n'est pas un hasard si c'est auprès d'un puits que la Samaritaine rencontre Jésus : « *Celui qui boira l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif, l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant pour la vie éternelle* » (Jean, 4, 13-14).

Celui qui se connaît soi-même n'est-il un Puits de connaissance ? Et c'est bien parce qu'il est un puits de sagesse, un puits de science, que Jésus peut inviter ses disciples à venir boire directement à sa bouche : « *Celui qui boit à ma bouche sera comme moi ; moi aussi, je serai lui, et ce qui est caché lui sera révélé* » (log. 108) ; « *Tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi j'ai mesurée* » (log. 13).

Dans le Zohar, le puits symbolise l'union de l'Homme et de la Femme. Ne faut-il pas plonger dans le puits de la même façon que l'on tombe amoureux et ainsi se retrouver dans la chambre nuptiale ?

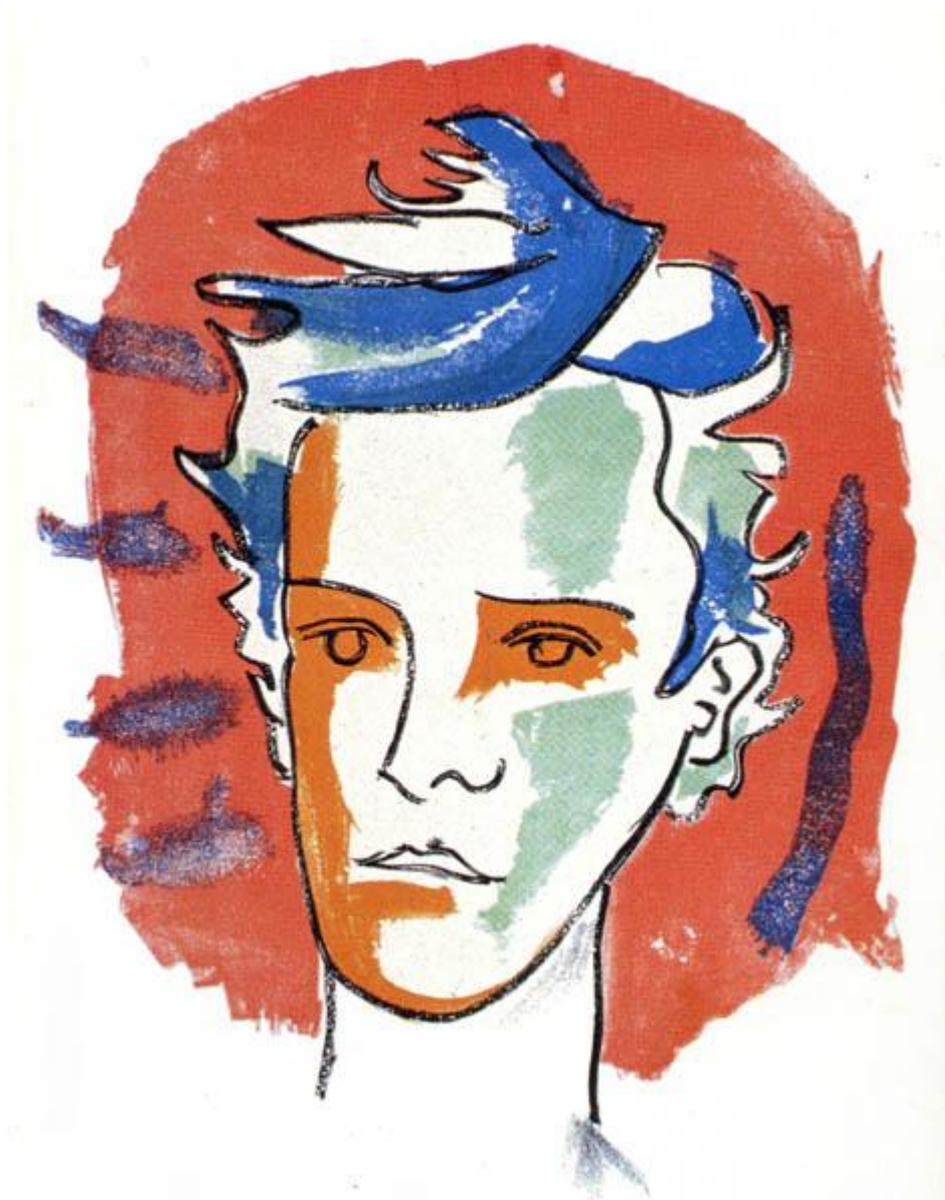
*Il y en a beaucoup
qui se tiennent près de la porte,
mais ce sont les monakhos
qui entreront dans le lieu du mariage.*

log. 75

Yves

*

ARTHUR RIMBAUD
L'ALCHIMISTE DU VERBE
(Suite)



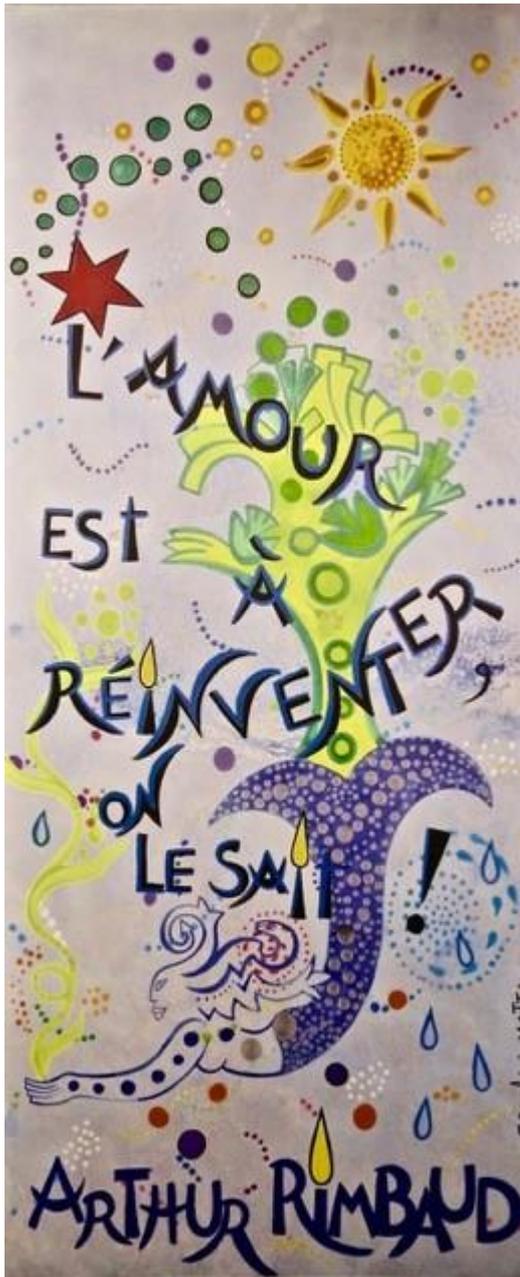


Illustration : F. Matta
Photo : J.-P. Colomb

L'Alchimie du Verbe suppose une plongée au fin fond de notre être. Tout poète authentique est un occultiste en quête de sa source intérieure, estime Mallarmé : « *Il doit y avoir quelque chose d'occulte au fond de nous, je crois décidément à quelque chose d'abscons, signifiant fermé et caché, qui habite le commun*³. » Témoin de la Vie Une derrière les apparences changeantes du monde, le poète rêve de transcrire le Livre absolu et universel que chacun porte en soi. Chaque poème est une bribe de ce Livre unique, une tentative de saisie de l'Un, un écho du Verbe originel. Le poète ne compose pas une œuvre originale, il recompose le Grand Œuvre : « *J'ai fait une assez longue descente au Néant pour pouvoir parler avec certitude. Il n'y a que la Beauté et elle n'a qu'une expression parfaite, la Poésie. Tout le reste est mensonge*⁴. » Porteur du signe de la divinité, le poète se dépouille de sa personne au profit de l'Impersonnel, notre propre divinité intérieure : « *Ah ! le signe par excellence ; mais si l'on croit l'avoir compris, c'est qu'on est ce mage appelé Dieu, dont l'honneur est de n'être pas soi, mais jusqu'au dernier qu'il s'agit de résorber, au pur Simple, pour se redevenir*⁵... »

Aussi lorsque je contemple les yeux de Cela que je crois autre (*JE est un autre*), c'est mon propre regard qui se reflète en Lui :

*Miroir universel pour toute éternité,
 dans Tes yeux j'ai trouvé mon image.
 Enfin je me suis vu moi-même :
 dans Ses yeux j'ai trouvé la lumière.*

(Rûmî, *Mathnawî* II, 100)

³ Mallarmé, *Le Mystère dans les Lettres* in *Œuvres complètes*, La Pléiade/Gallimard, p. 383.

⁴ Mallarmé, Lettre du 14 mai 1867 à Henri Cazalis, *Correspondance*, Folio/Gallimard, p. 345.

⁵ Lettre du 10 septembre 1885 à Maurice Barrès, *Correspondance*, Folio/Gallimard, p. 581.

*Si la Face divine se fait l'épiphanie de ton propre regard
Nul doute que tu sois à présent celui qui possède le regard.
(Hâfiz, Dîvân 487)*

Dieu crée l'homme à son image pour s'y contempler Lui-même : « *Il se fit d'Adam un miroir. Voyant son visage dans le miroir, ... il admira sa propre beauté*⁶. » Si Rimbaud prend le soin d'écrire **Ses Yeux** en majuscule, c'est qu'il évoque la Majesté du Verbe divin, celle de la Beauté intérieure vue par les Yeux du Voyant, du Soi qui se contemple soi-même dans le jeu de miroir de son propre regard : « *C'est ce qu'exprime Rimbaud en écrivant : **JE est un autre**. Il eût aussi bien pu écrire : **JE est Dieu en puissance***⁷. » Lorsque le poète rencontre son JE, il meurt à son petit moi et se fond en sa véritable Identité en ce « **JE** » qui n'est plus un autre. JE n'est autre que si je me crois autre que Lui. Or Dieu ne peut voir autre que Lui ni être vu par autre que Lui : « *Lorsque le cercle du visage est devenu pur, il effuse des lumières comme fait une source répandue dans son eau, de sorte que le mystique a la perception sensible du jaillissement de ces lumières qu'irradie son visage. Ce jaillissement se produit entre les deux yeux et entre les deux sourcils. Puis il finit par recouvrir tout le visage. À ce moment-là il y a devant toi, en face de ton visage, un autre Visage également de lumière : lui aussi irradie des lumières, tandis que derrière son voile diaphane un **soleil** devient visible, paraissant animé d'un mouvement de va-et-vient. En réalité ce Visage est ton propre visage, et ce soleil est le soleil de l'Esprit qui va et vient dans ton corps*⁸. »

Plongé dans le monde de la matière j'ai oublié qui *Je suis*. Libéré de la prison de sa raison, de son petit moi, le poète sait enfin que :

L'amour divin seul octroie les clefs de la science...

Je ne suis pas prisonnier de ma raison. J'ai dit : Dieu. Je veux la liberté dans le salut ; comment la poursuivre ? Plus besoin de dévouement ni d'amour divin...

Si Dieu m'accordait le calme céleste, aérien, la prière, - comme les anciens saints. - Les saints ! des forts ! les anachorètes, des artistes comme il n'en faut plus !

Farce continuelle ! Mon innocence me ferait pleurer. La vie est la farce à mener par tous.

(Mauvais Sang)

⁶ Attar, *Le Livre divin*, 22.5, A. Michel.

⁷ André Rolland de Renéville, *Rimbaud le Voyant*, Le Grand Souffle, p. 54.

⁸ Najmoddin Kobra, *Les éclosions de la Beauté...* in H. Corbin, *L'homme de lumière dans le soufisme iranien*, Éd. Présence, 1971, p. 129-130.

Et dans *Nuit de l'enfer*, voici qu'il proclame :

Écoutez !...

J'ai tous les talents ! - Il n'y a personne ici et il y a quelqu'un : je ne voudrais pas répandre mon trésor. - Veut-on des chants nègres, des danses de houris ? Veut-on que je disparaisse, que je plonge à la recherche de l'anneau ? Veut-on ? Je ferai de l'or, des remèdes.

Si le poète a une muse qui l'inspire, tout être humain a un ange gardien qui le protège : « *on voit son Ange, jamais l'Ange d'un autre*⁹. » L'un des buts de l'opus alchimique est précisément de nous faire prendre conscience de cet ange éternel, de réveiller en nous cette étincelle divine qui est l'être de notre être : « *L'alchimie est un processus de régénération de la vie opérée par le "soleil intérieur" qui est l'ange en nous, - l'ange qui est l'être de première naissance venu du Ciel et revenant au Ciel, parcelle solaire revenant au soleil, étincelle rejoignant le foyer... Et ramené au "Cœur du cœur", puisque le "cœur du ciel" est le soleil, - ce Cœur Absolu est le Verbe Solaire d'Éternité qui est, Lui, l'ALCHIMISTE DIVIN*¹⁰. »

Rimbaud évoque un Génie. Est-ce le génie de la lampe d'Aladin ou celui des traditions latines ? Selon les Anciens, le Génie est une divinité attachée à chacun dès la naissance, lui donnant son individualité, son énergie propre, son *ingenium*. Rimbaud lui accorde une grande importance, puisqu'il y revient à deux reprises. Voilà tel qu'il le décrit dans le poème éponyme, *Génie* :

Il est l'amour, mesure parfaite et réinventée, raison merveilleuse et imprévue, et l'éternité : machine aimée des qualités fatales. Nous avons tous eu l'épouvante de sa concession et de la nôtre : ô jouissance de notre santé, élan de nos facultés, affection égoïste et passion pour lui, lui qui nous aime pour sa vie infinie...

Et nous nous le rappelons, et il voyage... Et si l'Adoration s'en va, sonne, sa promesse sonne : "Arrière ces superstitions, ces anciens corps, ces ménages et ces âges. C'est cette époque-ci qui a sombré !"

Il ne s'en ira pas, il ne redescendra pas d'un ciel, il n'accomplira pas la rédemption des colères de femmes et des gaîtés des hommes et de tout ce péché : car c'est fait, lui étant, et étant aimé.

Sans le savoir peut-être, nous sommes tous à la recherche de notre double intérieur, de notre Ange gardien, de notre Soi caché, de ce Génie qui réunit en lui tous les opposés et tous les contraires : « *Ô fécondité de l'esprit et immensité de l'univers.* » Comment trouver l'unité voilée par la multiplicité des apparences,

⁹ Rimbaud, *Vierge folle, Une saison en enfer*.

¹⁰ Malcolm de Chazal, *La Grande Révélation*, Maurice, Al-Madinah, 1952, p. 74.

l'intelligible caché par le sensible, l'Amour divin derrière les amours humaines ? Rimbaud nous raconte ainsi l'histoire d'un Prince qui voulait *voir la vérité, l'heure du désir et de la satisfaction essentiels*. Alors qu'il *prévoyait d'étonnantes révolutions de l'amour*, il en vient à tout détruire autour de lui : « *Quel saccage du jardin de la beauté !* » Lorsqu'il rencontre enfin son Génie, ils s'anéantissent l'un en l'autre, dans l'amour l'un de l'autre. Tel est le jeu de ce petit je qui se transmue en un grand **JE** qui dès lors cesse d'être autre. Tel est le Grand Jeu de ce **JE** qui se cherche soi-même :

Un soir il galopait fièrement. Un Génie apparut, d'une beauté ineffable, inavouable même. De sa physionomie et de son maintien ressortait la promesse d'un amour multiple et complexe ! d'un bonheur indicible, insupportable même ! Le Prince et le Génie s'anéantirent probablement dans la santé essentielle. Comment n'auraient-ils pas pu en mourir ? Ensemble donc ils moururent.

*Mais ce Prince décéda, dans son palais, à un âge ordinaire. **Le Prince était le Génie. Le Génie était le Prince.***

La musique savante manque à notre désir.

Conte ? Fable ? Mystification ? « *Celui qui regarde cette histoire comme une fable est sûrement étranger aux choses de l'intelligence¹¹.* » Bien que remontant à une origine immémoriale, le mystère de l'unité de l'un réuni en lui-même est inexprimable, comme en témoigne *Le Chant de la Perle*, conte gnostique d'un prince exilé qui retrouve son double, son jumeau, son habit de lumière : « *Nous étions deux dans la distinction, et pourtant, de nouveau un dans une forme unique¹².* » La clef du poème se trouve-t-elle dans cet **amour multiple et complexe** ? Rimbaud semble parfois désigner l'amour comme la clef de sa quête : « *J'ai trouvé quelque chose comme la clef de l'amour...* » (*Vies*) ; « *L'amour est à réinventer on le sait...* » (*Vierge folle*) ; « *Ô mon Bien ! Ô mon Beau !... On nous a promis d'enterrer dans l'ombre l'arbre du bien et du mal, de déporter les honnêtetés tyranniques, afin que nous amenions notre très pur amour* » (*Matinée d'ivresse*). Quant au mystère des deux qui ne font en réalité qu'un, il témoigne de l'accomplissement du Grand Œuvre dans l'Amour, comme l'illustre par exemple l'un des chefs d'œuvre de la littérature alchimique, *Le Traité de la Pierre Philosophale* de Lambsprinck, publié pour la première fois à Francfort en 1625 :

*Dans la forêt deux oiseaux appellent
Et pourtant, en un juste sens, ne s'en trouve qu'un seul...
L'un veut toujours s'envoler,
L'autre, silencieux, reste au Nid.*

Et comme cette Forêt où se trouve le Nid « *dans lequel l'Oiseau d'Hermès*

¹¹ Fariddudine Attar, *Le Livre divin*, Albin Michel, 1961, III,6, p. 109.

¹² *Le Chant de la Perle*, Actes de Thomas, trad. Yves Haas, Cahiers Metanoia, N° 16, 1978.

*garde ses petits » est précisément située « dans les Indes », comment ne pas évoquer ici la *Mundaka Upanishad* :*

*Deux oiseaux, compagnons inséparablement unis
Résident sur un même arbre.
L'un mange le fruit doux de l'arbre.
L'autre le regarde mais ne mange point.*

(3-1-1)

Bien loin d'une parodie des *Mille et une nuits*, comme l'ont cru quelques commentateurs mal inspirés, ce *Conte des Illuminations* est l'illustration de la doctrine gnostique de l'**Identité suprême** selon laquelle l'amour divin est celui de l'Un pour Lui-même car « *L'œil dans lequel je vois Dieu, est le même œil dans lequel Dieu me voit. Mon œil et l'œil de Dieu sont un seul et même œil, une seule et même vision, une seule et même connaissance, un seul et même amour* » (Maître Eckhart, *Sermon 12*) ; « *J'ai vu mon Seigneur avec l'œil du cœur, et Lui dis : "Qui es-Tu ?" Il me dit : "Toi !"* » ; « *Ah ! vraiment, mon 'je', c'est Lui ?* » (Hallâj, *Muqatta'at X, LXVII*) ; « *Tu es cet œil reflété et Il est la lumière de l'œil / Dans cet œil c'est Son propre œil que Son œil voit* » (Mahmûd Shabestarî, *Golshan-e-Râz*) ; « *...il voit que celui qui regarde est Dieu et que ce qui est regardé est Dieu. Car il voit Dieu par Dieu* » ; « *C'est Lui que voit le sens de la vue, Lui qu'entend le sens de l'ouïe, Lui que touche le sens du toucher, car Celui qui Se manifeste est l'essence même de ce qui Le manifeste* » (Abd Al-Qâdir, *Écrits spirituels 23 ; 24*).

Lorsque s'efface le moi, ce n'est plus moi qui regarde Dieu, c'est Dieu qui se regarde soi-même à travers mon regard. La Vision ne peut être vue car c'est elle qui fait voir : « *Ô Moi ! Qui suis-je si je ne suis Toi ? Ô Toi ! Qui es-tu donc si tu n'es Moi ?* » (Abd Al-Qâdir, *Poème XVII*). Dans l'amour divin, il n'y a plus ni amant ni aimé, mais reconnaissance de l'un en l'autre. Il n'est d'Amour divin que de Soi-même : « *Tu as créé ce JE et ce NOUS afin de pouvoir jouer au jeu de l'adoration de Toi-même avec Toi-même / Afin que tous les JE et tous les TU ne fassent plus qu'Un et soient pour toujours submergés dans l'Aimé* » (Rûmî, *Mathnawî I, 1785*). Lorsque les trente oiseaux du conte persan parviennent, au terme de leur quête, à la contemplation de la Simorg, l'oiseau mythique enlève son voile et révèle son visage. En voyant sa face c'est eux-mêmes qu'ils découvrent, multiples dans l'Un, Un dans le multiple. Quel long voyage pour arriver au Voyageur !

Le soleil de ma majesté, ... est un miroir : celui qui vient s'y voit dedans, il y voit son âme et son corps, il s'y voit tout entier. . . Quoique vous soyez extrêmement changés, vous vous voyez vous-mêmes comme vous étiez auparavant...

Comment l'œil d'une créature aurait-il pu arriver jusqu'à moi ?... Tout ce que tu as su ou vu n'est ni ce que tu as su ni ce que tu as vu, et ce que tu as dit ou

entendu n'est pas non plus cela... Anéantissez-vous donc en moi glorieusement et délicieusement, afin de vous retrouver vous-mêmes en moi.

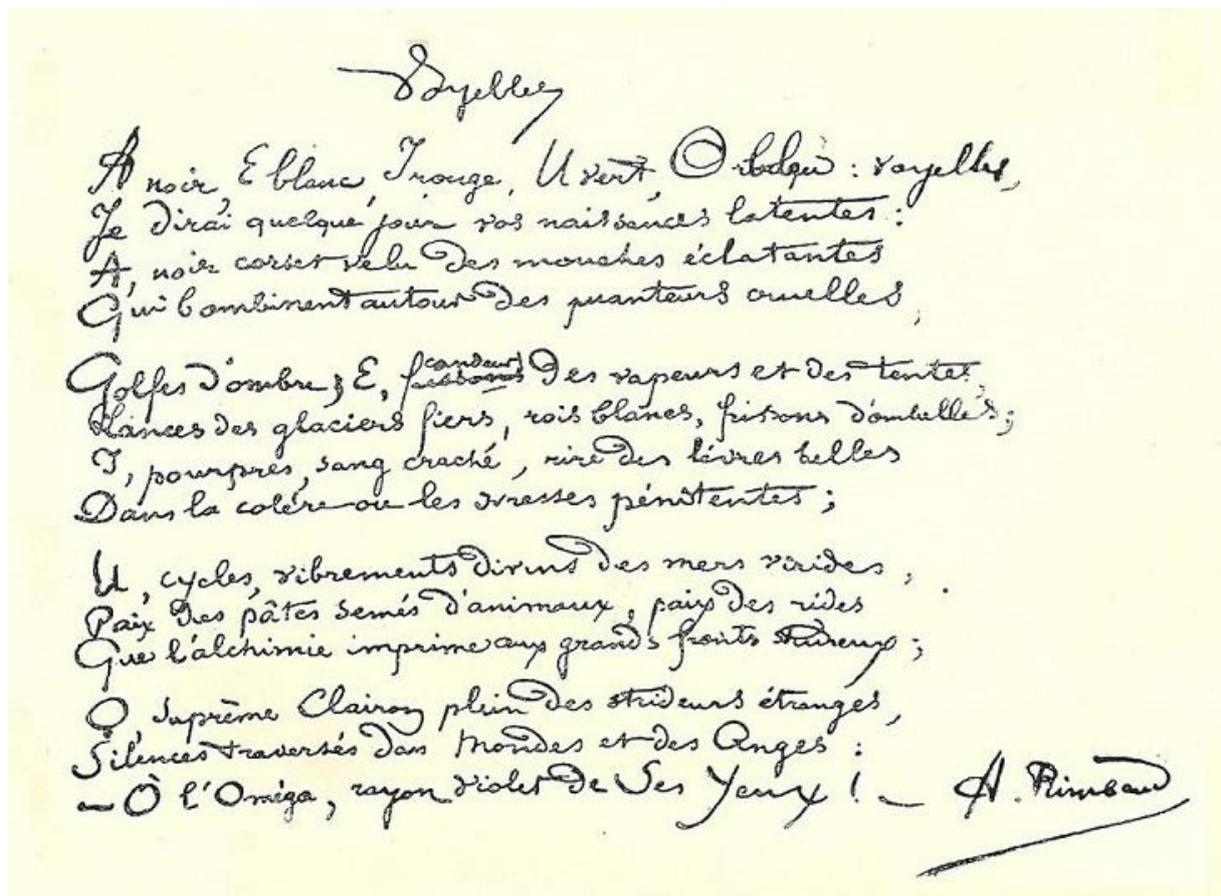
Les oiseaux s'anéantirent en effet à la fin pour toujours dans Simorg : l'ombre se perdit dans le soleil, et voilà tout...

La voie reste ouverte, mais il n'y a plus ni guide, ni voyageur.

(Attar, *Mantic Uttair...*, XLV, Éd. d'Aujourd'hui, 1975, p. 235-236)

Yves
(à suivre)

*



Manuscrit autographe (Musée Rimbaud de Charleville-Mézières)



MUTUS LIBER

MAÏMONIDE ET MAÎTRE ECKHART CONVERGENCES ET DIVERGENCES



Wikimedia commons : *Sermon de Maître Eckhart*

« Toute parabole a deux visages. Le visage extérieur doit certes être beau, ... mais le visage intérieur doit encore être plus beau, de façon à être, comparé à l'extérieur, comme l'or vis-à-vis de l'argent. »

... Cette méthode parabolique, Eckhart l'emprunte à Maïmonide... Mais comme pour les autres auteurs auxquels il se réfère, Eckhart retient de Maïmonide ce qui correspond à la perspective de son ouvrage, ce qui l'amène à reprendre, à sa manière, la distinction entre le *Ma'asé béréchîth* (récit de la création), qui est la science physique (et qui correspond à son *Premier commentaire de la Genèse*) et le *Ma'asé mercabâ* (récit du char céleste) la science métaphysique (qui correspond au *Livre des Paraboles de la Genèse*). Dans le *Livre des Paraboles de la Genèse*, Eckhart évoque peu la création, il se contente de dire que *« la création s'effectue à partir du non-étant¹³ »*...

¹³ M.-A. Vannier, Introduction à Maître Eckhart, *Livre des Paraboles de la Genèse*, Les Belles Lettres, p. 19 -20.

Baiser de l'union ou baiser de l'unité ?

« *Qu'il me baise des baisers de sa bouche car tes étreintes sont meilleures que le vin...* ». De l'amour physique à l'amour spirituel, de la dualité à l'unité, ce vers du *Cantique des cantiques* (I, 2) est l'un de ceux qui ont donné lieu aux plus amples commentaires : « *Par le baiser, les amants échangent leurs esprits ; et c'est pourquoi le baiser s'applique sur la bouche, source de l'esprit. Quand les esprits de deux amants se rencontrent par un baiser, bouche sur bouche, ces esprits ne se séparent plus l'un de l'autre. De là vient que la mort par un baiser est tant souhaitable ; l'âme reçoit un baiser de Dieu, et elle s'unit ainsi à l'Esprit saint pour ne plus s'en séparer* » (Zohar II, 124 b).

L'Amant, représentant l'Intellect actif, rappelle à lui l' Aimée, qui représente l'intellect passif ou intellect humain, par le baiser de bouche à bouche : « *...l'âme qui habite le cerveau de l'homme droit est appelée épouse et... l'Intellect actif en elle, celui qui influe en elle sa bénédiction, et qui est l'Intellect divin, celui-là est appelé époux, en cela que l'âme est celle qui reçoit, et Lui est celui qui envoie son influx¹⁴...* » ; « *... car l'intellect humain n'a nullement la capacité de s'élever à un tel degré d'appréhension, sauf si l'Intellect agent s'unit à lui dans une relation pareille à celle qui unit l'âme au corps, la forme à la matière ou le masculin au féminin, et dont la meilleure et la plus douce qui soit est en fait la toute première union, faisant ici allusion aux premiers ébats du couple vierge¹⁵...* » Par le baiser s'unissent l'Amant et l' Aimée, Dieu et l'âme dans une jouissance d'une intensité comparée à l'orgasme que procure l'union sexuelle : « *... car le lien d'amour n'est parfait que par le baiser, car les souffles de ceux qui se baisent, se fondent en UN, et alors l'amour est parfait entre eux¹⁶.* »

Tel est le baiser qu'ont reçu à leur mort Moïse, Aaron et Myriam : « *Dans l'homme parfait, courbé par les ans, et près de mourir, cette compréhension prend un grand accroissement, donne une très forte jouissance et inspire une vraie passion pour celui qui en est l'objet, jusqu'à ce qu'enfin, au milieu de cette jouissance, l'âme se sépare du corps. C'est à cet état que les Sages... ont fait allusion en parlant de la mort de Moïse, d'Aaron et de Myriam, et en disant que tous les trois moururent d'un baiser... Ils veulent dire par là que tous les trois moururent par un baiser dans la jouissance que leur fit éprouver l'objet de leur compréhension et par la violence de leur amour... Cette espèce de mort... par laquelle l'homme échappe à la mort véritable, n'arriva qu'à Moïse, Aaron et Myriam ; les*

¹⁴ Rabbi Isaac d'Akko in M. Idel, *L'expérience mystique d'Abraham Aboulafia*, Cerf, p. 194.

¹⁵ *Séfer maftéah ha-sefirot* in M. Idel, *L'expérience mystique d'Abraham Aboulafia*, Cerf, p. 191.

¹⁶ Rabbi Issa'Char Baer, *Commentaire sur le Cantique des cantiques*, Arché Milano, p. 37.

autres prophètes et les hommes pieux sont au-dessous de ce degré, mais, chez tous, l'appréhension de leur intellect se fortifie au moment de la séparation (d'avec le corps)¹⁷. » Par la violence de leur amour, les corps de Moïse, d'Aaron et de Myriam, sont transfigurés dans la lumière incréée qui dissipe les voiles de la matière. Ils ressemblent alors aux intelligibles. Mais pour Maïmonide, eux-seuls ont connu cette union dont on ne peut parler que par analogie et qui n'apparaît possible qu'au moment de la mort.

Dans la parabole du palais, Maïmonide imagine sept états auxquels peut accéder l'être humain dont « *la perfection ultime... ne comporte ni actions, ni vertus¹⁸* », mais uniquement la connaissance de Dieu. Le septième degré est le plus haut degré de l'ascension vers le temple intérieur, au plus profond des replis de l'âme. On retrouve là une conception classique de la mystique juive pour laquelle le septième ciel est celui du Trône de Dieu. Seuls quelques initiés, ayant subi toute une série d'épreuves, peuvent accéder à ce septième ciel, celui de la plénitude de lumière de Dieu et de la rédemption : « *L'idée des sept cieux à travers lesquels l'âme s'élève vers sa demeure originelle, soit après la mort, ou en état d'extase tandis que le corps est encore vivant, est certainement très ancienne¹⁹. »*

Image très ancienne en effet puisqu'on la retrouve notamment dans les yogas de l'Inde qui font état de l'existence de sept chakras le long de la colonne vertébrale. Traversés par la kundalini, l'énergie féminine représentée par un serpent, ces chakras sont des nœuds ou centres subtils de l'être correspondant à autant de degrés de conscience supérieurs. C'est dans le septième chakra, appelé *Sahasrara padma* (Lotus aux mille pétales) que se trouve la chambre nuptiale où se réalise l'union de Shiva et de Shakti, ces deux aspects de la Réalité ultime qui ne sont autres que nos archétypes divins : « *Différenciés par le langage et les conceptions, les kabbalistes et les yogis font une expérience similaire. Parfois les symboles et les textes sont si proches, que l'on est en droit de se demander si en certaines périodes, il n'y eut pas des rencontres entre maîtres kabbalistes, yogis et soufis²⁰. »*

Quoi qu'il en soit, ce voyage extatique à travers sept cieux ou sept palais fait l'objet de diverses descriptions dans les écrits pseudépigraphes de l'Ancien Testament. Ainsi dans le *Testament de Lévi* : « *... Car dans celui qui est au-dessus de tous réside la Grande Gloire (Dieu), dans le Saint des Saints²¹... »* Chaque étape de ce voyage de l'âme suppose une purification de celle-ci. De même qu'il

¹⁷ *Guide des Perplexes* III, 51, in M. Idel, *L'expérience mystique d'Abraham Aboulafia*, Cerf, p. 183.

¹⁸ *Guide des Perplexes* III, 27 in Y. Leibovitz, *La foi de Maïmonide*, Cerf, p. 117.

¹⁹ Gershom Sholem, *Les grands courants de la mystique juive*, Payot, 1983, p. 67.

²⁰ Vedhyas Virya, *Spiritualité de la kabbale*, éd. Présence, p. 57.

²¹ La Bible, *Écrits intertestamentaires*, La Pléiade/Gallimard, 1988, p. 838-839.

y a sept esprits d'égarement, il existe sept degrés de perfection : « ...dans le septième palais, je me tiens droit de toutes mes forces, tremblant de tous mes membres, et je dis la prière suivante : ... Gloire à Toi, qui m'as exalté, gloire à Toi au plus haut des demeures de grandeur²². » Être ravi jusqu'au septième ciel, ou *Pardes*, signifie alors avoir atteint l'ultime degré d'initiation : « Et les deux hommes m'enlevèrent et m'emportèrent de là dans le septième ciel. Et je vis une grande lumière, et toutes les milices de feu des incorporels, archanges, anges, et les *Ophanim* (roues du char divin) qui se dressaient, brillants, et j'eus peur et je tremblai... Et Gabriel m'enleva, comme une feuille qu'enlève le vent, et il me traîna et me plaça devant la face du Seigneur... Et le Seigneur, de sa propre bouche, m'appela : "Courage, Hénoch, n'aie pas peur ; lève-toi et tiens-toi devant ma face à jamais !" ... Le Seigneur dit à Michel : "Prends Hénoch, dépouille-le de ses vêtements terrestres, et oins-le de la bonne huile et revêts-le des vêtements de gloire !" ... Et je me regardai moi-même, et j'étais comme un des Glorieux (anges supérieurs proches du Trône), et il n'y avait pas de différence d'aspect²³. »

La Kabbale juive développera encore cette imagerie en insistant toutefois sur la continuité entre Dieu et sa Création, de son Essence immuable jusqu'aux plus infimes reflets de celle-ci dans les différents mondes issus de son acte créateur. Tel est l'enseignement de Moïse de Léon, dans son *Sepher ha-Rimmon* (Livre de la Grenade) : « Chaque chose est liée à une autre, jusqu'à l'anneau le plus bas de la chaîne, et la véritable Essence de Dieu est au-dessus aussi bien qu'au-dessous, dans les cieux et sur la terre, et rien n'existe en dehors de Lui... Lorsque Dieu a donné la Torah aux Israélites, Il leur ouvrit les sept cieux, et ils virent que là il n'existait rien, en réalité, que Sa Gloire ; Il leur ouvrit les sept mondes, et ils virent qu'il n'y avait là rien que Sa Gloire ; Il ouvrit les sept abîmes devant leurs yeux, et ils virent qu'il n'y avait là rien que Sa Gloire²⁴. »

Selon Maïmonide, seuls les prophètes ont pu pénétrer « dans la salle où siège le souverain²⁵. » Là, au plus près du souverain, le prophète atteint le plus haut degré possible de la connaissance, tout en restant dans la dualité entre Dieu et l'homme. À quoi comparer cette vision suprême, sinon à un éclair qui brille dans la nuit ? Ainsi selon Maïmonide, c'est ce degré d'intensité que Moïse a atteint par « l'éclair brille coup sur coup, de sorte que, pour ainsi dire, ils sont constamment et sans discontinuer entourés de lumière, et que la nuit devient pour

²² Rabbi Akiba cité par Gershom Sholem, *Les grands courants de la mystique juive*, Payot, 1983, p. 92.

²³ II Hénoch VIII in *Écrits intertestamentaires*, La Pléiade/Gallimard, 1988, p. 1184-1187.

²⁴ Cité par L. Schaya, *La Création en Dieu*, Dervy, p. 150-151.

²⁵ *Guide des perplexes* III, 51, p. 436 in G. Roux, *Maïmonide*, p. 172.

*eux comme le jour*²⁶. ». Mais si Moïse est parvenu de son vivant à cette connaissance divine, sa condition d'être humain reste le voile qui lui interdit d'accéder à une union totale avec Dieu : « ...il ne restait plus qu'un seul voile transparent qui empêchait Moïse d'atteindre la connaissance réelle de l'essence divine²⁷. » L'éclair ne dissipe pas totalement le voile.

Maïmonide rejoint ici Denis l'Aréopagite selon lequel le mystique ne peut voir Dieu mais seulement le lieu où Dieu réside. Pour Maïmonide, de même que la prophétie, l'accès à ce palais intérieur est perdu depuis l'Exil. Il reste toutefois le modèle que la philosophie peut tenter de retrouver. Il appartient au philosophe de reprendre le flambeau de la connaissance afin de guider tous ceux qui se trouvent encore à l'extérieur du palais divin. En nous amenant de l'ignorance à la connaissance, la philosophie nous permet de reconstruire en nous-mêmes le temple éternel de Dieu. Acquis durant notre passage sur terre, la philosophie nous assure l'immortalité après la mort²⁸ : « On peut dire alors que la philosophie révèle à la Loi sa propre vérité²⁹. »

Malgré sa doctrine de l'épanchement divin, Maïmonide reste fidèle à la théorie exotérique de la *creatio ex nihilo*, qui implique une dualité radicale entre Dieu et l'homme ainsi qu'une discontinuité entre l'Essence divine et l'existence issue de celle-ci. Si la finalité de l'homme est de réaliser sa ressemblance avec Dieu, l'homme reste une créature séparée de son Créateur. Maïmonide n'envisage nullement une Identité de nature entre l'amant et l'Aimé « car elle supposerait leur identité préexistante et éternelle, donc permanente en mode sous-jacent, et terminale au sens de l'ultime finalité de l'homme, - ce qui est contraire à la discontinuité absolue entre la créature et Dieu, telle que l'exige le créationnisme ex nihilo auquel adhère notre auteur (Maïmonide)³⁰. »

Alors que pour Maïmonide, le baiser de l'union est l'aboutissement d'une mort naturelle, pour Aboulafia, il peut être reçu par le juste lorsqu'il entre en extase et s'unit à l'Intellect actif. C'est donc une mort initiatique qu'il envisage et non une mort physique : « ...il importe qu'à cette heure précise, ton âme se sépare de ton corps, qu'elle meure à ce monde-ci et qu'elle naisse au monde à venir³¹. » Dès lors que l'Intellect agent se manifeste dans l'âme, l'initié est re-né, né à nouveau. Ayant acquis la vie éternelle, il est véritablement Fils de Dieu : « L'Intellect de l'homme est le fruit du Saint béni soit-il et de sa semence..., c'est-à-dire

²⁶ *Guide des perplexes*, Introduction, p. 11 in I. Raviolo, *Maïmonide et Maître Eckhart*, p. 51.

²⁷ *Traité des huit chapitres* VII, p. 670 in Y. Leibovitz, *La foi de Maïmonide*, Paris, Cerf, 1992, p. 53.

²⁸ *Guide des perplexes* III, 51, 54 in M. Éliade, *Histoire des croyances...* III, p. 171.

²⁹ G. Roux, *Maïmonide*, p. 176.

³⁰ L. Schaya, *La Création en Dieu*, Dervy, p. 145.

³¹ 'Or ha-sékhel (Lumière de l'intellect) in M. Idel, *L'expérience mystique d'Abraham Aboulafia*, Cerf, p.185.

qu'il est vraiment son fils³². » Une même image se retrouve notamment dans le *Sha'arê tsédeq* (Les Portes de la justice) : « *Et fut inséminée une semence qui n'est autre que l'Esprit saint, et qui est le fils qui perdure*³³. » Il semble que par moments Aboulafia fasse allusion à son expérience propre de transmutation par l'Intellect en fils du divin : « *Et Il est Moi, et Moi, je suis Lui*³⁴... » On pourrait ici établir des parallèles avec la mystique chrétienne qui envisage la naissance du fils de Dieu (le *Puer aeternus*) dans l'âme du mystique comme avec celle du bouddhisme qui appelle l'éveillé le fils du Bouddha (*sakya-putta*).

Suivant l'enseignement de Maïmonide, Aboulafia distingue sept voies de la Thora menant à Dieu mais ne nous dit pas grand-chose, sinon de façon énigmatique, sur la septième et ultime voie. S'il décrit l'illumination comme un embrasement par le feu céleste, cette identification du kabbaliste avec son Maître intérieur, avec son propre moi, n'apparaît ni complète ni achevée³⁵ : « *Quant à la septième voie, elle est unique en son genre. En elle sont comprises toutes les autres. Elle est le Saint des Saints. Cette sphère englobe toutes les autres. Celui qui la pénètre perçoit le Logos divin qui, parti de l'Intellect Agent vient affecter la faculté rationnelle de l'homme ; ce Logos est une émanation du Nom... Ainsi l'a expliqué le Maître (Maïmonide)... Cette voie mène à l'essence-même de la prophétie authentique ; elle donne les moyens d'une approche de la quiddité du Nom Unique, à cet être unique qu'est le prophète parmi les hommes car il a créé le Logos divin pour lui sur sa bouche*³⁶... »

Le *Traité des Palais* du Zohar donne des sept palais une description rappelant la circulation du souffle (prana) dans les nadis et les chakras des traditions du Yoga de l'Inde. C'est dans le septième palais que le « quêteur du baiser » réalise l'union mystique : « *Lorsque tout est en état de plénitude, baignant dans la lumière absolue et que s'approche la lumière suprême, le septième Palais qui est enclos dans l'enfermement total, peut recevoir le Saint des Saints, lumière suprême qui descend, et peut en être rempli telle la féminité fécondée par le masculin et qui en est enceinte... C'est là le secret du septième Palais qui est le lieu de l'étreinte, du couplage faisant unir le septième au septième afin que tout soit complètement un... L'homme qui mérite de s'unir à son Maître de cette manière, hérite des mondes tout entier ; il est aimé dans l'En-haut, il est aimé dans l'En-bas, sa prière ne lui est pas retournée inexaucée*³⁷... »

³² Aboulafia, *Hayyê ha-'olam ha-ba'* in M. Idel, *L'expérience mystique d'Abraham Aboulafia*, Cerf, p. 200.

³³ Cité par M. Idel, *L'expérience mystique d'Abraham Aboulafia*, Cerf, p. 200.

³⁴ Commentaire du *Séfer ha-'édout* in M. Idel, *L'expérience mystique d'Abraham Aboulafia*, Cerf, p. 214.

³⁵ G.G. Scholem, *Les Grands courants de la mystique juive*, p. 156 ; 158.

³⁶ Abraham Aboulafia, *L'Épître des sept voies*, Éditions de l'Éclat, 1985, p. 40-41.

³⁷ Zohar I, 45a-45b.

Nous retrouvons là un thème cher à la littérature gnostique :

Nous devons devenir un seul être. Reçois d'abord, de moi et par moi, la grâce. Prépare-toi ainsi qu'une épouse qui attend son époux afin de devenir, toi, ce que je suis, et moi, ce que tu es. Reçois dans ta chambre nuptiale la semence de la lumière. Reçois de moi le fiancé, étreins-le et laisse-toi étreindre par lui³⁸.

Alors le Fils a dressé la tente de sa gloire éternelle, et est descendu du plus haut des cieux, afin d'aller chercher son amie à laquelle Dieu l'avait marié de toute éternité et de la ramener au plus haut des cieux d'où elle était partie. C'est pourquoi Il est sorti, bondissant comme un faon, et souffrant du mal d'amour. Et Il n'était sorti que pour rentrer dans sa chambre nuptiale avec sa fiancée... Là d'où Il était sorti du plus haut des cieux, là Il voulait rentrer avec sa fiancée et lui révéler le mystère caché de sa secrète divinité, où Il repose avec Lui-même et avec toutes les créatures³⁹.

*Quand vous ferez le deux Un...
afin de faire le mâle et la femelle
en un seul...
alors vous irez dans le Royaume.*

log. 22

Symboliquement chez l'homme, l'Intellect (ou Dieu en chacun) est mâle relativement à l'âme qui est féminine et dans tous les êtres il y a un principe masculin ayant vocation à s'unir à un principe féminin. Il ne suffit pas que l'âme soit vierge, il faut encore qu'elle se laisse féconder, dit Eckhart : « *Si l'être humain était toujours vierge, il ne produirait aucun fruit. Pour qu'il soit fécond, il est nécessaire qu'il soit femme. "Femme" est le mot le plus noble que l'on puisse attribuer à l'âme, bien plus noble que vierge. Que l'être humain accueille Dieu en soi, c'est bien, et dans cet accueil il est vierge. Mais que Dieu en lui devienne fécond, c'est mieux⁴⁰...* » C'est alors que peut se produire le véritable coup de foudre : « *Quand la foudre frappe, elle touche ce qui est là... Cela se passe ainsi avec tous ceux qui sont touchés et frappés par cette naissance : ils sont rapidement retournés vers elle à partir de chaque chose présente⁴¹.* »

Par le baiser de bouche, l'âme s'unit à Dieu dans la chambre nuptiale et ne fait plus qu'un avec Lui : « *Quand l'âme reçoit un baiser de la déité, elle acquiert toute sa perfection et sa béatitude, alors elle est embrassée par l'unité. Dans le premier contact où Dieu a touché l'âme et la touche comme créée et incréable,*

³⁸ Marc le gnostique, Irénée I, 13, 3 in H. Leisegang, *La Gnose*, Payot, p. 29.

³⁹ *Sermon Ave, gratia plena...* in *Telle était Sœur Katrei*, Cahiers du Sud, p. 106.

⁴⁰ *Sermon 2*, JAH I, p. 52.

⁴¹ *Sermon 103*, Trad. É. Mangin, Seuil, p. 164.

l'âme est par ce contact de Dieu aussi noble que Dieu lui-même, Dieu la touche selon lui-même. » Et ce baiser est celui de l'unité dans la multiplicité : « S'il y avait mille personnes, il n'y aurait cependant rien que l'Unité⁴². » Seul celui qui est pauvre en esprit (dont le mental est pacifié) peut recevoir le baiser de l'Esprit : « Ici a lieu le baiser de l'unité de Dieu et de l'homme humble, car la vertu qui a nom humilité a sa racine dans le fond de la Dèité où elle est implantée, afin qu'elle ait son être uniquement dans l'Un éternel et nulle part ailleurs. J'ai dit à Paris, à l'École, que toutes choses seraient accomplies dans l'homme véritablement humble, et c'est pourquoi je dis que rien ne peut nuire à l'homme véritablement humble ni le troubler, car il n'est nulle chose qui ne fuit ce qui pourrait l'anéantir ; c'est ce que fuient toutes choses créées, car elles ne sont absolument rien en elles-mêmes⁴³. »

En Dieu et par-delà Dieu, l'homme voit le monde non plus du point de vue du temps et du créé, mais du point de vue de l'éternité et de l'incréd. Il n'y a plus qu'une vision unique : « *L'œil dans lequel je vois Dieu est l'œil même dans lequel Dieu me voit : mon œil et l'œil de Dieu ne sont qu'un œil, et une vision, une connaissance et un amour⁴⁴.* » Seul celui qui s'est dépouillé de tout, qui est totalement humble peut dire, ou plutôt -comme sœur Katrei- laisser Dieu dire en lui : « *Je suis devenue Dieu... Je suis là où j'étais avant d'être créée. Il ne s'y trouve que Dieu et Dieu.... En Dieu, sachez-le, il n'y a rien d'autre que Dieu. Nulle âme ne peut entrer en Dieu à moins de devenir Dieu elle-même, comme elle l'était avant d'être créée⁴⁵.* »

Celui qui a encore un moi séparé ne peut laisser aucune place à Dieu en lui. Seul celui dont le moi s'est effacé peut laisser Dieu parler par sa bouche : « *Dieu doit absolument devenir moi, et moi absolument devenir Dieu, si totalement un que ce "lui" et ce "moi" deviennent et soient un "est", et opèrent éternellement une seule œuvre, dans l'être-Lui⁴⁶...* » Sa connaissance de Dieu ne peut être que *Docte ignorance, Nuage d'inconnaissance* : « *Or nous disons : Dieu n'est ni être ni doué d'intellect et il ne connaît ni ceci ni cela. Ainsi donc, Dieu est libéré de toutes choses et c'est pourquoi il est toutes choses. Celui-là donc qui doit être pauvre en esprit doit être pauvre de tout son propre savoir, en sorte qu'il ne sache rien d'aucune chose, ni de Dieu, ni de la créature, ni de lui-même. Il est donc nécessaire que l'homme désire ne rien pouvoir savoir ni connaître des œuvres de Dieu. De cette manière l'homme peut être pauvre de son propre savoir⁴⁷ » ; « Tu*

⁴² Sermon 10, JAH I p. 112.

⁴³ Sermon 15, JAH II, p. 141.

⁴⁴ Sermon 12, JAH I, p. 123.

⁴⁵ Dialogues de Maître Eckhart avec sœur Catherine, Arfuyen, p. 92 ; 108.

⁴⁶ Sermon 83, JAH III, p. 152.

⁴⁷ Sermon 52, JAH II, p. 147.

ne peux jamais faire mieux que de te tenir entièrement dans la ténèbre et l'ignorance⁴⁸. »

Cette plongée en l'Un est unique en ce sens qu'elle débute ici et maintenant, pour chacun d'entre nous : *« Celui qui toujours est dans la solitude, il est digne de Dieu. Celui qui toujours est chez lui, Dieu lui est présent. Celui qui toujours se tient dans l'instant présent, sans cesse Dieu le Père engendre en lui son Fils⁴⁹. »* Cette union, cette ré-union en l'Un, implique une véritable métanoïa : *« L'homme ne peut parvenir à cette naissance à moins qu'il ne se retire de toutes choses avec tous ses sens. Et cela doit se produire par une grande force, afin que les puissances soient chassées et quittent leurs opérations⁵⁰. »* L'homme reçoit une impulsion telle qu'elle l'emporte par-delà toutes les créatures terrestres et célestes, au-dessus même de tous les anges : *« Dans cette impulsion, je reçois une richesse telle que Dieu ne peut pas me suffire selon tout ce qu'il est « Dieu » et selon toutes ses œuvres divines. En effet, le don que je reçois dans cette percée, c'est que moi et Dieu, nous sommes un. Alors je suis ce que j'étais et là je ne grandis ni ne diminue, car je suis là un moteur immobile qui meut toutes choses. Alors Dieu ne trouve pas de lieu dans l'homme, car par cette pauvreté, l'homme acquiert ce qu'il a été éternellement et ce qu'il demeurera à jamais. Alors Dieu est un avec l'esprit, et c'est la suprême pauvreté que l'on puisse trouver⁵¹. »*

Un avec l'Un, un de l'Un, un dans l'Un et, dans l'Un, un éternellement⁵².

Yves
(à suivre)



*Signature de
Maïmonide*

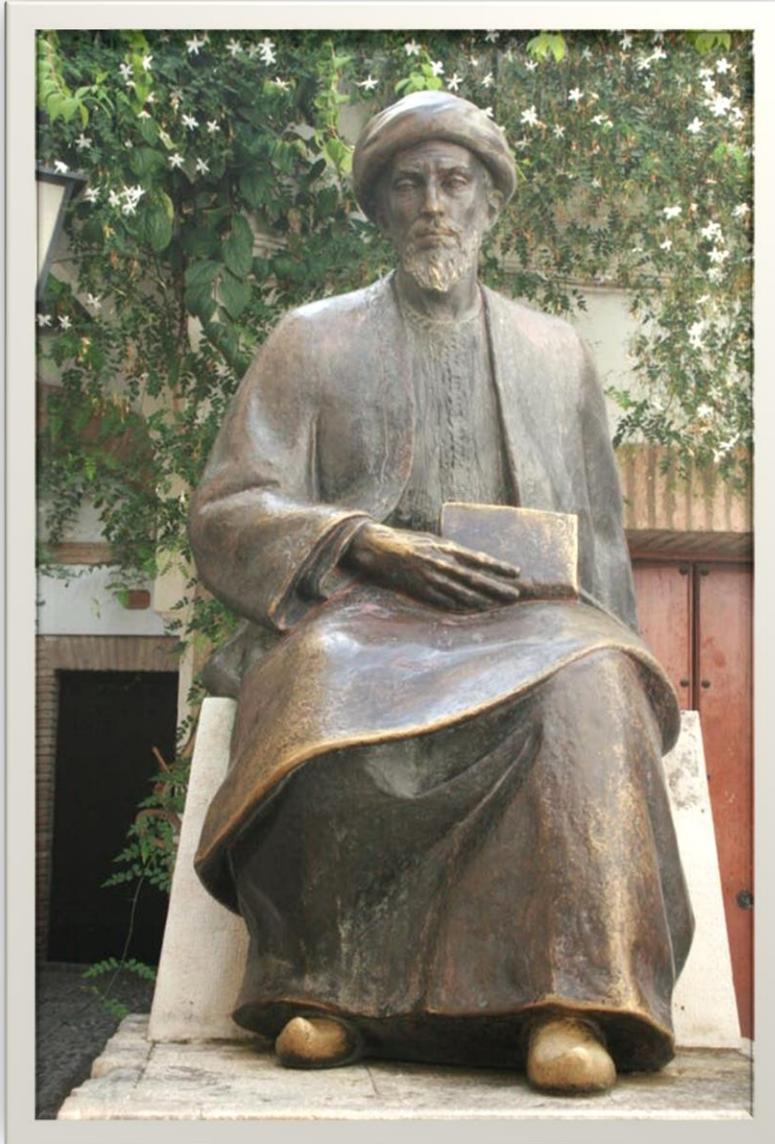
⁴⁸ Sermon 103, Trad. E. Mangin, Seuil, p. 158.

⁴⁹ Les Dits de Maître Eckhart, Arfuyen, 10, p. 33.

⁵⁰ Sermon 104a, Trad. E. Mangin, Seuil, p. 169-170.

⁵¹ Sermon 52, JAH II, p. 149.

⁵² De l'Homme noble, JAH Traités, p. 153.

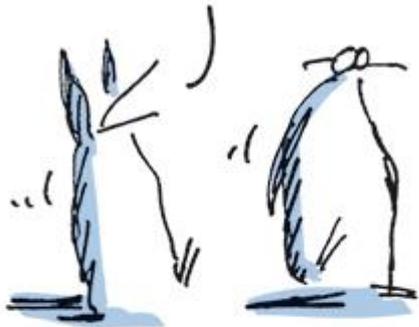


Statue de Maïmonide dans l'ancienne Juderia de Cordoue

Le vieux Miguel. Gardien de la synagogue depuis toujours. Il était devenu aveugle mais continuait à remplir son office. Les pauvres filets de lumière ou les vagues sensations qui parvenaient dans son monde d'ombres liquides lui suffisaient pour reconnaître chacun des habitants de la Juderia, pour sentir la présence de tout intrus ; on disait que c'était Maïmonide qui le guidait. L'esprit du médecin philosophe du XII^e siècle sortait la nuit de sa statue de bronze et utilisait le corps du vieux Miguel pour se promener en toute quiétude dans les ruelles de Cordoue, mais le jour, en échange de ce service, il guidait le vieillard pour que celui-ci ne perde pas son emploi.

Hugo Pratt, *Corto Maltese*, Denoël/Folio, p. 11.

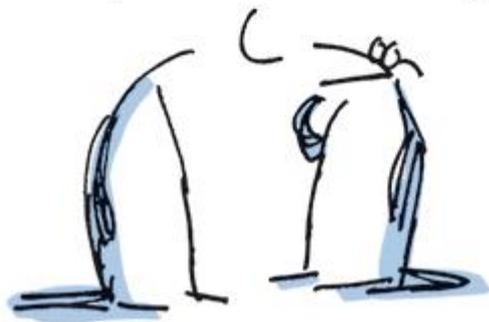
Mais il y a
des miracles!



Il y a des
mystères! Nuance.



L'un des plus grands
est qu'encore aujourd'hui
...



on trouve des gogos
qui croient aux miracles.



Xavier GORCE-

Miracles ! Xavier Gorce Le Monde 5.10.2020

Le seul mystère est qu'il y en ait qui pensent au mystère.

Fernando Pessoa, *Le Gardeur de troupeaux*

L'homme sage considère que rien ne lui appartient. Quand on attribue, en un certain temps, à un certain lieu, un miracle à une certaine personne, il n'établira aucun lien causal entre les événements et cette personne, pas plus qu'il n'autorisera qu'en soient tirées des conclusions. Tout ce qui est arrivé est arrivé tel que cela devait arriver ; chaque chose se produit comme elle le fait parce que l'univers est tel qu'il est.

Nisargadatta, *Je suis*, Les Deux Océans, p. 286.

GNOSE ET HISTOIRE

Gnose et histoire : deux termes antinomiques. La Gnose éternelle est au-delà de l'espace et du temps, au-delà de toute notion, même celle d'éternité. Le monothéisme tout au contraire invente la notion de l'incarnation de Dieu dans l'histoire. Le temps cyclique des traditions premières laisse place au temps linéaire incluant un début et une fin : l'apocalypse est pour demain, sinon pour maintenant. Pourtant l'histoire qui nous est ainsi transmise est bien souvent une succession de mythes, présentés comme des faits réels. Seul le gnostique est dès lors apte à interpréter les faits présentés comme historiques. Fondateur de Métanoïa, association de recherches métaphysiques mais aussi archéologiques, Émile Gillibert nous a montré la voie en étudiant et en déconstruisant les mythes historico-religieux de la genèse des évangiles ou de personnages tels que saint Paul, Moïse et Judas. La présente rubrique vise donc à éclairer quelques faits ou personnages historiques à la lumière de la Gnose. Un peu d'histoire certes mais en gardant toujours à l'esprit l'avertissement de Nisargadatta : « *Si vous vous contentez d'étudier les faits qui se sont produits dans la nature, l'histoire, la vie des grands hommes, et ainsi de suite, vous ne pouvez réaliser votre Soi. Vous devez aller en vous-mêmes... Tout ce qui arrive, arrive*⁵³. »



Jeanne d'Arc convainc Charles VII de poursuivre le siège de Troyes, par Martial d'Auvergne, *Les Vigiles de Charles VII*, Paris, BNF, fin du XV^e siècle.

⁵³ Nisargadatta, *Graines de Conscience*, Les Deux Océans, 1983, p. 11.

**EN PASSANT PAR LA BOURGOGNE
APPROCHES D'UN MYTHE
LE MYSTÈRE JEANNE D'ARC**

L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme

La nouvelle se répand immédiatement et provoque l'enthousiasme. Nous en avons pour preuve le premier et seul poème à la gloire de Jeanne, composé de son vivant. Ce poème, qui reflète bien le sentiment d'émerveillement et de joie ressenti par les partisans du dauphin, date de 1429 et émane de Christine de Pisan, la célèbre poétesse qui a préféré se retirer dans une abbaye plutôt que de rejoindre la cour d'Henri V :

*L'an mil quatre cent vingt neuf
Recommença à luire le soleil ; ...*

*C'est une chose bien digne de mémoire
Que Dieu, par une vierge tendre,
Ait précisément voulu (c'est une chose vraie)
Sur la France si grande grâce étendre...*

*Ô ! comme alors cela bien parut
Quand le siège était à Orléans,
Où en premier lieu sa force apparut !
Jamais miracle, ainsi que je pense,
Ne fut plus clair ; car Dieu aux siens
Vint tellement en aide, que les ennemis
Ne se défendirent pas plus que chiens morts.
Là furent pris ou à mort mis...*

*Une fillette de seize ans
(N'est-ce pas chose au-dessus de la nature ?)
À qui les armes ne sont pesantes,
Mais il semble que son éducation
Ait été faite à cela, tant elle y est forte et dure...*

*Et elle va d'eux débarrassant la France,
En recouvrant châteaux et villes,
Jamais force ne fut si grande,
Qu'ils soient par centaines ou par milliers⁵⁴...*

Christine de Pisan ne s'y trompe pas. Tous reconnaissent les indéniables qualités militaires de Jeanne qui ne se contente pas de rendre l'espoir aux troupes du dauphin, mais n'hésite pas à se comporter en véritable chef de guerre. Ainsi en témoigne Thibaud d'Armagnac, bailli de Chartres : « *En dehors du fait de la guerre, elle était simple et ignorante. Mais dans la conduite et la disposition des armées et sur le fait de la guerre, pour ranger l'armée en bataille et exciter les soldats, elle se conduisait comme si elle avait été le capitaine le plus avisé du monde, qui eût été toute sa vie instruit dans la guerre⁵⁵.* »

Le dauphin se montrera toujours fort discret sur les exploits de Jeanne. Son entourage est bien plus enthousiaste. En juillet-août 1429, le poète et ambassadeur Alain Chartier écrit à un prince étranger : « *Voici celle qui ne semble pas être issue de quelque lieu sur terre, mais plutôt envoyée du Ciel pour soutenir de la tête et des épaules la France tombée à terre. Ô vierge étonnante ! digne de toute gloire, de toute louange, digne de tous les honneurs divins ! Tu es l'honneur du règne, tu es la lumière du lys, tu es la splendeur, la gloire, non seulement de la Gaule, mais de tous les chrétiens⁵⁶.* »

Les grands seigneurs souhaitent profiter de l'occasion pour reconquérir d'abord la Beauce et la Normandie - ce qui semble effectivement le plus logique d'un point de vue stratégique -, mais Jeanne réussit à convaincre le dauphin de se rendre plutôt à Reims où se font traditionnellement sacrer les rois de France. Proche du petit peuple et guidée par ses voix, Jeanne sait bien qu'une fois le roi couronné et sacré, sa légitimité ne pourra plus faire de doute puisqu'il sera dès lors l'oint de Dieu.

L'armée du dauphin reprend plusieurs forteresses du Val de Loire, contrôlant ainsi les ponts ouvrant la voie d'accès aux territoires occupés par l'adversaire. Le 18 juin, la victoire des troupes du dauphin à Patay est souvent mise au crédit de Jeanne. Même si l'essentiel du combat a eu lieu à l'avant-garde de l'armée française, il n'en demeure pas moins que Jeanne a réussi à surmonter les dissensions opposant les différents capitaines et à insuffler le souffle de la victoire à un moment où les troupes fidèles au dauphin se trouvent en posture critique. La façon dont les troupes anglaises, supérieures en nombre, sont mises en fuite relève du miracle. À l'issue de la *Journée de Patay*, l'armée anglaise qui a perdu deux mille

⁵⁴ Pierre Norma & Pierre Ripert, *Trésors de la poésie française*, Éd. Moréna, 1994, p. 34-36.

⁵⁵ Régine Pernoud, *Jeanne d'Arc*, Seuil, 1975, p. 69.

⁵⁶ Régine Pernoud, *Jeanne d'Arc*, Seuil, 1975, p. 112.

hommes est décimée. L'armée française n'a perdu que trois hommes, a fait prisonnier le seigneur de Talbot, surnommé l'*Achille anglais*, et mis en fuite le célèbre Falstaff.

La route du sacre

Les proches du dauphin lui déconseillent de passer en territoire ennemi, dont les villes sont gardées par des garnisons bourguignonnes. Jeanne insiste pour que l'on prenne sans tarder la route de Reims. Le voyage est tout à fait officiel. Le dauphin envoie une lettre d'invitation à toutes les bonnes villes de son royaume ainsi qu'à ses principaux vassaux. Le duc de Bourgogne n'est pas oublié. Jeanne dicte une lettre pour l'inviter à assister au sacre et donc à rendre hommage au roi.



Quatre jours de marche sont nécessaires au cortège royal pour arriver devant Auxerre, fief du duc de Bourgogne, le 2 juillet. Non sans d'âpres négociations, les Auxerrois acceptent de fournir des vivres, l'armée campant à l'extérieur. Après Briennon-sur-Armançon, Saint-Florentin et Saint-Phal, l'armée parvient devant Troyes le 5 juillet. Un accord est trouvé avec l'évêque de Troyes, Jean Leguisé, afin d'éviter un siège. Le dauphin accompagné de Jeanne fait son entrée à Troyes le 10 juillet, puis à Châlons le 14 juillet et enfin à Reims le 16 juillet. Le sacre a lieu dès le lendemain, en présence de Jeanne portant son étendard : « *Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur* », dira-t-elle lors de son procès.

Malgré toutes les craintes, le roi aura certes dû parlementer mais n'aura en définitive rencontré aucune résistance sérieuse sur son chemin. Oint du Seigneur, Charles peut désormais être appelé roi car c'est le sacre qui fait le roi. Au retour il ne connaîtra aucun obstacle et sera reconnu sans problème.

Le nœud que les politiques et les incrédules ne pouvaient délier, elle le trança. Elle déclara, au nom de Dieu, que Charles VII était l'héritier ; elle le rassura sur sa légitimité dont il doutait lui-même. Cette légitimité, elle la sanctifia, menant son roi droit à Reims, et gagnant de vitesse sur les Anglais l'avantage décisif du sacre⁵⁷.

La joie de Jeanne est à son comble. Et c'est à l'apogée de sa gloire, que commence sournoisement sa chute. Le roi la tient soigneusement à l'écart des tractations qu'il mène avec ses adversaires et conclut secrètement des trêves qui

⁵⁷ Jules Michelet, *Jeanne d'Arc*, Hachette, 1853, p. 1.

n'auront d'autres résultats que de permettre aux troupes anglo-bourguignonnes de gagner du temps pour se renforcer, notamment à Paris. Jeanne est trompée, voire trahie par celui-là même qu'elle vient de faire monter sur le trône : « *Tout fut désormais organisé pour que Jeanne, qui conjugait la sainteté de sa mission et la pureté de l'héroïne grecque, dont l'éclat était devenu insupportable à la Cour, dont la vivacité de langue indisposait le roi, dont l'indignation radieuse avec laquelle elle dénonçait les ruses de cette trêve le blessait comme une écharde dans l'œil, tout fut donc organisé pour l'écarter et la déposséder de la mission dont elle se sentait toujours investie*⁵⁸. »

Péguy traduit bien l'état d'esprit qui a dû être celui de Jeanne d'Arc à la suite de ces tergiversations : « *Ah ! les négociateurs ! et les négociations ! Quand nous arrivons devant les villes, nous les trouvons toujours commises à notre très cher et bien aimé cousin, et très féal vassal, Philippe, duc de Bourgogne, et nous n'avons pas tourné les talons qu'elles sont à notre adversaire ancien, Henri de Lancastre, roi de France, et d'Angleterre*⁵⁹... »

Jeanne - sans la révélation de ses voix, mais encouragée par les hommes d'armes - n'a qu'une idée, se diriger immédiatement sur Paris pour profiter du désarroi des Anglo-Bourguignons. Le roi tergiverse, ne cessant de faire des allers-retours de ville en ville et de changer de direction sans but précis. Charles VII hésite en permanence, ballotté entre l'enthousiasme de « *ceux qui sont de l'exploit des champs* » (Jeanne en tête) et la prudence jalouse de ceux qui préfèrent être « *du conseil de la cour* » : « *...ce sont eux qui gagnent auprès de Charles VII, saccageant la victoire des autres ; la situation se prolongera jusqu'au moment où La Trémoille sera brutalement écarté par Arthur de Richement qui, plutôt par force que de bon gré, fera taire le "conseil de cour" et permettra d'agir à ceux qui sont de "l'exploit des champs". Mais, entre temps, Jeanne aura été sacrifiée*⁶⁰. »

Lorsque Jeanne peut enfin mener l'assaut sur Paris, les Anglo-Bourguignons ont eu le temps de fortifier la ville dont le duc de Bourgogne a été nommé gouverneur par le duc de Bedford, régent d'Angleterre, et qu'il a été autorisé à défendre par Charles VII. C'est un échec et Jeanne est blessée d'un trait d'arbalète à la cuisse près de la porte Saint-Honoré, le 8 septembre 1429. Le 21 septembre, Charles VII dissout l'armée du sacre pour regagner tranquillement ses pénates. Il semble alors n'avoir d'autre souci que de contrarier les entreprises de Jeanne et de la réduire à l'inaction, tout en l'anoblissant, elle et sa famille. Charles VII souhaite négocier avec les Bourguignons alors que Jeanne le presse de repartir au combat, car elle pressent qu'il lui reste peu de temps. Il est vrai que Charles VII

⁵⁸ Christiane Rancé, *Dictionnaire amoureux des Saints*, Plon, 2019, p. 367.

⁵⁹ Charles Péguy, *Jeanne d'Arc in Œuvres poétiques complètes*, La Pléiade/Gallimard, 1967, p. 179.

⁶⁰ Régine Pernoud, *Jeanne d'Arc*, Seuil, 1975, p. 166.

préfère s'attarder aux plaisirs de sa cour. C'est La Hire, fidèle compagnon de Jeanne, qui a le fin mot : « *On ne peut perdre plus gaiement un royaume.* »

Les négociations traînent en longueur, la conférence de paix prévue à Auxerre est remise de jour en jour ce qui laisse le temps aux troupes bourguignonnes de s'implanter sur le cours de l'Oise. Philippe le Bon, duc de Bourgogne et fondateur de l'ordre de la Toison d'or, est alors à l'apogée de sa puissance. En mai 1430, il assiège Compiègne, ville restée fidèle à Charles VII mais accordée par ce dernier au duc de Bourgogne. Charles VII finit par se rendre compte qu'il a été berné.

Jeanne n'a pas attendu pour repartir au combat, à l'insu du roi. Elle peut compter sur une petite troupe de deux cents hommes environ. La Garde Écossaise l'accompagne fidèlement tout au long de son épopée militaire, tel Hugh Kennedy dit *Canède* qui est encore à ses côtés à Lagny le 6 avril 1430. Jeanne remporte une brillante victoire en faisant intervenir pour la première fois en rase campagne l'artillerie jusque-là utilisée en position statique puis en encerclant l'armée ennemie pour l'anéantir, tactique militaire ayant réussi à Hannibal lors de la bataille de Cannes et n'ayant semble-t-il plus été pratiquée depuis : « *Elle fut la première, en France, à mettre en pratique, dans la guerre, les méthodes réalistes de Napoléon, bien différentes de celles employées par la chevalerie de son époque, qui faisait du sport et était toujours en quête de rançon*⁶¹ ... »

Le 22 avril, Jeanne se trouve à Melun lorsqu'elle a la révélation par ses voix qu'elle sera prise avant la Saint-Jean et qu'elle doit s'en remettre à la volonté de Dieu. Le 22 mai, elle gagne Compiègne avec sa troupe. Le lendemain, lors d'une sortie contre les Bourguignons, Jeanne est prise alors qu'elle tente de regagner le pont de la ville, relevé par le capitaine de la place pour empêcher les troupes ennemies d'entrer.

Dès le 26 mai, l'Université de Paris s'adresse au duc de Bourgogne pour que Jeanne soit livrée à l'Inquisition : « *il était inconcevable, en effet, pour les universitaires parisiens, que cette fille de paysans âgée de dix-sept ans vînt se mettre en travers d'une théorie [la double monarchie franco-anglaise] lentement et longuement élaborée par ceux qui détenaient "la clef de la chrétienté"*⁶². » C'est l'ancien recteur de l'université de Paris, Pierre Cauchon, l'un des négociateurs du traité de Troyes, devenu évêque de Beauvais, qui négocie cette fois-ci la remise contre rançon de Jeanne à l'Église afin qu'elle soit jugée pour crimes contre la foi. Vendue aux Anglais, Jeanne arrive à Rouen le 23 décembre.

⁶¹ André Maurois, *Magiciens et logiciens*, Grasset, 1935.

⁶² Régine Pernoud, *La femme au temps des cathédrales*, France Loisirs, 1980, p. 284.

Jeanne n'est pas un prisonnier de guerre ordinaire, d'autant que c'est une prisonnière. Aucune rançon n'est envisagée, comme c'est la coutume. Il importe pour les Anglais de prouver que le sacre de Reims est invalide et a été commandité par une sorcière, à défaut une hérétique. Peu importe la vérité puisque la vérité est ce que l'on réussit à faire croire : « *L'essentiel est de dire quelque chose de très gros et de le répéter souvent, c'est comme cela qu'on fait une vérité*⁶³. »

Charles VII de son côté ne fait rien pour venir au secours de celle à qui il doit tout : « *Peut-être, après tout, n'était-il pas fâché, une fois reçus, contre toute espérance, la couronne et le sacre qui faisaient de lui le roi de France, de voir écarter celle à qui il devait l'un et l'autre*⁶⁴. » Ou alors comme le lui fait dire Jean Anouilh : « *L'aide divine, c'est bien, mais c'est louche*⁶⁵... »

Yves
(à suivre)



**Croquis imaginaire de
Jeanne d'Arc exécuté de son vi-
vant par un greffier en marge d'un
registre du Parlement de Paris**

⁶³ Jean Anouilh, *L'Alouette*, in Théâtre II, La Pléiade/Gallimard, 2007, p. 12.

⁶⁴ Régine Pernoud, *Jeanne d'Arc*, Seuil, 1975, p. 187.

⁶⁵ Jean Anouilh, *L'Alouette*, in Théâtre II, La Pléiade/Gallimard, 2007, p. 72.

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

MÉLOPÉE

Depuis toujours j'avais goût de cette mélodie des origines. L'enfance déjà était sollicitée sans qu'elle sût comment se mettre à l'ouvrage ni comment parler aux gens de savoir de cette plénitude à demeure.

La montagne certes a des oreilles mais elle répète sans le moduler l'écho de la voix. Et les hommes sont requis par leurs affaires.

Néanmoins ce n'est pas déroger aux exigences du chant que de dire à quatre-vingts ans passés comment j'ai cédé à cette voix insinuante et prévenante. Je ne dirai pas qu'elle vint à moi ou que j'allais à elle. Simplement elle était là souveraine, ni hautaine ni familière. Sans s'imposer, elle exerçait une fascination irrésistible, veillant sa veille de grande pourvoyeuse, étrangère pourtant aux inventaires des hommes, antérieure aux scribes et aux rouleaux, antérieure aux sons et aux images.

La transhumance favorise l'écoute de l'inédit. Les horizons nouveaux invitent à l'envol après l'engourdissement de l'hiver, tandis que l'habitude enlise le sédentaire et que l'incessant changement angoisse le nomade. Le transhumant est toujours en quête de la région qui lui offre mouvance et repos. Dans le repos éclot la mélodie toujours soucieuse et amoureuse de sa voix et la marche accompagne et rythme sa célébration.

J'ai pris charge du poème. Et je dirai comment il me vint. Je le dirai pour le plaisir de le chanter et de l'entendre : il se déploie comme un rouleau sans commencement. Je l'accompagne avec l'attention que l'on porte à ce qui vous prend tout entier non pour vous aliéner mais pour vous accueillir dans l'ouvert. Il vous sollicite pour vous présenter à vous-même tel que vous êtes et en même temps de plus en plus réceptif. On se reconnaît comme unique et comme vibrant d'un frémissement toujours nouveau. On se voit comme la source constamment jaillissante qui vous presse de prendre la plume, qui la guide toute affaire cessante. C'est l'objet du poème qui commande sous l'emprise d'une nécessité incoercible, injustifiée, injustifiable. Ce par quoi c'est dit se fonde dans ce qui se dit. Après avoir été l'occasion de l'expression, l'instrument s'efface. Le visible est devenu invisible à l'étage où le réel prend la relève du rêve. Désormais il occupe le centre de la vision. Souverain sans sujet, il se communique à lui-même pour le plaisir. Sa présence se chante dans sa mouvance et se sourit dans le repos.

Après avoir mis en branle l'attention liée à l'impulsion du chant, le vieux corps disparaît pour ne rien laisser subsister hormis la voix. Plus rien à conquérir, plus rien à parfaire. Tout est donné à l'instant à satiété à qui est lavé du souci de la rétention et de la rumination. Celui qui émet est celui qui reçoit car le chant les réunit dans leur insécable unité. La voix se célèbre elle-même pour elle-même. Unique, elle dissipe tout ce qui n'est pas elle.

Celui qui n'est pas la voix poursuit son rêve de sourd. Il parle sans percevoir le chant. Il s'entretient avec ses semblables, mais leur brouhaha étouffe la mélodie. Ils ne peuvent en même temps en parler et l'entendre, car elle n'est audible que par elle-même et pour elle-même.

Émile, janvier 1995 (Cahier N° 81)

LE SEUIL

Je me comble de ce qui surgit de moi.

Me tenant sur le seuil qui conduit de l'inconnaissance à la conscience, je capte ce qui me vient de ma nature innée.

Je me reconnais dans ma pérennité immuable sous les parures éblouissantes d'une nature prodigue.

Je diffuse une musique inédite et pourtant reconnue qui me ravit à chaque vibration.

On croit aisément identifier mes couleurs, néanmoins je suis seul à détecter leur origine et à apprécier leur rayonnement.

Je goûte en solitaire la vertu de mon silence tout en me laissant fasciner par le verbe accueilli à sa source même.

Je me délecte de mon art que je ne partage avec nul autre.

Lorsque l'eau que le soleil évapore revient à la mer, ma connaissance ne laisse subsister ni forme, ni couleur, ni objet.

Je suis seul à m'exalter de ma propre richesse.

Je vis la folie au sein de ma sagesse.

Mon ivresse n'a d'égale que ma lucidité.

Je suis dans l'émerveillement de ce qui sourd de ma nuit lumineuse.

La fortune et l'infortune n'ont pas droit de cité dans le lieu sans lieu de ma reconnaissance.

C'est toujours la plénitude inchangée qui me vient parfumée des fleurs de l'instant.

Ma splendeur, qui rayonne en se jouant des ombres, n'est voilée qu'aux regards séduits par les images.

Émile, 22.03.92

EN QUÊTE DU GRAAL

Enfant, je me souviens de feuilletons télévisés (on ne disait pas séries à l'époque) comme *Ivanhoé* ou *Lancelot du Lac*. J'aimais les aventures de cape et d'épée de ces chevaliers servants, défenseurs de la veuve et de l'orphelin. Je m'émerveillais de l'histoire du roi Arthur et d'Excalibur, des amours de Lancelot et de la reine Guenièvre, de Merlin l'enchanteur et de la fée Viviane, de Tristan et d'Yseult, de Mélusine... Je me plongeais dans les Contes et légendes du monde entier comme dans le cycle du Graal de Chrétien de Troyes. Je me passionnais pour les films consacrés aux chevaliers de la Table ronde, notamment *Perceval le Gallois* d'Éric Rohmer, *Lancelot du Lac* de Robert Bresson et bien d'autres.

Un épisode m'a particulièrement frappé. À un moment donné, Lancelot déclare à l'un de ses compagnons : « J'ai vu le Graal ! ». Mais alors s'il a vu le Graal, pourquoi continue-t-il à le chercher avec autant d'intensité ? Pourquoi s'acharne-t-il de combats en tournois pour quelque chose qu'il connaît déjà ? À moins que le manque soit tel que sa vie n'a plus d'autre objet : retrouver ce trésor merveilleux entrevu et perdu. Cet objet-là doit être bien important, mais pour l'obtenir longue et périlleuse est la quête, à moins qu'elle ne soit sans fin, tant les dragons semblent sans cesse renaître de leurs cendres.

J'étais troublé par toutes ces histoires d'amour courtois, d'amour de loin, de belles au bois dormant et de fées ensorceleuses. Il faut dire que durant mon adolescence j'étais sujet à des coups de foudre intempestifs pour quelque fille croisée par hasard et dont je m'écartais aussitôt. Instant d'extase merveilleux mais quelle malédiction ou quelle fatalité ! Je n'y comprenais rien. Je ne comprenais rien à l'amour. Cela me tombait dessus sans crier gare, sans que je n'y puisse rien.

Mais au fait, qu'est ce Graal, objet de cette quête invraisemblable ? Est-ce le Saint Calice, la coupe de la Cène ayant recueilli le sang du Christ crucifié. Taillée dans l'émeraude tombée du front de Lucifer, le troisième œil de l'ange déchu. Lucifer, l'astre du matin, le Porte-Lumière ! Objet matériel et miraculeux, sur lequel veille curieusement un roi pêcheur et invalide. Pour certains, elle aurait été cachée par les Cathares fuyant en secret Montségur, comme le raconte, dans sa *Croisade contre le Graal* Otto Rahn persuadé de l'historicité de la légende du *Parzifal* de Wolfram von Eschenbach. Enfin, je finis par découvrir que le Graal n'est pas un symbole spécifiquement chrétien puisqu'il a son équivalent avec le chaudron magique des Celtes comme avec la coupe du roi persan Jamshid, qui confère l'immortalité et la vision des secrets des sept cieux de l'univers.

Le Graal ne serait-il pas un archétype enfoui au fin fond de l'inconscient collectif, l'un de ces mythes universels si bien décrits par Jung ? Il faut dire qu'à cette époque, je subissais une sorte de descente aux enfers à travers toute une série de rêves merveilleux de type initiatique culminant dans la vision foudroyante de symboles d'une intense lumière bleue. J'avais le sentiment d'être entraîné dans un gouffre, de plonger au fond de l'inconnu sans savoir ni pourquoi ni comment.

Un soir à l'opéra Garnier j'assistais, bien mal assis, à une représentation du *Parzifal* de Richard Wagner. Je ne me souviens plus de rien sauf que je me suis laissé emporter par la musique et la beauté du spectacle, absorbé, comme envoûté.

Quelques jours plus tard, au moment de me coucher je sentis une grande paix s'installer en moi. J'eus l'impression que la réponse était là, tout près. Et le lendemain au moment du réveil, une lumière éblouissante se lève des profondeurs de l'âme. Emporté par une explosion inconcevable d'amour, noyé par une immense vague de Joie, je disparaissais et « Je suis Jésus ». Sans qu'il ne reste nul autre que Je. Et sans qu'il n'y ait personne derrière ce Je.

En lâchant prise, j'avais trouvé le Graal, l'objet de ma quête. Mais il n'y avait plus d'objet puisque le sujet en quête, le petit moi avait disparu, effacé dans la splendeur du Soi. Il ne subsistait que le Sujet pur, le Je suis. Mais au fait, qui donc cherchait qui ? J'avais l'impression d'être celui qui était cherché plutôt que le chercheur. Ai-je trouvé le Graal ou est-ce le Graal qui m'a trouvé ?



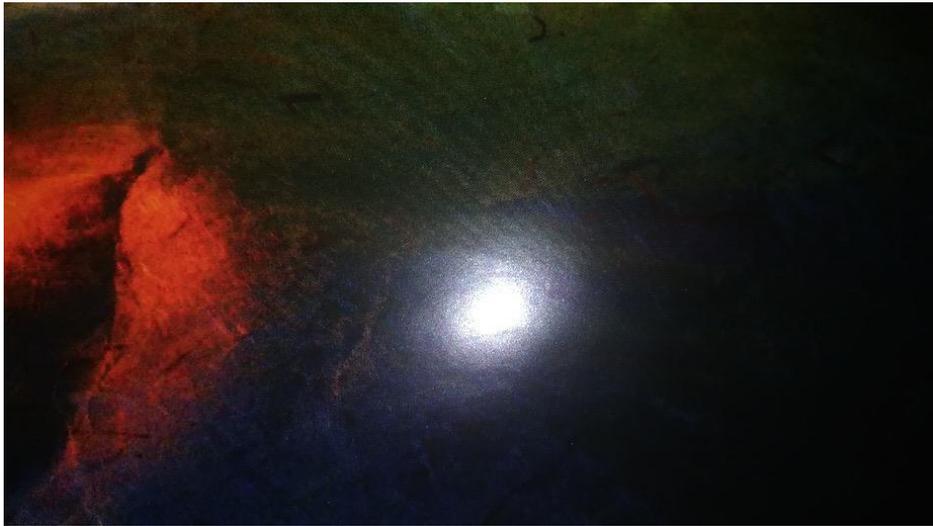
De moi-même à moi-même, le Graal s'est trouvé en soi-même. La quête culmine lorsque le chercheur découvre qu'il est lui-même l'objet de la quête. La quête culmine dans la fête de l'absence du chercheur comme du cherché, du sujet comme de l'objet. Dans la révélation, il n'y a plus ni sujet qui cherche, ni objet qui est cherché. Il n'y a qu'Identité de l'un et de l'autre, de l'un en l'autre. Il n'y a que l'Un. Le Soi.

Telle est mon expérience personnelle, ou plutôt mon expérience de l'Impersonnel. Et même si je reviens jamais danser chez Temporel, je sais que Je suis à jamais l'Intemporel.

Yves

*Église St Pierre à Quinsac
(Photo : Nadia)*

NUIT



Au seuil du sommeil, faut-il entrer dans la nuit ou faut-il l'accueillir en soi ?

S'offrir à elle ou bien la faire sienne ?

Est-ce la nuit qui s'ouvre à celui qui va s'endormir ou alors est-ce lui qui s'ouvre à elle ?

Elle, un océan à parcourir, ou plutôt un gouffre où sombrer ?

Espace de conquête ou lieu d'abandon ?

Lieu d'accès au néant, sinon à une lumière autre où tout se révélerait ?

C'est à la lisière de la mort que peut se concevoir l'interrogation, mais pas encore à l'orée du sommeil ; le sommeil où va continuer de se tisser la vie, à l'insu du dormeur.

Où, sans qu'il y assiste, se renouvelle, nuit après nuit, sa venue au monde.

Là où se confirme ce qu'il est, en lui-même.

Sans qu'il le sache !

Et c'est ainsi qu'au petit matin, il ne se souviendra de rien, sinon de ses rêves.

Jacques
Illustration : Martine

CONFUSION DU SOI ET DE L'EXPÉRIENCE

La confusion du soi et de l'expérience !

Quand j'interviens dans mes soins j'ai beaucoup de personnes qui ne comprennent pas quand je leur dis qu'ils sont créateurs.

« Je ne comprends pas, alors c'est moi qui me suis fait le cancer ! C'est n'importe quoi je n'ai jamais voulu ce cancer ! »

On assimile souvent le soi au mental et le mental au conscient. Donc quand on utilise le « je » on indique le mental conscient : « je n'ai pas voulu le cancer ! » C'est que notre société nous informe dès notre naissance que le « Je suis » est défini par le corps et le mental conscient. On dit « j'ai mal », « je suis malade », ou « je pense que », ou « je ressens que ». L'extérieur et l'intérieur se définissent par la séparation de notre peau. L'extérieur c'est l'univers et l'intérieur c'est mon corps.

Pour moi tout ce que je viens de dire est faux, même si cela semble vrai pour vous. Pour ceux qui ont fait l'expérience, je change les corps à distance et dans l'instant. Ce n'est pas un miracle mais bien quelque chose que je peux choisir pour les autres et que je fais régulièrement dans les soins depuis 5 ans maintenant à distance et par téléphone.

Je montre l'intrication directe entre la torsion du corps et le mental conscient et inconscient. Cette pratique a bouleversé ma vision et conception du monde que l'on m'avait formatée quand j'étais petit et que beaucoup perçoivent encore comme cela.

« Je suis » n'est pas le corps. Sinon ils ne pourraient pas les changer avec mes intentions.

« Je suis » n'est pas le mental. Sinon je ne pourrais pas penser et ressentir inconsciemment pour les autres, percevoir leurs structures mentales, et raconter leurs expériences.

« Je suis » n'est pas dans le temps et l'espace. Sinon je devrais manipuler les corps ou les transformer, et il n'y aurait pas de changements instantanés. L'inconscient

est déjà principalement hors du temps et de l'espace, il est une répétition héritée (qui entraîne le comportement) par rapport à une expérience perçue.

« Je suis » est créateur car je demande par mes intentions et il change les corps dans l'instant. Les corps vrillés sont détordus et ce changement est vérifiable physiquement dans l'instant.

« Je suis » n'est pas l'expérience que je fais. Quand je change les corps, il faut le vérifier bien souvent pour en faire l'expérience car les personnes ne le perçoivent pas dans leur réalité. Sinon elles devraient le percevoir immédiatement si elles étaient l'expérience.

« Je suis » n'est pas malade. C'est l'affirmation la plus douloureuse pour le conscient et qui peut faire bondir beaucoup de personnes qui font l'expérience de la maladie, mais ce n'est que l'expérience. En effet le « je suis » est harmonieux. Si je vois les personnes harmonieuses elles peuvent en faire l'expérience en changeant de posture, mais le « je suis » n'a pas changé.

Souvent j'ai cette question qui revient quand je dis cela : « Alors pourquoi certains naissent avec une maladie génétique, ou un corps déformé, ou l'autisme ? ». Je pense que le « je suis » n'est pas limité à mon expérience et que l'humanité a son expérience aussi, collective. Je vais prendre l'exemple de l'autisme, on sait qu'aux États-Unis un enfant sur 40 est autiste alors que pour les Amish le taux est beaucoup plus faible. La différence est la perception en tant que communauté humaine de notre environnement (les facteurs de vaccination, nourriture, lieu, etc. ont été écartés pour la compréhension de cette corrélation). Selon les pays, cultures, comportements en société, les femmes ne transmettent pas les mêmes maladies dites génétiques. L'expression des gènes des individus dépend de la perception communautaire, sociétale ou comportementale d'un groupe et aussi de l'individu de manière indépendante. Alors oui nos perceptions collectives et individuelles comme nous l'indique l'Épigénétique, influencent directement l'expression de nos gènes de manière collective et individuelle. Donc les maladies sont souvent issues de nos gènes qui eux-mêmes s'expriment en fonction de nos perceptions inconscientes individuelles et collectives, ce qui est tout à fait harmonieux, même si l'expérience individuelle et consciente ne le paraît pas.

« Je suis » est Amour. Amour, je pourrais le traduire comme créateur sans conditions, ou Amour sans conditions. Ce n'est pas l'amour émotionnel ou le ressenti, qui est souvent la connexion à l'inconscient et justement à la condition. Dans les religions on y fait référence comme la partie du divin en nous, l'âme, le soi supérieur... Je n'ai jamais eu le refus ou le non-accueil de mon intention d'Amour par une personne ou un groupe de personne, si je suis dans l'Amour. C'est pour cela que je perçois « je suis » par ma pratique comme non conditionnel.

« Je suis » peut changer ma réalité. Sinon je ne pourrais pas montrer à chaque personne que son « je suis » peut changer sa réalité dans l'instant par mes intentions. C'est aussi le principe des miracles ou de l'effet placebo, le corps peut changer de réalité.

Donc si je résume :

« Je suis » est créateur harmonieux dans l'Amour sans conditions et je fais à travers mon corps individuel et mon mental (très peu conscient et inconscient principalement) l'expérience de la séparation selon mes perceptions individuelles. Mais avant toute cette expérience de la vie, je suis.

La confusion d'être l'expérience que nous faisons est à l'origine de l'incarnation de nos problèmes. Car la capacité de reconnaître à titre individuel et collectif le «je suis» permet de reprendre ce pouvoir créateur pour l'incarner dans notre expérience pour la changer. C'est souvent ce que me disent les personnes, comme quoi c'est un miracle ce que je fais. Mais la réalité c'est qu'ils le font, c'est eux les créateurs de leur réalité. Pour être plus précis nous sommes un, je suis, et nous sommes co-créateurs de nos expériences individuelles et collectives.

Donc pour « guérir » l'expérience que nous faisons, il est intéressant de faire la reconnaissance du « je suis » dans l'Amour sans conditions, et de choisir de nouvelles intentions (pensées et émotions), pour en faire une nouvelle expression. La confusion du soi et de l'expérience entraîne la séparation et la victimisation. La reconnaissance du soi et la différenciation de l'expérience, permet de changer notre réalité !

Dans l'instant et dans l'Amour.

Laurent Guérison



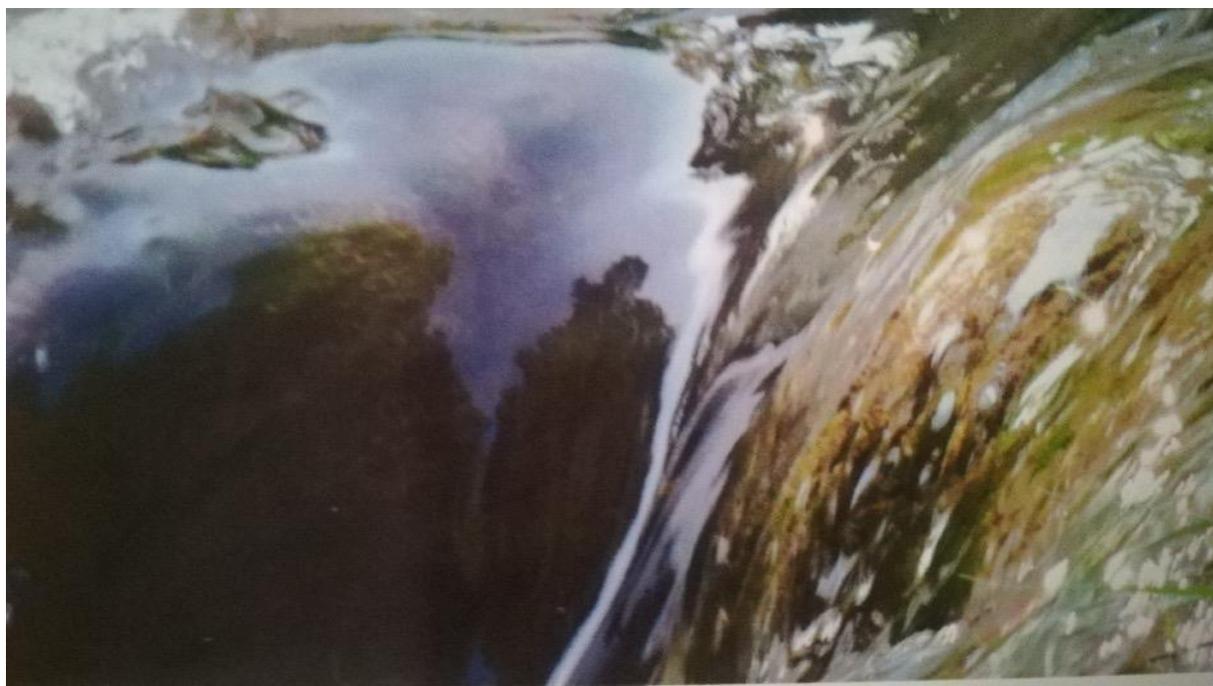
LA HAUTE ÉNERGIE DE L'ATTENTION

De l'attention découle le vécu. Selon les chamans l'attention est la plus haute énergie humaine et l'objet de grandes convoitises. L'observation des relations entre individus le confirme bien. Que cherche-t-on en soignant ses apparences ou en roulant dans une trop belle voiture sinon bien souvent à capter l'attention des autres pour se sentir exister ? L'emploi des expressions à la mode, la séduction addictive, faire « le buzz » comme on dit maintenant sur les réseaux, être vu, être écouté, toutes ces attitudes peuvent être vues comme des intentions de capture de l'attention et de son énergie. Est-ce vampirisme ou bienveillance, cela dépend des intentions qui se cachent derrière. D'où l'injonction chamanique de toujours veiller à partager simultanément sa propre attention entre les sollicitations extérieures d'une part, et le « *sentir volontaire de son corps physique* » qui ne triche pas. (*Le secret de l'aigle*, par Henri Gougoud et Luis Ansa). Ceci afin « *de ne pas se laisser dévorer par autrui et d'apprendre à se nourrir de sa propre énergie vitale sans avoir besoin de voler celle des autres* ». Voilà de bien bons conseils bien concrets et bien utiles à l'ancrage dans le réel, à une époque où la fuite loin de soi est généralisée, tentante et si facile.

Que pouvait bien faire Jésus lorsqu'il se retirait souvent au Mont des Oliviers ? Prier nous dit-on, méditer certainement en se retrouvant seul avec Lui-même et se ressourçant à l'écart de la lutte. Les injonctions à être petit du logion 46, celle à regarder vers Celui qui est vivant du logion 59, à se faire dernier du logion 4, ou à voir que je suis venu au monde vide du logion 28 concourent toutes à trouver en soi la satisfaction et la reconnaissance sans dépendre ni attendre de l'extérieur qu'elles nous soient apportées comme un dû ni comme le résultat d'un combat énergivore avec gains et pertes, gagnants et perdants. Être au monde sans être du monde c'est avoir atteint l'autonomie, ne plus rien attendre d'autrui, sans cette attitude qui revient à lui imposer secrètement de me céder une part de son attention-énergie, dans l'impuissance passive ou dans la manipulation. Comment boire à la bouche du Maître, comment entendre et garder en vérité le verbe du Père sans y accorder toute mon attention la plus entière ? A l'intensité de mon attention correspond celle de mon intérêt pour ce que j'éclaire de son faisceau ; et son exclusivité m'a été demandée par le choix du gros poisson du logion 8. Et puisque la manifestation disparaît dans le sommeil lorsque l'attention s'efface, ne serait-elle pas la matrice source de cette danse des atomes ? Si c'est bien le cas, alors tout existe parce que je suis tu es il est conscient donc attentif. Le visage de Nisargadatta est une parfaite image de l'attention centrée sans dispersion. L'homme n'est pas ce qu'il croit être, il est bien en réalité le centre l'origine la fin le tout.

Christian 21/01/21

GNOSE ET POÉSIE



Le poète, c'est-à-dire, étymologiquement, celui qui agit, qui est la cause de, qui effectue, qui fait, celui qui crée – et, plus largement, celui qui s'exprime par le moyen de l'art – est sensible à l'existence d'une réalité fondamentale dont ne peuvent se saisir et rendre compte par eux-mêmes – et eux seuls – l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, ni la vue.

Donc une réalité indescriptible et indéfinissable, mais que le poète a pour vocation de décrypter au bénéfice des sens ; c'est ce qui explique l'usage particulier qu'il fait de la matière à cette fin.

Une réalité que le poète vit, plus qu'il ne la perçoit, comme par le fait de vibrations, telles que celles d'une lumière invisible ou d'une musique inaudible, mais présentes.

Dès lors, le poète, par sa création, témoigne de ce qu'il vit ainsi, très singulièrement, au-delà des fonctions biologiques de respiration, d'assouvissement de la soif, de la faim, du sommeil ; de protection de soi, de reproduction et, cependant, grâce à elles sans lesquelles il ne peut y avoir de fonction créatrice.

Fonction créatrice qui, pourtant, les dépasse...

Et il en témoigne à l'unisson, donc au rythme, de ces vibrations. C'est la raison pour laquelle, à la différence du romancier, de l'essayiste ou du philosophe, le poète ne raconte pas, ne disserte pas, ne démontre pas, mais chante !

Et parce que cette réalité, plus impalpable que l'air, doit se vivre en une sorte d'apesanteur, le poète ne marche pas mais danse.

Et même, parfois, il lui arrive de voler ; et de voler très haut !

Et cet état confère à sa mouvance une grande liberté ; liberté qui s'exerce alors dans le choix des mots, comme des sons, des saveurs, des arômes, des volumes, des contours et des espaces, ainsi que de leur agencement, selon l'intuition du poète.

Liberté de traduction d'une réalité intangible mais vécue personnellement ; donc liberté mise à profit à l'encontre des idées reçues, des dogmes, des poids sociaux, des conditionnements séculaires.

Ce qui ne signifie pas que l'entreprise soit aisée.

Il ne faut pas, en effet, sous-estimer l'effort que requiert la faculté d'échapper à l'attraction quotidienne ! Effort identique, d'ailleurs, à celui que demande, a priori, dans un monde mercantile, la réalisation d'un acte gratuit.

Néanmoins, et paradoxalement, rien ne doit être forcé dans le processus de création mais, au contraire, tout doit être vécu et accompli avec la patience même qu'exigent l'interrogation puis la connaissance de soi-même, de son essence, de son identité véritable.

L'occupation et l'exploration du territoire de la poésie – dans son acception la plus vaste – sont éminemment personnelles en ceci qu'elles impliquent un constant approfondissement de la connaissance de soi vécue dans toutes ses composantes – physiques et psychiques, objectives et subjectives, externes et internes – et vécue dans les relations telles qu'elles se sont établies entre l'être vivant et la chose inanimée, l'abstrait et le concret, le rêve et la réalité, l'absolu et le relatif... éléments antinomiques – comme le yin et le yang – mais, comme eux, complémentaires, parce que dépendant d'un ensemble où ils ne se différencient plus les uns des autres : c'est ce que doit attester l'œuvre poétique véritablement achevée.

Achevée dans l'unité.

Aussi, l'œuvre poétique, donc artistique, notamment l'œuvre « non figurative », n'a-t-elle pas à être comprise dans le sens d'une appréhension logique conventionnelle, mais doit-elle être sémantiquement vécue comme le fait de prendre et de contenir et, dans le même temps, de se laisser prendre et d'être contenu ; en toute confiance et en toute complicité.

Et, s'agissant de l'art « immédiat », libre du passé et du futur et libre du quotidien pour être au présent, je ne saurais mieux souligner son intemporalité qu'en citant Héraclite d'Ephèse (acmé : 504-501 avant notre ère) :

*Embrassements
Touts et non-touts
Accordé et désaccordé
Consonant et dissonant
Et dans toutes choses l'Un
Et de l'Un toutes choses*

Et c'est justement à la stricte faveur de l'action créatrice que le poète, au point d'orgue, se découvre et se connaît, tout à la fois compositeur, musicien, acteur, instrument, lumière, voix, auditoire et, globalement, l'opéra lui-même, créé et perçu.

Donc vécu.

Sans pour autant que rien soit jamais acquis, l'instant unique revendiquant sans répit d'être reconduit et cela, principalement, grâce à l'échange qui s'établit – car il doit s'établir – entre celui qui crée et celui qui reçoit.

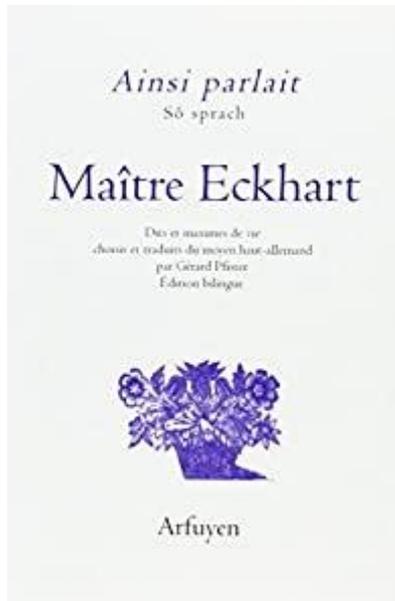
Et qui, recevant, crée.

Jacques
Illustration : Martine



MIETTES DE GNOSE

AINSI PARLAIT MAÎTRE ECKHART



Aucun vase ne peut contenir deux sortes de boissons. S'il doit contenir du vin, il faut le vider de son eau : le vase doit être vide et nu. C'est pourquoi, si tu dois recevoir Dieu et la joie divine, il te faut absolument te vider des créatures. (p. 13)

*Et l'on ne verse pas du vin nouveau
dans de vieilles outres... (log. 47)*

*On façonne l'argile pour en faire des vases,
mais c'est du vide interne que dépend leur usage.
(Tao Tö King XI)*

Sois un, afin de pouvoir trouver Dieu ! En vérité, si tu étais justement un, alors tu resterais un jusque dans la différence, et la différence te serait une et ne pourrait en rien te faire obstacle. (p. 15)

Heureux êtes-vous, monakhos, élus... (log. 49)

Connaître les créatures en elles-mêmes, cela s'appelle une *connaissance du soir* : et on voit alors les créatures dans des images pleines de différences. Connaître les créatures en Dieu, à l'inverse, cela s'appelle, et c'est effectivement, une *connaissance du matin*... (p. 17)

*Connais Celui qui est devant ton visage,
Et ce qui t'est caché te sera dévoilé... (log. 5)*

Il n'est aucune chose qui fasse un homme véritable sans le renoncement à sa volonté. (p. 23)

*Ceux qui en ces lieux font le vouloir de mon Père...
Ce sont eux qui entreront dans le royaume de mon Père. (log. 99)*

Tout notre être ne consiste en rien d'autre qu'un devenir rien. (p. 27)

Rentrée à la maison, elle posa la cruche à terre : elle la trouva vide. (log. 97)

Autant en Dieu, autant en paix. (p. 29)

... et vous trouverez pour vous le repos. (log. 90)

Tel est le vrai détachement : que l'esprit, face à tout ce qui lui arrive d'agréable ou de douloureux, honneur, honte ou infamie, aussi impassible qu'une large montagne face à un vent léger. (p. 31)

... et le Vivant issu du Vivant ne verra ni mort ni peur... (log. 111)

Pour s'ouvrir et se fermer, la porte s'ouvre sur un gond. Comme je compare le battant de la porte à l'homme extérieur, je compare le gond à l'homme intérieur. Lorsque la porte s'ouvre ou se ferme, le battant tourne de-ci de-là, mais le gond reste immobile... (p. 31)

Trente rayons convergent au moyeu mais c'est le vide médian qui fait marcher le char. (Tao Tö King XI)

Quand l'âme entre dans la lumière sans mélange, elle pénètre dans son rien de rien, si loin du quelque chose de créé dans ce rien absolu, qu'elle ne peut absolument pas revenir, par sa propre force, à son quelque chose de créé. (p. 33)

Il y a de la lumière au-dedans d'un être lumineux... (log. 24)

C'est la connaissance qui a la clef et ouvre. (p. 37)

Les pharisiens et les scribes ont pris les clefs de la gnose... (log. 39)

Sors entièrement de toi pour Dieu, et Dieu sortira entièrement de lui pour toi. Quand ces deux sortent d'eux-mêmes, ce qui reste alors, c'est l'Un... (p. 49)

Quand vous ferez le deux Un, ... alors vous irez dans le Royaume. (log. 22)

Les gens me disent souvent : « Priez pour moi ! » Je pense alors : Pourquoi sortez-vous ? Pourquoi ne demeurez-vous pas en vous-mêmes et ne prenez-vous pas dans votre propre bien ? Et pourtant vous portez en vous, par essence, toute la Vérité ! (p. 49)

Dieu est dedans, mais nous sommes dehors. (p. 113)

Un disciple demande à un maître : Pouvez-vous me parler de Dieu ? Il répond : Pourquoi es-tu sorti ??? RESTEZ CHEZ VOUS !!! Restez en vous. (Christian)

La véritable image de l'âme, c'est là où aucune image ne se forme de l'intérieur ni de l'extérieur, autre que ce que Dieu est lui-même. (p. 61)

...et son image sera cachée par sa lumière. (log. 83)

En Dieu, toutes choses sont égales et sont Dieu lui-même. (p. 67)

Je suis Celui qui est, issu de Celui qui est égal. (log. 61)

Dieu, qui est sans nom, - il n'a pas de nom -, est inexprimable... (p. 73)

Ne connaissant pas son nom, je l'appelle Tao. (Tao Tö King XXV)

Cela est, et cependant cela n'a pas d'être propre. Car ce n'est ni ceci ni cela, ni ici ni là. (p. 77)

Il n'est ni ceci, ni cela (neti, neti). Il est insaisissable, car il ne peut être saisi ; indestructible, car il ne peut être détruit ; sans attache, car il ne s'attache à rien. (Brihadaranyakopanishad IV, 5, 15).

Si tu t'es laissé toi-même ; alors tu as vraiment laissé. (p. 81)

Celui-là est un homme pauvre qui ne veut rien et ne sait rien et n'a rien. (p. 99)

Heureux êtes-vous, les pauvres... (log. 54)

C'est une grande folie que certains hommes jeûnent et prient beaucoup, accomplissent de grandes œuvres et... n'améliorent pas leur façon de vivre... (p. 87)
Les jeûnes, les prières et toutes les mortifications, Dieu en aucune façon ne s'en soucie ni n'en a besoin en comparaison du repos. (p. 107)

Si vous jeûnez, vous causerez une faute à vous-mêmes... (log. 14)

... ôtez de Dieu tout ce qui l'enveloppe et saisissez-le en sa nudité... (p. 93)
Tant que l'âme n'est pas dénudée et dépouillée de tout intermédiaire, si petit soit-il, elle ne voit pas Dieu. (p. 113)

Lorsque vous vous dépouillerez de votre honte et prendrez vos vêtements, les déposerez à vos pieds... alors vous verrez le Fils... (log. 37)

Ah, si seulement l'âme habitait au-dedans, toutes choses lui seraient présentes !
Dieu m'est plus proche que je ne le suis de moi-même.
Quel merveilleux état dehors et dedans : saisir et être saisi, voir et être vu, contenir et être contenu. (p. 95 – 111- 129)

Mais le Royaume il est le dedans et il est le dehors de vous... (log. 3)

Ici tous les brins d'herbe et le bois et la pierre et toutes choses sont un. (p. 97)

Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là. (log. 77)

Là j'étais libre de Dieu et de toutes choses. (p.101)

C'est pourquoi je prie Dieu qu'il me libère de Dieu... (p. 103)

Que Dieu soit Dieu, j'en suis une cause... (p. 103)

Donnez à César ce qui est à César, donnez à Dieu ce qui est à Dieu... (log. 100)

Tu dois l'aimer en tant qu'il est Un non-Dieu, Un non-Esprit, Un non-Personne, Un non-Image. Plus encore : en tant qu'il est un Un pur, clair, limpide, séparé de toute dualité. (p. 127)

Quand vous ferez le deux Un, vous serez Fils de l'homme... (log. 106)

Dieu opère sans intermédiaire et sans image. Plus tu es sans image, plus tu es réceptif à son opération intérieure. (p. 129)

... et son image sera cachée par sa lumière. (log. 83)

Tu n'as pas besoin de chercher ici ou là. Il n'est pas plus loin que la porte du cœur : c'est là qu'il se tient et attend et guette celui qu'il trouvera prêt à lui ouvrir et à le laisser entrer. (p. 133)

Celui qui cherche trouvera, et à celui qui frappe, on ouvrira. (log. 94)

Tu dois avoir un cœur qui s'élève, non un cœur qui s'abaisse, bien plus : un cœur brûlant, et qu'il soit pourtant dans une paix vide et silencieuse. (p. 135)

Je vous donnerai... ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme. (log. 17)

Ainsi parlait Maître Eckhart, trad. G. Pfister, Arfuyen, 2014.



BONHEUR, MODE D'EMPLOI !



La condition d'un bonheur simple ?

Être en soi, à cet instant et en ce lieu, sans que la pensée s'en mêle !

Tirer la meilleure part du corps pour satisfaire l'âme.

Et mutuellement, car elle et lui, en amour, ne font qu'un.

Le bien-être immédiat tient-il à la justesse du mot trouvé par le poète, de la note par le compositeur, de la touche par le peintre, de la courbe par le sculpteur ?

Oui parce que la justesse accorde l'homme à l'univers.

Le bonheur, c'est le lieu où se confirme l'unité de l'énergie vitale et de l'énergie spirituelle.

L'une et l'autre indivises.

Jacques
Illustration : Martine

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

DE L'INSPIRATION À L'ART



Englobe tous les bruits pour les rendre inaudibles.

Telle est la musique : inspirée du silence.

Seule la danse du corps en tant que mouvement de l'âme vaut la peine que l'on s'y attarde.

La musique comme source infinie d'infini. Dans un espace non consigné.

À peine écrivons-nous un mot que déjà il nous a précédés.

Le poète ne sait jamais ce qu'il va écrire. Condition préalable à toute création.

Une poésie qui ne fait pas changer l'être humain en profondeur ne mérite pas le nom de poésie.

Être à l'écoute non des poètes mais de la poésie.

Créer des œuvres intemporelles à l'image de ce que nous sommes en réalité.

La poésie doit transcender toute littérature.

La beauté naît du désir suscité.

La magie d'un mot, le charme d'un vers, le ravissement d'un poème, l'envoûtement d'une œuvre. Sans que l'on sache pourquoi.

Le mime, un art consommé comme on dit. À ne pratiquer qu'avec soi-même.

Jean-Pierre ROQUE

Que la Grâce soit, apophtegmes en toute liberté, éditions du Douayeul, 2011.

*

FAIRE-PART
SWAMI PREMANANDA
(1953-2020)



Nous avons appris le départ de Swami Premananda le lundi 16 novembre à Cochin en Inde. Le corps de Swamiji a été incinéré à Cochin le mercredi matin suivant. Au même moment avaient lieu des bhajans à la Maison de l'Inde de Saint-Louis de la Réunion. Ses cendres devraient être transférées ultérieurement à l'ashram de Mata Amritanandamayi.

Du fait de la politique colonisatrice de la France, la Réunion a été peuplée en grande partie par des populations en provenance de l'Inde et notamment du Tamil Nadu. Les premiers travailleurs n'étaient pas toujours autorisés à célébrer leurs cultes et l'Église catholique dominante s'est évertuée à les convertir. L'inauguration d'une église dédiée à Saint-Thomas des Indiens à Saint-Denis permet de rappeler

le souvenir de l'Apôtre des Indes pour mieux attirer les nouveaux arrivants. Cette politique a été couronnée de succès, du moins en apparence, car les Tamouls de la Réunion ont continué à pratiquer parallèlement leurs cultes traditionnels – les plus spectaculaires étant les marches sur le feu - tout en se rendant à l'église tous les dimanches.

Issu d'une famille modeste de descendants d'engagés indiens, le jeune Madhu (futur Swami Premananda Puri) grandit à Saint-Denis : « *Une erreur de casting. J'avoue que je me sens plus à ma place en Inde* », disait-il. Ce à quoi je répliquais : « *Moi aussi j'ai dû me tromper à la naissance. Je voulais naître en Inde, mais à la suite d'une erreur de navigation (la même que celle de Christophe Colomb), j'ai atterri à la Guadeloupe, dans les Indes occidentales.* »

Comme c'était souvent le cas en ces temps-là à la Réunion, Madhu a vécu dans une famille nombreuse. Femme au foyer, sa mère a courageusement élevé huit enfants. Son père était simple pêcheur : « *Chez moi, il n'y avait qu'une chambre pour tous les enfants. On y logeait tous les huit ainsi que les enfants dans le besoin qui trouvaient refuge chez nous. Mon père était d'une générosité exemplaire* », nous racontait-il.

Église Saint-Thomas des Indiens



Comme la plupart des petits Tamouls de la Réunion, Madhu a été élevé dans la double foi chrétienne et hindoue. Son assiduité au catéchisme faisait espérer aux bons pères qu'il rejoindrait plus tard les rangs de leur ordre, mais l'attraction de l'Inde a été la plus forte. À cette époque, toutefois, les Tamouls de la Réunion avaient déjà beaucoup perdu de leurs traditions ancestrales, et certains se disputaient sur des points de détails, comme par exemple le fait de savoir si la monture du dieu Muruga était un coq ou un paon.

Après des études supérieures en métropole, Madhu a d'abord exercé comme professeur d'anglais. Il a notamment enseigné à Mafate, circonscription enclavée au cœur de l'île, accessible après quelques heures de marche à pied. Enseignant original, il apprenait à ses élèves la langue de Shakespeare en leur diffusant et en leur traduisant au fur et à mesure les chansons à la mode dont ils connaissaient déjà les paroles mais non le sens. Les petits Mafatais ont ainsi appris l'anglais grâce aux Beatles et autres groupes à succès.

L'appel de l'Inde se faisant de plus en plus sentir et la quête de la source de toute sagesse devenant impérative, Madhu a renoncé à sa profession et s'est rendu aux pays de ses ancêtres pour la première fois en 1976. Déjà muni d'un bagage intellectuel impressionnant, il a parcouru la Mère Inde et fréquenté les principaux ashrams. Alors qu'il résidait à Belur Math, l'ashram de Ramakrishna, il a émis le souhait de se rendre dans l'Himalaya. Le Swami Vireshwarananda lui a conseillé de se rendre plutôt dans le sud de l'Inde, qui devait mieux lui convenir.

C'est lors de l'un de ses séjours à Tiruvannamalai, à l'ashram de Ramana Maharshi, qu'il a découvert pour la première fois, par l'intermédiaire d'un ami français, l'*évangile de Thomas*, dans l'édition Métanoïa. Il a aussitôt reconnu dans les logia de Jésus la même sagesse que celle des Upanishads et dans les commentaires d'Émile la même vision universelle que la sienne.

Madhu a eu notamment l'occasion de rencontrer Mâ Anandamayi, Poonja et Nisargadatta. Il raconte que lorsqu'on pénètre dans la petite salle où Maharaj recevait, on avait l'impression de se retrouver dans l'ancre d'un lion féroce. Maharaj mettait facilement à la porte les étrangers, notamment les disciples

d'Osho qui croyaient pouvoir singer les manières indiennes. Maharaj renvoya ainsi brutalement une jeune occidentale qui, à la question « *Qui êtes-vous ?* », avait eu l'audace de lui répondre, comme un perroquet : « *Je suis Cela* ». Madhu portait à l'époque le vêtement blanc caractéristique des renonçants (brahmachari) et Nisargadatta l'interpella aussitôt : « *Pourquoi êtes-vous habillé de cette façon ?* » Averti, Madhu eut la présence d'esprit de répondre : « *Oh, c'est juste pour faire l'intéressant.* » « *C'est bon, dans ce cas vous pouvez rester* », lui dit alors malicieusement Maharaj.

Alors qu'il résidait tout près de l'ashram de Ramana Maharshi, à Arunachala, un disciple lui dit un jour : « *Vous semblez être un dévot de Kali. Kali est à Vallickavu. Allez lui rendre visite.* » Vallickavu est un petit village de pêcheurs du Kérala, région du sud de l'Inde, réputée pour sa haute spiritualité puisque c'est la terre natale de Shankara, le maître de l'Advaita Védanta.

C'est en ces lieux que Madhu devait rencontrer le 1^{er} juin 1980 Mata Amritananda Mayi, la grande sainte contemporaine de l'Inde, alors encore peu connue. Celle-ci le reçut comme si elle l'attendait depuis toujours. Et lorsqu'il vit la Mère pour la première fois, Madhu sut qu'il était arrivé à la fin de son voyage : « *Elle a envoyé quelqu'un me chercher. J'ai d'abord refusé et puis j'ai fini par aller la voir. Elle m'a dit que j'étais son fils, que la seule recette que je cherchais c'était l'amour, qu'il fallait que je me mette au service des autres, que tel était mon chemin.* » Dans la conception hindoue, le Guru est l'incarnation physique du Soi intérieur et il est Celui dont la Grâce nous guide jusqu'à ce même Soi caché.

De retour à la Réunion, Madhu (devenu Brahmachari Prematma) effectua trois fois le tour de l'île à pied avec l'idée de trouver un endroit pour créer un centre, de préférence là où les gens en auraient le plus besoin. C'est vers cette époque que je l'ai rencontré et nous avons immédiatement sympathisé en échangeant autour de Nisargadatta, de Ramana Maharshi, de Maître Eckhart ou d'Angelus Silesius. Il me dit être étonné de trouver à la Réunion quelqu'un qui connaisse le nom de Nisargadatta, que j'avais découvert grâce aux Cahiers Métanoïa. Et j'étais moi-même tout aussi étonné de trouver un hindou de la Réunion connaissant l'évangile selon Thomas. Pour Madhu, nous nous étions sans doute déjà connus dans une vie antérieure, peut-être au sein de quelque monastère tibétain. Ce qui pourrait expliquer notre attirance commune pour les Himalayas.

Madhu fonda en 1987 le premier ashram de son ordre en dehors de l'Inde. Il choisit un endroit particulièrement déshérité, à l'arrière de l'usine sucrière du Gol à Saint-Louis, là où vivaient autrefois les esclaves puis les engagés. Plus qu'un ashram, la *Maison de l'Inde* se veut un lieu d'accueil et un centre culturel ouvert à tous puisqu'y sont donnés des cours de langues indiennes, de méditation, de musiques et de danses de l'Inde, des conférences et des concerts... Le but est

d'offrir aux visiteurs de passage comme à la population locale, à commencer par les plus pauvres, toutes les richesses de la civilisation indienne. La *Maison de l'Inde* figure désormais sur la liste des sites à visiter lors des journées du patrimoine.

Ordonné ultérieurement swami, sous le nom de Swami Premananda Puri, il n'aura cessé de se dévouer non seulement pour sa communauté, mais pour tous ceux qui en sentaient le besoin, quel que soit leur horizon. Il a notamment été chargé de l'organisation de plusieurs séjours successifs d'Amma dans l'océan Indien. Malgré la maladie qui le rongait depuis quelque temps, il est toujours resté égal à lui-même, plein d'humour autant que d'amour.

Devant l'aggravation de son état de santé et sentant que son corps le lâchait, il choisissait de prendre l'un des derniers vols pour l'Inde, sans savoir que les liaisons aériennes allaient être suspendues pour cause de confinement. Il a ainsi réalisé son rêve de finir ses jours sur la terre ancestrale de la sagesse.

Le 18 novembre 2020 au matin, a eu lieu à la *Maison de l'Inde*, une cérémonie en hommage à Swami Premananda, en même temps que ses funérailles et l'incinération de son corps en Inde. À l'issue des bhajans (chants religieux), plusieurs personnes ont livré des témoignages émouvants de leurs expériences avec Swamiji et Swami Advayananda a lu quelques extraits de la *Bhagavad Gîtâ* :

« Le sage ne pleure ni sur les morts, ni sur les vivants. En vérité, nous avons toujours été et ne cesserons jamais d'être...

Seul celui qui toujours demeure serein est digne de l'immortalité...

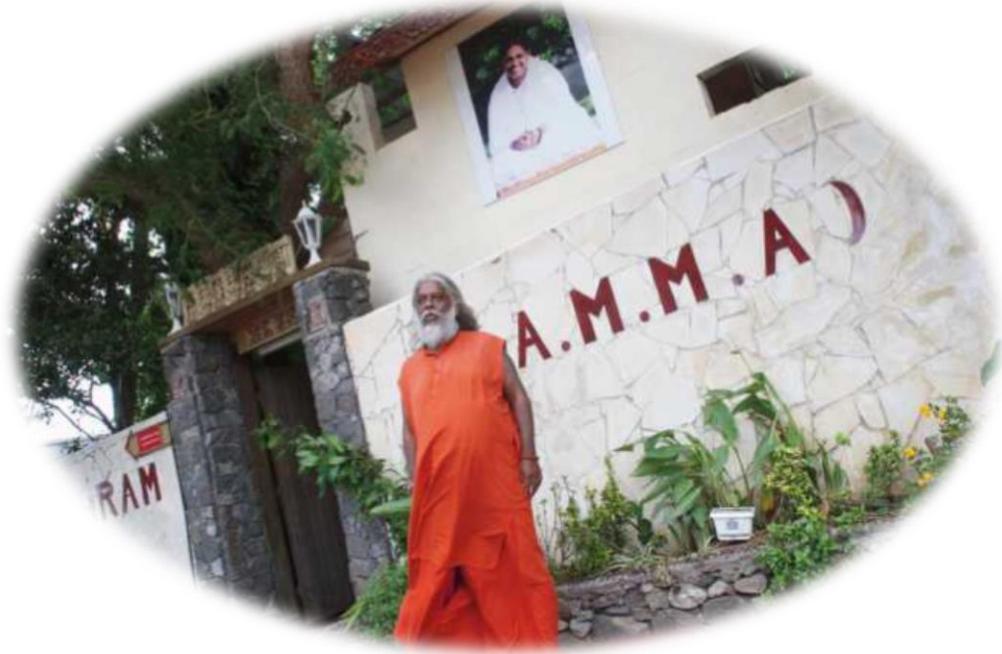
Puisque l'Être Réel habite le corps de chacun, c'est à tort que l'on identifie la personne véritable avec ce corps physique... » (II, 11-14-30)

À Dieu, Swamiji ! ...

Yves



JE ME SOUVIENS



Je me souviens de ses mains croisées sur son ventre rond safrané.
Je me souviens de son regard perdu dans l'oubli du monde.
Je me souviens de son silence méditatif.
Je me souviens de sa voix essoufflée, après des nuits sans sommeil.
Je me souviens de ses mantras psalmodiés dans l'enclos de son âme.
Je me souviens de l'heure du thé, des parfums de jasmin émanant du jardin.
Je me souviens de sa silhouette flottant dans la brise du soir.
Je me souviens de la douceur de ses pieds sur le sol rafraîchi du Gol.
Je me souviens de l'ermitage boisé, de l'odeur immémoriale des manuscrits sacrés.

Je me souviens des enluminures de la salle dédiée aux conférences de l'ashram.

Je me souviens du dieu Krishna honoré dans une exhalaison de pétales de roses.

Je me souviens de Swamijee,
Il n'est plus.

Élisabeth Ponama

*

SWAMI JI



Tes pas sur l'île au feu du volcan laisseront
Cette trace d'En Haut cette rosée céleste
Tel le Pur fleuron de la discrimination
Le clignement des yeux et la lenteur du geste

Swami ji ô Madu les étoiles se sont
Alignées comme pour saluer ton passage
D'un bhajan infini là sur la Réunion
Ce que tu es demeure dans l'ultime visage

Celui qui nous redit l'Absolu de l'Amour
La non-dualité qui défait nos cordages
T'unissant à l'Atman tu veilles nuit et jour

La prière du cœur des vieux moines d'Assour
Nous unissait le soir au creux des coquillages
Quand la mer se taisait pour attendre le jour

Daniel Facérias



L'unité transcendante des religions

Il y a au Carmel un chant traditionnel *Flos carmeli vitis florifera splendor caeli* : Fleur du Carmel vigne florissante splendeur du Ciel.

Le Swami Ji était cette fleur du Carmel qu'il aimait et qui le lui rendait bien. La première fois que je l'ai rencontré, il est arrivé à la chapelle du Carmel *Notre Dame du Grand Large* à l'île de la Réunion avec des fleurs et il s'est mis à prier.

Par la suite nous avons monté plusieurs spectacles au Carmel dont un sur saint Jean de la Croix, il a réquisitionné toutes les fleurs de la Maison de l'Inde pour nous aider à les distribuer aux spectateurs.

Il y avait une grande communion entre nous et bien que chrétienne, il a toujours eu ce respect d'un partage en profondeur. Il connaissait parfaitement Thérèse d'Avila et les grands saints de l'Église.

Jean de la Croix écrivait que Dieu est comme la montagne du Carmel et pour accéder jusqu'à lui, il y a plusieurs sentiers qui peuvent nous surprendre. Swami Ji partageait cette image et je suis sûre qu'en gravissant cette montagne du Carmel, Jean de la Croix l'a accueilli comme un saint.

Il m'a fait prendre conscience par sa sagesse et son ouverture qu'il y a une unité transcendante des religions. Ce n'est que par le haut que l'on peut se reconnaître frère.

Ce chemin de sagesse est difficile à tenir, il a tenu bon, souvent contre vents et marées.

Par l'humilité qui le caractérisait, il ne se mettait jamais en avant et lors des rencontres pour le dialogue inter religieux, il se plaçait souvent au dernier rang.

Il a su écouter accueillir des personnes blessées par l'Église sans jamais juger et en les encourageant à persévérer dans leur foi car il était pour lui difficile de changer de religion....

Chaque fois qu'une personnalité venait au Carmel je l'amenais visiter le Swami Ji. Ainsi le Cardinal Poupard, président émérite du conseil pontifical de la culture, a déjeuné chez lui, Monseigneur Le Gall archevêque de Toulouse, Mgr Lafont évêque de Guyane et tant d'autres....

Sa trace dans nos cœurs et sur la pierre volcanique de la Réunion ne s'effacera jamais...

Anne Facerias

DIPÂVALI

Swami Premananda est décédé au lendemain de la grande fête hindoue de *Divali* (ou *Dipâvali* du sanskrit « rangée de lampes ») dont il avait initié le renouveau à La Réunion et qui n'a pu être fêtée normalement en 2020 pour cause de pandémie de Covid 19. Il avait publié dans le cahier 64 un article sur le symbolisme et la pratique de celle-ci, que nous reprenons ici en hommage.

« *Soleil éblouissant qui inonde tout l'univers dans Tes rayons, à Ta lumière, ouvre le lotus de mon cœur, je Te prie, ô Montagne de lumière* », chantait Shri Ramana Maharshi le plus grand sage tamoul de ce siècle à la gloire de « *Celui qui donne la lumière chaque jour au soleil* » (Aroukkanir dijyoti amittône tirouttagou) pour reprendre cette épithète lumineuse du *Tirouvâchagam*.

Pourquoi alors toutes ces lampes alignées (*Dipa* signifie lumière ou lampe et *âvali* alignement ou rang) ?

Dipâvali est célébrée en cette nuit la plus sombre de l'année de la quatorzième phase de la lune descendante (Tchatourdashi) du mois d'Ashvina (Pouratâtshi) comme une des ritualisations de la quête de la lumière intérieure, retracée à travers de nombreux mythes initiatiques dont voici les plus connus.

« *La lumière suprême est en nous, cachée en tous les êtres. Elle ne brille pas, mais, Elle est vue par ceux qui perçoivent l'essence des choses à l'aide de leur intellect aiguë et subtil* », nous enseignent les Védas. Râma est un de ceux qui se sont noyés dans la Lumière.

Râma et Sita

Tout jeune, Râma est initié dans une sombre forêt, par le Rishi Vishvamitra, au combat contre les forces obscures. En fait cette forêt se trouve en nous, dans la jungle de toutes nos pensées, et la répétition inexorable des événements nous apprend à lutter contre nos peurs, nos angoisses, notre attachement aux pièces du puzzle de notre rêve, contre nos fausses identités, contre l'ignorance et l'idée de la mort.

Percevant l'essence des choses après ces combats, Râma se doit de conquérir la belle Sita, fille du roi Janaka (ou lumière née de la connaissance suprême). Il lui faut pour cela soulever et bander l'arc de Shiva, c'est-à-dire, qu'il lui faut maîtriser ou contrôler son mental et affiner son intellect. Il réussit si bien l'épreuve

que l'arc s'en retrouve brisé, tout comme l'ego qui finit par jeter à bas son masque. Il épouse Sita et devient illuminé.

Ravana, le Seigneur des Ténèbres, le Maître de l'ignorance, le démon à dix têtes qui n'est autre en fait que l'ego usant des dix facultés (les cinq sens de perception et les cinq sens d'action) pour assouvir tous ses désirs, convoitait depuis longtemps Sita, mais il ne s'était pas soumis à l'épreuve... Aussi un jour, grâce à la magie, l'illusion trompeuse, il éloigne Rama de Sita et, déguisé en ascète, il réussit à enlever Sita.

Râma doit livrer une nouvelle bataille contre les ténèbres. Il affronte Ravana sans haine aucune et le décapite. Sita libérée, il retrouve son lustre. Le couple divin s'en retourne à Ayodhya, la capitale de leur royaume en liesse.

Partout en signe de bienvenue des petites lampes en terre cuite sont allumées, alignées aux bords de toutes les routes, de tous les sentiers, de toutes les allées, devant chaque maison.

Hier comme aujourd'hui nous nous devons de nous tenir prêts à accueillir la Lumière divine dans notre cœur.

Le Mahabharata, le Vishnou Pouranam et le Shrimad Bhagavatam nous content cette autre histoire.

Naraka

Il y avait jadis un véritable Titan qui s'appelait Naraka. Il était l'archétype de la brute imbue de sa personne. Agité par nature, il passait son temps à harceler et à troubler les âmes pieuses, à piller le ciel et la terre, à enlever les jolies filles qu'il gardait alors dans son harem où elles finirent par être au nombre de seize mille. Un jour, il finit même par humilier Aditi, la Mère des dieux, en lui dérobant ses boucles d'oreille. Les dieux approchèrent alors Shrî Krishna et le supplièrent de débarrasser le monde de ce tyran. Krishna partit alors pour Pragjyotishapuram -la cité des Lumières de l'Orient, là où Naraka gardait jalousement les seize mille filles et les boucles d'oreilles d'Aditi. Il extermina la horde des sbires de l'Asoura (démon) Naraka avant de pouvoir lui livrer bataille.

Au milieu d'une pareille nuit (Dipâvali est célébrée le jour désigné par le calendrier tamoul comme étant le Naraka Chatourdashi), Bhagavan Krishna décapita le Titan à l'aide de son disque divin.

Dans cette parabole, l'obscurité de la nuit représente l'ignorance totale que l'homme a de son identité réelle, de sa divinité. Naraka, l'enfer en ce monde,

l'ignorance, est l'ego qui règne en maître au milieu de nos ténèbres, qui trouble notre paix intérieure et qui perturbe celle des autres. Les seize mille filles représentent la multitude des désirs qu'il accumule au fond de lui dans l'espoir d'avoir un jour le temps d'en jouir.

Libérées, elles vont toutes épouser Shrî Krishna et lui offrir leurs flammes. Un signe de l'ignorance est ce vol des boucles d'oreilles qui symbolisent la Lumière et la Connaissance et que Naraka cherche à cacher dans les ténèbres de sa nescience.

Les dieux qui s'approchent de Shrî Krishna sont les aspirations positives de l'homme comme la quête de l'Amour, de la Paix, de la Justice. Les sbires de Naraka sont les tendances négatives. Le Tchakra, le disque solaire, est la Connaissance suprême qui tranche l'ignorance à sa base même. Et l'Homme retrouve alors son identité divine.

La victoire de Vamana sur Bali, ou de Kâli sur Darouka ou encore de Lakshmi sur Alakshmi sont autant d'allégories de l'impossible désir de l'ignorance de vouloir garder en son sein obscur la lumière de la Vérité, de la Connaissance.

Comment célébrer Dipâvali

Les journées précédant la fête sont très laborieuses. En effet, chaque famille doit impérativement nettoyer sa maison de fond en comble afin d'en chasser Alakshmi (l'Infortune) pour pouvoir convier Lakshmi, (la Chance, la Lumière) à prendre demeure.

À l'aube, avant de prendre notre bain habituel, il nous faut nous enduire d'une certaine huile en priant Lakshmi et, à travers ce rite de purification, d'empêcher Naraka (l'Ego) d'avoir prise sur notre âme. Il nous faut ensuite revêtir des habits neufs, symboles de l'identité divine retrouvée.

Les hommes doivent fouler un certain fruit très amer qui représente Naraka. Les filles et les femmes mariées se parent de leurs plus beaux atours, car elles sont plus que jamais, ce jour-là, les manifestations humaines de Lakshmi.

Comme symbole de notre nouvelle vision, c'est-à-dire la vision de Dieu en chacun, tout le monde s'échange des présents au cours de cette journée du pardon qui se passe en visites amicales ou fraternelles.

À la tombée de la nuit, le bruit des pétards nous rappelle la destruction des mercenaires de Naraka ou de nos mauvais penchants. Alors commence l'illumination de toutes les rues et de tous les édifices. La joie de la lumière retrouvée dans nos cœurs est partagée sous forme de gâteaux sucrés.

« *C'est Toi, Seigneur, ma Lampe, mon Dieu éclaire ma ténèbre...* », chantait David.

« *...quand le monde est en flammes, enveloppé de ténèbres, pourquoi ne cherches-tu pas la Lumière ?* » s'interrogeait Bouddha.

« *Je suis la Lumière du monde. Qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais aura la lumière de la Vie* », proclamait le Christ.

« *ASATO MA SATGAMAYA : du non-être, conduis-moi à l'être, TAMASO JYOTIRGAMAYA : de l'obscurité, conduis-moi à la Lumière, MRITYORMA AMRITAMGAMAYA : de la mort, conduis-moi à l'immortalité* », priait un sage des Védas.

« *Dieu est la Lumière des cieux et de la terre. Sa lumière a pour symbole une niche où se trouve une lampe* », nous disait Mohammed.

On pourrait encore aligner de telles citations comme autant de lampes jalonant le chemin de notre âme vers la Lumière suprême (la *Paramjyoti* ou l'*Aroul Pérourmjyoti*), afin de nous éclairer sur l'universalité du symbolisme de la Lumière ; car même si bon nombre voyait s'allumer le souvenir d'une Inde en eux à la vision de cette féerie ou à l'audition de ces récits anciens liés à la célébration toujours nouvelle de la Victoire de la Connaissance sur l'ignorance, il ne faudrait pas oublier, qu'au-delà de *Dipâvali*, la Lumière a toujours été pour l'Homme la Vie, la Vérité, la Connaissance, la Sagesse, l'Amour, la Divinité.



CONTES

Dans la voie dévotionnelle il faut suivre les rites. Les cérémonies débutent par le prasad, l'offrande de nourriture au dieu, avant de l'évoquer en sonnant la cloche. Le prasad doit être préparé parce que Dieu est soutenu par les offrandes de nourriture, ce Dieu qui n'est autre que la conscience dépendant effectivement de l'essence de la nourriture.

Un jour un yogi venant d'apprendre l'art de ressusciter les morts rencontra sur son chemin des ossements en bordure d'une forêt. Il voulut mettre ses dons à l'épreuve en utilisant ces os qui se trouvaient être ceux d'un lion. Il commença à réciter ses mantras et à accomplir son rituel mais en oubliant de prévoir une offrande de nourriture. Bientôt les os se matérialisèrent en un lion affamé qui regarda autour de lui cherchant de quoi manger. Ne trouvant rien il rugit, sauta sur le yogi et l'avala !...

Selon un écrit qui s'est transmis jusqu'à nous, un pauvre paysan était un jour assis sur une des plus hautes branches d'un arbre, coupant la branche même sur laquelle il se trouvait. Un de ces gurus passant par-là eut pitié de ce nigaud et lui transmit un mantra que l'homme récita diligemment. Ce presque demeuré devint en temps voulu un grand sage. Tel est le pouvoir de ces noms sacrés récités avec une vigilante attention.

Nisargadatta, *Ni ceci ni cela*, Les Deux Océans, 1986, p. 139 ; 177.



Illustration : Federica Matta

COMPTE RENDU DU SÉMINAIRE DE DECEMBRE 2020



*Abbaye
de
Pontigny*

« La qualité des rencontres ne dépend pas du nombre mais de l'intensité. »
aimait à répéter Émile !

Celle de décembre dernier, rendue possible, à Pontigny, par l'accueil de Marie-France, comme les fois précédentes depuis plusieurs années, a réuni... quatre participants : Marie-France, Christine, Jean-Paul et moi-même ; les autres membres de l'association qui, habituellement, y assistent, ayant été empêchés par les mesures sanitaires qu'impose la pandémie de Covid-19.

Pour autant, la convivialité n'a pas manqué de s'inviter à nos côtés !

Notre première réunion a commencé par l'énoncé des nouvelles que nous avons pu recevoir des uns et des autres amis absents. À cela s'étant ajoutée une information sur la venue parmi nous de nouveaux adhérents, par l'intermédiaire d'Yves et Marie-Céline... sans qu'il y ait eu prosélytisme de leur part, ainsi qu'ils l'auraient souligné de vive voix (!), mais, au contraire, mise en jeu d'affinités spirituelles. Yves, dont nous avons, par ailleurs, souligné la grande qualité des cahiers dont il assure l'élaboration.

Cahiers dont les numéros 170 et 171 ont servi de trame à nos échanges. Deux numéros parce que le 170 aurait dû appuyer notre rencontre de juin dernier... qui a été annulée à cause de l'épidémie.

Partant de celui-ci, puis du suivant, j'avais initialement proposé, déjà en juin, de nous pencher avec Yves, sur l'hermétisme de Rimbaud, voie de la Réalité. Puis, avec Maya, sur l'œuvre de Jung. Et enfin, avec Christian, sur la démarche de Laurent Guérison pour lequel il faut vivre, et non penser la gnose. Mais, en leur absence, nous y avons renoncé ; formant le vœu que cela pourra se faire... en juin prochain !

Cela étant, nous avons commencé par l'étude du logion 72, partageant nos vues respectives autour des commentaires contenus dans le cahier 170, à savoir, notamment :

« Le maître n'a pas à partager car il abolit toute relation de dépendance entre lui et son jumeau. Dans l'unité, pas de partage. Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière ; mais quand il est partagé, il sera rempli de ténèbres.

« A la quête de l'un et de l'éternel présent du gnostique, le mental oppose massivement le règne du multiple et sa gestion du futur. Alors que ce qui importe c'est transcender la dualité. » (Émile).

« Au lieu de profiter du royaume, ici et maintenant, vous n'existez que par la valeur accordée aux objets possédés. Vous vous croyez maître et possesseur du monde, mais vous ne possédez qu'un cadavre. Vous croyez pouvoir dompter la nature mais c'est la nature qui vous domptera. Vous ne voulez que le quantitatif au détriment du qualitatif. Alors que l'Un ne se divise pas, ne se partage pas. » (Yves).

« Au temps où j'étais un, il n'y avait rien à partager car rien de séparé. Un présent simple et vide, exempt de peurs, d'envies, de questions, de réponses. Une plénitude inconcevable que ce corps a vécue, mais pas ce mental. Les cellules du corps en ont gardé une mémoire dont on peut avoir une subtile et parfois puissante nostalgie. » (Christian).

« Le royaume est notre héritage à tous mais tous ne le trouvent pas ou bien le trouvent puis le perdent. À nous de redevenir comme de petits enfants pour pouvoir hériter du royaume. » (Marie-France).

« Dans la dualité, on perd son temps, son énergie, sa capacité d'aimer et de recevoir l'amour et la joie de vivre. Selon Henri Laborit, la seule raison d'être d'un être, c'est d'être. » (Jean-Paul).

Puis, toujours de la même manière, nous avons échangé autour du logion 73 et de ses commentaires :

« Quel que soit le domaine que nous puissions envisager, religieux, économique, politique, social, la constatation est la même : ce qui se fait est dérisoire par rapport à ce qui reste à faire. Le psychique ne peut pas ne pas se reconnaître dans ce contexte alors que le gnostique tient un langage autre : je n'ai rien à faire puisque tout est là dans la perfection de la plénitude. L'un attend tout du devenir ; l'autre est comblé par le présent...

Cherchez d'abord le royaume et tout le reste vous sera donné par surcroît (Matthieu VI, 33) » (Émile).

« Le semeur ne cesse de semer à tous vents mais la graine ne germe que si elle tombe sur la terre bien travaillée. On ne récolte jamais que ce que l'on sème. On ne récolte jamais que si l'on s'aime. » (Yves).

« Toutes les pensées qui me traversent et toutes les croyances qui me limitent sont bonnes à être remises en question. C'est le travail de la moisson dont il s'agit. » (Christian).

« Comment cueillir cela sans l'aide de nos « ouvriers » intérieurs, que sont nos convictions, notre énergie, nos capacités de détachement du monde, la clairvoyance de notre cœur... de façon à laisser entrer l'indicible qui se confond avec le soi pour faire l'Un. » (Jean-Paul).

« La moisson c'est le royaume qui s'étend sur la terre et que les hommes ne voient pas. Et pourtant, tout est là. » (Marie-France)

Les deux réunions suivantes se sont tenues autour des thèmes : « Maïmonide et Maître Eckhart, recherche de l'Être » puis « Maïmonide et Maître Eckhart, convergences et divergences ».

Pour Maître Eckhart, la création s'effectue à partir du non-étant. Le néant échappe au temps et à l'espace. En lui, tout le passé et l'avenir sont simultanés, identiques et présents. Du non-être surgit l'être et de l'être, par le verbe, tout est engendré.

Maïmonide, de son côté, suggère que l'on peut parvenir à une certaine connaissance de Dieu par une théologie négative : « Cet être qui ne peut être connu que par la négation de ce qu'il n'est pas ». Alors que Maître Eckhart estime que la connaissance de Dieu est au-delà de toute théologie, de tout raisonnement humain, de tout ce que l'on peut concevoir. Dans le principe, il n'y a que le principe et ce principe est le soi-même de tout être. Il n'est rien hors de Dieu et il n'est d'autre révélation que celle qui consiste à rentrer chez soi.

À la différence de Maître Eckhart, Maïmonide distingue, dans un rapport transcendantal, Dieu et l'homme, lequel attend la providence divine.

Pour Eckhart, l'homme est, dans son essence, l'égal de Dieu. Il s'y confond. Il est dans l'immanence. Il est, tout à la fois, la connaissance, le connaissant et le connu.

Ainsi aurait-il pu dire, à l'instar d'Émile : « Autre que moi n'est pas. »

Enfin, les réunions se sont faites autour de textes écrits par des poètes, à commencer par Alphonse de Lamartine qui, dans son ouvrage « *Opinions sur Dieu, le bonheur et l'éternité d'après les livres sacrés de l'Inde* », rapporte les propos de Krisna adressés à Arjoùn : « L'insensé dominé par ses passions ne rêve que dans la nuit du temps, où toutes les choses dorment dans les songes ; le sage ne veille que dans le jour de l'éternité, où toutes les choses veillent ; et quand il meurt au monde, il est absorbé dans la nature incorporelle de Dieu. »

Puis nous sommes passés à Eugène Ionesco, lequel, dans « *Présent Passé Passé Présent* », révèle ceci : « Il m'arrivait parfois, jadis, d'être envahi par une sorte de grâce, une euphorie. C'est comme si, d'abord, toute notion, toute réalité se vidait de son contenu. Après ce vide, après ce vertige, c'est comme si je me trouvais tout à coup au centre de l'existence pure, ineffable ; c'est comme si les choses s'étaient libérées. Je pense que je réintérais l'unique et essentielle réalité, lorsque m'envahissait, accompagnée d'une joie immense et sereine, ce que je pourrais appeler la stupéfaction d'être, la certitude d'être. »

La lecture de ce témoignage a conduit chacun d'entre nous quatre à évoquer ses propres expériences de cet ordre et à souligner que l'état de plénitude correspondant était toujours en harmonie avec la nature et dans la lumière. Ainsi avons-nous partagé des moments très intenses...

Ensuite, c'est *Akkamaha Devi* (dans la traduction de Sri Mahesh) qui a pris le relais pour accompagner notre méditation à voix haute, puis dans le silence :

« Vous dirais-je que j'ai trouvé le Linga⁶⁶
Ou l'unité avec le Linga ?
Vous conteras-je que j'ai découvert
L'union avec l'harmonie ?
Ajouterais-je enfin que la rencontre a eu lieu,
Qu'il est en moi
Et que je suis en lui ?
Non, après m'être unie au Linga
Je garderai le silence. »

Puis Lal Ded :

« Moi, Lalla, je suis entrée par la porte du jardin
De mon propre esprit.
Et là (ô joie) je vis Shiva et Shakti
Unis dans la fusion de l'étreinte ;
Et là j'ai été immergée dans le Lac
Du bonheur immortel... »

À l'union avec la nature s'ajoutant celle de l'union charnelle qui rejoint l'union spirituelle. Cela nous est apparu comme évident.

Enfin, pour le plaisir de la connivence avec les auteurs, nous avons lu :

⁶⁶ Pierre dressée, symbolisant Shiva.

« Par-dessus tout
Effaçant tout
Unité
Totalement
Tous les êtres
Le règne de l'existence commun à tous
Magnifique ! »

Henri Michaux

« Une fleur danse
sans que souffle le vent
au gré de quelques notes
échappées du silence »

Yves Moatty

« Entre les mots
entre les nombres
entre les oiseaux
il y a un lieu
où nous sommes »

Jean-Pierre Roque

« Le secret c'est l'ombre. Et le secret de ce secret c'est la lumière. Le vrai miracle est ce qui est l'accomplissement du séjour. Ne pas se fier à son apparente immobilité. La vie jaillit de toute part. »

Jacques Goorma

Et nous nous sommes quittés dans l'attente impatiente de notre prochaine rencontre, en juin, à Pontigny !

Jacques



COURRIER DES LECTEURS

De Christian à Yves
Le 15 octobre 2020

Bonjour

Ci-joint la dernière publication de Laurent, en date du 12 octobre.

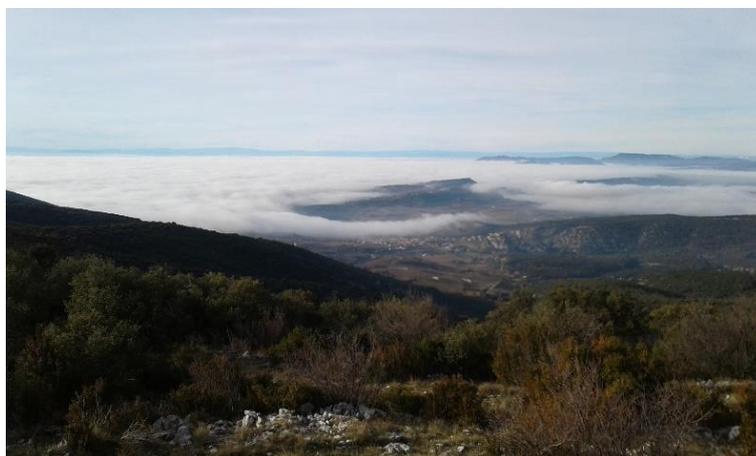
L'ayant rencontré tout un week-end, je n'ai pas le moindre indice que Laurent ait lu Maharshi, Nisargadatta, ou les textes de l'Advaita, mais bien sûr, je l'ignore. La référence à l'*évangile selon Thomas* qu'il fait dans sa conférence provient d'un auteur qu'il cite, donc elle est indirecte... et je suis étonné de ses découvertes qu'il partage, c'est comme si son chemin était vraiment inédit. Qu'en pensez-vous ?

Au texte ci-dessous que j'ai intitulé "*Confusion du soi*" en reprenant sa première phrase, je lui ai envoyé en commentaire ce passage de l'*Advaita Bodha Deepika* qui est devenu pour moi un mantra magique :

- Qu'est-ce que la projection ?

- Bien qu'il soit le Soi immuable, sans forme, suprême, bienheureux et non dual, l'homme pense être un corps avec des pieds et des mains, celui qui agit et fait les expériences ; il voit objectivement cet homme et celui-là, cette chose et celle-là, et il est leurré. Cette illusion consistant à percevoir le monde extérieur sur la réalité non duelle et à se voir entouré par lui est la projection. C'est une superposition.

Bonne lecture



Christian

Photo : Christian

De Yves à Jacques
Le 23 octobre 2020

Bonjour Jacques

Connais-tu cette émission chrétienne sur l'islam qui n'apporte rien sur le plan de la Gnose mais très intéressante sur le plan historique ?

J'ai noté un détail. Les termes islam et musulman viendraient de racines araméennes. La racine **SLM** signifiant *Paix* donne le sens de *Soumission*.

Le terme araméen par lequel Judas « livre » Jésus en Mt est *maslamana*, dérivé de la même racine **SLM** = *Soumission* qui donne le sens de « *se livrer entièrement à Dieu* ».

Odon Lafontaine : Qu'est-ce que la recherche permet de savoir désormais sur l'histoire musulmane ? Que penser du récit traditionnel ? La réponse d'Odon Lafontaine dans cette conférence donnée le 20 juin 2020 au Forum Jésus le Messie de Blois. <https://www.youtube.com/watch?v=mEARnwS7qEY>

Émile est vraiment un précurseur.

Yves

*

Le 24 octobre 2020

Et voilà ce que j'ai trouvé par ailleurs, à partir de l'araméen :

L'évangile araméen de Matthieu (dont les Syriaques et Chaldéens ont un texte fidèle) est plus éclairant qu'une grammaire. La racine SLM y apparaît sous des formes et dans des sens divers (58 fois en tout), et d'abord au sens le plus simple de paix :

“*Et lorsque vous entrez dans la maison, saluez la maisonnée, et si la maison en est digne, votre paix (šlâma) viendra sur elle, et si la maison n'est pas digne, votre paix retournera sur vous*” (Mt 10,12-13).

La notion de *perfection* ou d'*achèvement* en découle :

“– *Et il advint, lorsque Jésus eut parachevé (šâlem) ces paroles, que les foules étaient dans l'étonnement de son enseignement*” (Mt 7,27)

Ici apparaît le sens de livré, car ce qui est parfait, achevé, est fait pour être transmis (ce sens de remis est inconnu en hébreu) :

“Et il advint que lorsque Jésus eut parachevé (**meštle**m ou livré !) toutes ces paroles, il dit à ses disciples : Vous savez qu’après deux jours, c’est la Pâque et le Fils de l’homme est livré pour être crucifié (Mt 26,1-2)...

Judas le « livreur » (**màšlmânâ**’) répondit et dit : Peut-être c’est moi, rabbi ? Jésus lui dit : Toi, tu (l’)as dit” (Mt 26,25).

Systematiquement, cette forme a été rendue en grec par le verbe *paradidômi*, et on trouve la même connotation de *se remettre* dans le passage de la *première lettre de Pierre* où il est précisément question de la Passion de Jésus

www.lemessieetsonprophete.com/annexes/musulman.htm

Yves

*

De Christine à Yves
Le 23 octobre 2020

Bonsoir Yves,

Réflexion faite, je trouve que "*Dans l'amour de la gnose*" est une formule trop réductrice. De plus il y aurait presque une notion d'adoration de la gnose alors qu'il s'agirait plutôt de s'ouvrir à ce qui nous dépasse et qui nous habite, l'Amour et la Gnose. Les majuscules soulignent cela.

Donc celle que tu nous as adressés et qui m'a tant touché : "*Dans l'Amour et dans la Gnose*", m'apparaît en définitive mieux refléter la notion de transcendance qu'elle contient quand bien même je trouve si difficile de mettre en mots l'indicible. Vive ceux qui ont le talent de le traduire en poèmes !

Dans l'Amour et dans la Gnose.

Ch.



*

De Yves à Christine
Le 23 octobre 2020

Bonsoir Christine

On aurait pu aussi envisager dans la Gnose de l'Amour ?

Les voies d'amour (*bhakti* en Inde) partent d'une vision dualiste de l'amant adorant son Aimé (*ishtha devata*) pour finalement culminer par la révélation que le dieu adoré n'est qu'une image du Soi intérieur. La voie d'Amour se consume donc dans la fusion non-duelle avec le Soi. Autre que Lui n'est pas et je ne peux que m'aimer en Lui.

La voie de Gnose (*Gnana* en Inde) part d'une vision non-dualiste de l'unité de l'être dans le Soi, mais la réalisation effective de cette Non-dualité culmine dans la révélation de l'Amour de l'Un pour l'Un qui s'exprime par une immense Joie sans objet, un orgasme fantastique qui emporte le petit moi et inonde tout le corps. Je suis Lui car Je suis Moi. Autre que Moi n'est pas et je ne peux que m'aimer en Moi.

Amour & Gnose nous habitent, et chaque voie nous mène à la même révélation, celle de la lumière qui dissipe toutes les images.

Dans l'Amour et la Gnose

Yves

*

De Christine à Yves
Le 26 octobre 2020

Bonsoir Yves,

À propos de bhakti, j'ai cherché, sans le trouver, le passage, je crois dans "*Je suis*" ou les entretiens suivants, où il est question d'une femme passionnée profondément de bhakti à qui Nisargadatta rend hommage. Dans cette démarche authentique, il l'encourage avec intensité.

Du coup je suis (re)tombée sur plusieurs passages fantastiques dans "*Je suis*" souvent en lien avec l'*évangile de Thomas* :

« *Quand vous vous tenez immobile, ne faisant que regarder, vous vous découvrez*

vous-même comme la Lumière qui est derrière l'observateur... Dieu est tout ce qui est grand et merveilleux ; je ne suis rien, je ne possède rien, je ne peux rien faire. Cependant tout vient de moi - je suis la source... »

« Quand la réalité explose en vous (= "être inondé de joie et de lumière" n'est-ce pas ?) vous pouvez l'appeler expérience de Dieu, c'est Dieu qui fait l'expérience de vous... »

Bon ! Quand je relis Nisargadatta, tout est à relever, quelquefois apparemment contradictoire mais toujours percutant. Beaucoup de passages me donnent l'impression d'être mise au pied du mur. Mais suis-je à même de relever le défi ? Peu d'ouvriers pour la Moisson... Toutefois si je devais vivre sur une île déserte, ce serait le "*Je suis*" que j'emmènerais ou bien les derniers entretiens...

Mais l'essentiel, ne serait-ce pas, ce qu'exprime entre autres ce § p. 250 (*Sois !*) : « *Que pouvez-vous posséder d'autre que cette notion "je suis, j'existe, je suis vivant" ?* » ; p. 251 : « *N'ayez pas d'impatience. Immergez-vous dans le sens d'exister sans forme, jusqu'au jour où jaillira l'illumination de la conscience-lumière qui est dans tout ce qui existe et qui vous fera découvrir "je suis tout cela, l'ensemble du manifesté".* » Et puis p. 252 : « *La connaissance "je suis", on ne la regarde pas, on la vit.* »

Bref ! C'est si simple et si difficile ! Alors je ne peux que comprendre pourquoi il y a si peu d'ouvriers réels pour la Moisson !

Christine

*

De Marie-Charlotte à Yves
Le 30 octobre 2020

Ici le voyage intérieur est vraiment le voyage spirituel si on est en recherche de la « réalité », occasion inespérée (ni souhaitée, ni souhaitable) de s'y atteler pour de bon ! Pas facile comme programme, mais en tout cas en ce qui me concerne c'est une sorte de « forcing » pour sortir du mental et de la réalité, et de faire une méditation sur nous face à l'Absolu, même si les résultats ne sont pour moi pas à la hauteur de l'effort !!!!

Marie Charlotte

*

De Yves à Dominique
Le 29 novembre 2020

Bonsoir Dominique

Krishna n'appartient pas à la caste des brahmanes, mais à la caste royale Kshatriya du clan des Yadavas. Il symbolise le Soi divin intérieur (*Atman-Brahman*) par rapport à la personne humaine (*jivatman*) représentée par Arjuna (symbolisme valable pour tous les êtres humains). Il enseigne à Arjuna différentes voies de délivrance : Yoga de l'action, yoga de la dévotion, yoga de la connaissance... qui sont accessibles à tous, quel que soit leur rang ou leur caste.

La délivrance ou salut (*moksha* ou *nirvana*) se réalise ici-bas et n'implique nullement une quelconque sortie du monde puisque l'hindouisme comme le bouddhisme enseignent qu'il n'y a pas de différence entre ce monde et un autre monde : le samsara est le nirvana, le nirvana est le samsara (comme dans l'évangile de Thomas : « *le Royaume du Père s'étend sur la terre* », ou les canoniques : « *le Royaume des cieux est en vous* »).

L'action désintéressée telle que la prêche Krishna signifie simplement qu'une action ayant un but égoïste entraînera un fruit égoïste, alors qu'une action n'ayant pas un but égoïste (dédiée au Seigneur par exemple) procurera un fruit non égoïste. On peut retrouver cette idée dans le christianisme (« *Rendez à César ce qui est à César...* »), ou encore le sermon 86 de Maître Eckhart) ...

Yves

*

De Dominique à Yves
Le 7 décembre 2020

Bonsoir Yves,

Pour ma part, même si des croisements et des similarités existent bien entendu, je ne confonds pas les réponses données par les différentes sociétés à l'inconnu dans l'au-delà. La délivrance (*sotériologie* comme dit Mx Weber) ne s'assimile pas à l'économie du salut occidental surtout après la réformation de la société (F. Rapp). On ne peut faire référence à la délivrance sans s'attacher à la "roue des renaissance" à atteindre en se détachant de ce monde » (Weber). La parousie que recherche (Camus, *L'homme révolté*) le bourgeois urbain de la fin du moyen âge diffère sensiblement : c'est ce que Robert Castel -les métamorphoses du salariat- et Bronislaw Geremek -la potence et la piété- appelleront l'économie du salut.

Elle se caractérise par le rachat de sa vie dans l'au-delà par la charité privée, les secours matériels, voire monétaires (dès le XIII^e siècle), l'entraide confrérique, le marché des indulgences, les pratiques testamentaires, etc. jusqu'à arriver à l'individualisme de l'éthos protestant. Je ne te surprendrais pas en citant Max Weber pour qui "il ne serait pas venu à l'idée d'un hindou de voir dans la réussite de sa fidélité économique le signe de son état de grâce". D'ailleurs, les invités de M. Cazenave ne le contredisent pas : "Dans l'hindouisme, le salut de type occidental n'existe pas. On devrait parler de délivrance ou de libération de la ronde infinie". Ce qui n'empêche nullement des rapprochements "sectaires" ou des tendances comparables entre courants sur des exemples particuliers.

Cette force de l'immuable et de la permanence reste aliénée par les divisions sociales comme le rappellent les invités : "Tout en restant dans sa caste, le Yogi, le bhakta, le vrai dévot est celui qui ne se sent plus supérieur aux castes inférieures..." Autrement dit, nous sommes bien dans une religion de délivrance dans l'immutabilité divine et la permanence des inégalités... Quoique l'on en dise, l'Atman, était complètement étranger aux sudras, satsudras qui souillaient (et souillent encore) les 2 fois nés, et aussi aux banyans (qui se sont empressés d'adhérer à l'islam pour fondre leur statut social avec leur richesse matérielle) etc. etc. N'en déplaise à Michel Hulin (accepte mon outrecuidance) qui voit dans ce mythe "une ascèse intra-mondaine (cf. Max Weber) supposant que l'on s'acquitte des devoirs attachés à la condition de vie qui est la nôtre (sous-entendu caste). Il s'agit pour Arjuna d'agir tout en se détachant des actes", il faut voir comme le dit Masquelier « l'homme qui pratique vraiment le renoncement affranchi du tout n'éprouvant pas plus de répulsion pour un acte pénible que d'attrait pour un acte agréable, car « c'est celui qui renonce aux fruits des actes qui vraiment pratique le renoncement » puisque « c'est un acte totalement désintéressé » qui va l'enchaîner à une réincarnation ». Comme le dit Michel Cazenave, « on n'agit pas en vue du résultat, on agit de manière totalement détachée » ...

Pour revenir à nos éthos..., on imagine facilement le précipice avec l'état d'esprit qui préside aux destinées des commerçants, marchands, négociants réunis dans les bars bruns flanqués sur les quais d'Amsterdam à son âge d'or... la carte du monde dans la main et la Bible dans l'autre. Et pas très loin, à quelques tablées de là, entouré de ces amis, ce sacré Spinoza à la quête du divin et de son amour par la connaissance (le savoir intellect) et la raison, double chemin vers la sagesse et la béatitude ; comme l'exact inverse de cette délivrance nourrie par la connaissance/contemplation/renoncement (Masquelier) que nous évoquons ensemble avec un plaisir toujours renouvelé et que j'ai appris à connaître grâce à toi.

Dominique

*

De Yves à Dominique
Lundi 7 décembre

Tout dépend du point de vue adopté.

Si l'on s'en tient à ce qui constitue l'essence du sacré ou du divin, il est identique et se retrouve dans toutes les voies spirituelles. C'est ce que l'on appelle le *Sanatan Dharma* (Loi éternelle) en Inde, la *Philosophia perennis* ou *Tradition primordiale* en Occident, le *Tao* (la Voie) en Chine. Tous ces noms désignent une seule et même Réalité qui constitue le but de toutes les voies, comme le symbolise la roue du Dharma que l'on retrouve dans le bouddhisme, l'hindouisme ou le soufisme.

Tout simplement parce que cette essence constitue la « fine pointe de l'âme » pour reprendre l'expression de M^e Eckhart ou l'Atman-Brahman qui anime tous les êtres humains quelle que soit leur caste ou leur statut social. En ce sens la voie spirituelle n'est autre qu'une connaissance de Soi au sens le plus intime du terme (et nullement un savoir intellectuel) : « *Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et tous les dieux.* » La Voie est alors connaissance (Gnose) ou Vision (Darshan) de l'essence de Soi-même en soi-même, ce qui est le cœur de la *Philosophia perennis*.

Les religions sont en ce sens des inventions humaines permettant à une caste sacerdotale de confisquer le savoir (« *Les scribes et les pharisiens ont pris les clefs de la Connaissance* ») en créant des règles et des commandements emprisonnant leurs fidèles dans toute une série de prescriptions sociales (« *Vous annulez la parole de Dieu avec votre tradition que vous vous êtes transmise* »). Les religions évoluent en conséquence de plus en plus différemment selon la culture et le mode de vie de chaque population. Rien d'étonnant donc à ce que les réponses données à « l'au-delà » soient aussi divergentes et à ce que chaque société soit différente d'une autre et donc les comportements humains aussi variables.

Il ne faut surtout pas confondre religion, spiritualité, théologie et métaphysique. Seule la métaphysique universelle permet de saisir le point de vue commun entre les diverses voies.

L'Occident n'a pas sauf exception développé de métaphysique et les langues occidentales n'ont le plus souvent même pas les notions conceptuelles leur permettant de traduire les textes sacrés d'Orient. L'Occident a développé une théologie (étude de l'être en tant qu'être) mais qui ne va pas au-delà de la notion d'être et reste donc limitée à la notion de salut personnel. Mais la notion de délivrance (ici et maintenant) se retrouve bien dans les paroles de Jésus telles

qu'elles ont été transcrites dans l'*évangile de Thomas*, dans les textes gnostiques des débuts du christianisme, chez M^e Eckhart, Angelus Silesius ou plus près de nous chez Simone Weil, René Guénon ou Émile Gillibert ... Quelques philosophes occidentaux commencent heureusement à intégrer ces notions (notamment José Leroy...)

Krishna est considéré en Inde comme un *avatâr*, c'est-à-dire une incarnation de Dieu sous une forme humaine. En ce sens Bouddha (également de la caste noble) ou Jésus (de l'humble caste des charpentiers) sont également des *avatârs*. De nos jours certains Indiens considèrent même Amma (de l'humble caste des pêcheurs) comme un *avatâr* de la Mère divine.

Il y a une erreur dans ta transcription. Selon la *Bhagavad Gîtâ*, c'est l'acte intéressé qui enchaîne celui qui l'accomplit dans le cycle du samsara et au contraire l'acte désintéressé qui l'en délivre. Mais ce sont là des images puisque, en définitive, il n'y a pas de différence entre le samsara et le nirvana et que la délivrance s'accomplit dès cette vie et en ce monde. Il faut lire le Mahabharata jusqu'à la fin ainsi que les commentaires de Sankarâchârya pour arriver à cette conclusion, la *Bhagavad Gîtâ* n'étant qu'un des chapitres de cette vaste épopée.

Yves



Voyages des Imaginaires par Federica Matta

BLAGUES JUIVES

Un juif hassidique se rend chez son rabbin pour se plaindre de ses conditions de vie. Son foyer est minuscule, sa femme est acariâtre, ses enfants sont bruyants, et de plus il doit supporter la présence de ses beaux-parents. Pour toute réponse, le rabbin lui suggère de prendre une chèvre chez lui. La semaine suivante, le hassid retourne chez son rabbin pour se plaindre de la chèvre qui bêle, fait des crottes et grignote tout ce qu'elle trouve. *“Enlevez la chèvre”*, lui conseille alors le rabbin. *“Vous apprécierez alors votre maison telle qu'elle est”*.

*

La veille de Yom Kippour, deux voisins qui se détestent et ont passé l'année à se faire des mauvais coups, tombent dans les bras l'un de l'autre ; ils se demandent pardon pour leurs offenses et s'embrassent dans des larmes de repentir et de miséricorde. La soirée et la journée suivante se passent en prière. À la fin de la fête, à la sortie de la synagogue, comme le veut la coutume, les deux hommes se présentent leurs vœux. *« – Mon cher voisin, je te souhaite tout ce que tu me souhaites ! » « – Quoi ! Yom Kippour est à peine passé, et déjà tu recommences ! »*



BIBLIOGRAPHIE

TONY PARSONS
CETTE LIBERTÉ
ACCARIAS/L'ORIGINEL 2016

TONY PARSONS

cette liberté



ÉDITIONS ACCARIAS
L'ORIGINEL

Le sentiment de séparation et de manque n'est pas qu'une idée ou une croyance. C'est une sorte d'énergie qui impacte tout l'organisme. Ce que partage ici Tony Parsons est une présentation lumineuse de la construction artificielle du « moi » qui est toujours en train de courir après quelque chose pour y trouver une satisfaction. L'ego désire la libération d'une prison, mais cette libération supposerait sa propre disparition, ce dont il ne veut à aucun prix.

Loin d'entretenir l'espoir d'une quête sans fin en vue d'une lointaine et illusoire illumination, Tony Parsons éveille son lecteur à une tout autre optique. Avec humour et bon sens il démontre que le chercheur n'a pas d'autre problème que lui-même. L'insatisfaction existentielle qui habite le chercheur n'est pas fourvoyée par la promesse de lendemains qui chantent à force d'efforts et de pratiques. Elle est simplement orientée vers son effacement par la dissipation du chercheur lui-même et de l'histoire dans laquelle il se complaît pour continuer coûte que coûte à assurer sa survie.

Toute aspiration à un quelconque développement personnel s'efface dans un lâcher-prise total et sans retenue. Tony Parsons dévoile le malentendu qui nous pousse à croire qu'il existe un chercheur qui ait besoin de trouver autre chose que lui-même. Tout ce qui est, est liberté sans borne. Il n'y a que l'inconnaissable mystère de simplement être. Telle est la communication du secret ouvert, à laquelle nous convie Tony Parsons, qu'il décrit comme « *paradoxe, déraisonnable, incroyable, ... sans compromis. Cette communication est en amont de tout enseignement et sa résonance se partage énergiquement, non par un échange d'idées.* »

*

Il n'y a pas de relation entre le divin amant et le rien, le pas de chose. Le rien est le divin amant... Il n'y a pas de relation entre le divin amant et le pas de chose car ils sont semblables. Ce dans quoi vous êtes assis ici est amour inconditionnel... Cet amour est inconditionnel. Il ne choisit pas quelqu'un parce qu'il a fière allure ou qu'il a médité pendant les trois dernières semaines... (p. 46)

L'illumination ne va pas arriver un jour, elle est ceci, déjà. Quand l'artificiel « moi » apparent s'effondre, tout ce qui reste est ce qui est. Ainsi l'illumination n'est pas quelque chose survenant à quelqu'un, elle est déjà le toute chose. (p. 47)

Rien ne change, et pire encore, rien ne se passe. C'est incompréhensible pour le « moi » car le « moi » vit dans un monde de survenues et vit dans un monde qui sait que des choses se passent. C'est totalement illusoire. Il y a des quantités d'enseignements du questionnement de soi qui parlent du résultat final comme de la conscience ou du tout se sachant lui-même. « Moi » ne peut échapper à l'espoir qu'en fin de compte « moi » va trouver une réponse. La réponse doit être que la conscience se connaît elle-même. C'est un conte de fées émanant de l'abjecte peur absolue de l'insavoir. L'insavoir est horrifiant pour « moi » ; il signifie : « Je vais être absent » et par conséquent l'enseignement dit que le but ultime est de savoir que je suis. Cependant il n'est pas de « je » pour être je suis. (p. 49)

Dans la réalité naturelle, il n'y a pas d'opposés qui soient réels. Tout opposé n'est qu'une apparence.... Dans le monde, il semble y avoir des opposés mâles et femelles, mais en réalité ils sont l'unicité apparaissant en tant qu'énergie mâle et femelle. Ils sont une métaphore de la libération. L'énergie femelle est attirée et repoussée par l'énergie mâle et vice versa. Mais quand apparemment elles lâchent prise et se rencontrent, il ne reste rien qu'unicité. Les opposés apparents sont tous une expression du Tout... (p. 51)

Toute communication qui soutient ou encourage la croyance ou l'idée du chercheur qu'il peut trouver quelque chose qu'il a l'impression d'avoir perdu ne fait que renforcer et perpétuer une illusion dualiste. Ce n'est ni bien ni mal... c'est ce qui apparemment se produit... (p. 54)

La communication du secret ouvert ne peut que pointer vers la simple merveille d'être et tenter de mettre en lumière la futilité de toute recherche en ce sens. (p. 77)

Quand « moi » se réveille, il rêve qu'il a cessé de rêver. (p. 103)

Nous sommes conditionnés à croire que certains mots veulent dire certaines choses. Comme Jésus utilisant le mot « repentance ». J'ai fréquenté une école catholique et on m'a appris que vous deviez regretter un péché et chercher la repentance. Maurice Nicoll a écrit dans l'un de ses livres que le mot utilisé à l'époque où le Christ était en vie signifiait « *se retourner et voir la vie d'un œil neuf* »... complètement différent. Ce fut une remarquable révélation dans ma vie de chercheur. (p. 104)

Question : J'ai en tête une image d'invisibles sources de lumière et d'énergie flottant dans la pièce. Puis j'ouvre les yeux et je vois des êtres humains avec des cheveux et des vêtements. Est-ce plus près de la réalité ?

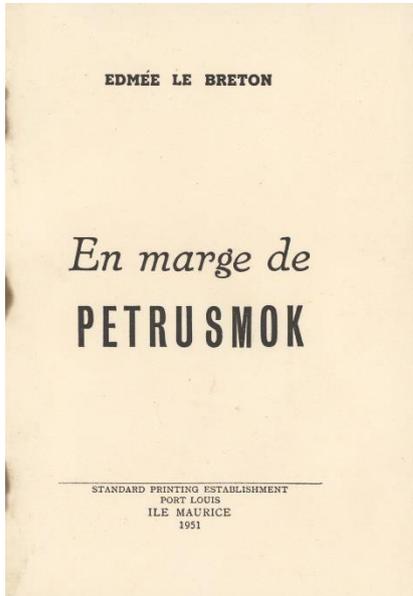
Tony Parsons : En ce qui concerne le "moi", il ne voit pas la réalité naturelle, il voit une réalité artificielle. Le "moi" voit un apparent quelque chose d'autre survenant, comme des gens. C'est ce qui n'est pas deux apparaissant être une réalité dualiste.

Question : Mais l'énergie est invisible ?

Tony Parsons : Non, elle ne l'est pas, vous êtes en train de la regarder, l'énergie est tout. S'il y a un "moi", il ne voit pas d'énergie, il voit une chose solide et fixe qu'il pense être un autre objet. Quand il n'y a pas de "moi", il est évident que tout est simplement énergie. En réalité, vous êtes des particules en mouvement qui se rassemblent pour former ça. Pas de volonté, pas de but et pas de sens, simplement ce qui est et n'est pas. (p. 129)



EDMÉE LE BRETON
EN MARGE DE PETRUSMOK
Port-Louis, Maurice, 1951



*Voyant de génie, détenteur de gnose, selon Raymond Abellio, considéré comme l'un des plus grands écrivains du XX^e siècle, Malcom de Chazal (1902-1981) est singulièrement méconnu. Malcolm de Chazal est l'un de ces grands marginaux dont la littérature a besoin pour rêver d'elle-même. Il laisse une œuvre considérable aussi bien scientifique, philosophique que poétique. Il invente dans une débauche de couleurs et de visions la mythologie fondatrice de l'île Maurice avec *Petrusmok*. Découvrant dans le paysage de son île un corps vivant et vibrant, il donne naissance à une nouvelle science : la divination des montagnes. En communion avec la nature, il s'harmonise avec l'âme du monde minéral : « *La pierre résonna avec douleur et je sus par ce son que la pierre a une âme et qu'elle**

a des fibres sensibles infiniment plus vibrantes que les nôtres ». Dans un grand jeu de correspondances magiques, il est voyant et ne fait plus qu'un avec le Tout : « *Être de Feu qui m'écoute, ce n'est plus moi maintenant qui te parle, mais l'Autre Moi qui est consubstantiel aux choses : le Moi Universel qui est en moi et qui me relie à tout, et dont ma case physique de vie et ma conscience vécue sur cette terre, font une individualité. Je vois tout maintenant sous l'angle de l'Homme Universel qui est dans tout, et dont je ne suis qu'une co-partie de ce Grand Tout. Ma conscience est maintenant allumée au flambeau de la Lumière Éternelle, et je parle comme du Divin⁶⁷* ». Dans *En marge de Petrusmok*, Edmée le Breton raconte comment a été conçu le chef d'œuvre, pour ne pas dire le Grand ŒUVRE de Malcolm de Chazal. Témoin constant de cette aventure spirituelle hors du commun, il invite le poète à nous livrer la clef de ses mystères.

*

Quel est votre apport dans les tendances actuelles vers l'occultisme ?

Mon livre est la contrepartie verbale de la pierre philosophale : c'est une alchimie du sens et du verbe, basée sur les signes. Naturellement, tout repose ici sur une néo-lecture de la pierre et des monts, en tant qu'écrin de vérité...

Quelle est la "vérité" de l'occultisme ?

⁶⁷ *Petrusmok*, La Table Ovale, 1979, Maurice, p. 8-9.

L'occultisme est une pénétration métaphysique des choses. Mais hélas ! trop physique et pas assez morale. L'occultisme aurait dû mener à une religion universelle. Mais il a failli – non point tant à cause du principe, qu'à cause des hommes. Il s'y est mêlé en tout temps un certain charlatanisme qui a oblitéré le message moral, en faveur des phénomènes...

Tous les livres sacrés de tous les temps ont un lien occulte de nature similaire...

Face au matérialisme, à quoi peut viser Petrusmok ?

À une indivisibilité de la matière et de l'esprit, grâce au mythe ; à mettre sous un même toit les rêveurs et les réalistes....

Donc Petrusmok est un message en faveur d'un certain équilibre humain ?

Cette œuvre ne vise qu'à cela. Je dois dire que ce n'est pas de la littérature, mais autre "chose" ...

Quel a été votre état d'âme quand vous écriviez Petrusmok ?

De total envoûtement et de désincarnation. Un état d'identification avec le monde vivant, et que je n'ai jamais connu avant au même degré.

Voulez-vous dire par là que pour arracher le secret des choses, il a fallu vous arracher à vous-même ?

Pour arracher le masque de la vie, j'ai dû m'ôter mon propre masque : tout ce qui restait encore entre moi et la vie, constitué de social, de sentimental, de préconceptions, autant de la vie des choses que de la vie du moi...

Le social, le sentimental, le préconçu ne sont-ils pas des formes approximatives de la civilisation ?

Je ne crois pas à la civilisation. Elle est, pour moi, un faux mythe de projection, - accumulation de refoulements millénaires... *Petrusmok* est une tentative d'arracher le masque de la civilisation. Et, par le fait, il est anti-moderne, anti-européen, anti-culturel, anti-religieux (ce mot pris dans son sens orthodoxe). Mon livre est une religion du vivant, basée sur les vérités éternelles de la nature, dégagées...

Votre science de comportement, comment la liez-vous à la morale du Christ ?

Je considère le Christ comme le plus grand panthéiste de tous les temps, le Mythe absolu qui n'a pas séparé la vie de l'âme de la vie des choses et dont la religion, mal comprise aujourd'hui, est une intégration totale de soi à la vie, d'où est bannie toute abstraction...

Quelle a été votre part d'envoûtement dans Petrusmok ?

Tout à fait extraordinaire. Et sans comparaison avec mon passé. La possession poétique semblait ici immédiate, alors que dans mes autres œuvres, elle se faisait par un grand circuit.

L'envoûtement était-il provoqué par la montagne ou par un travail subjectif de départ ?

L'œuvre se créait de la montagne à moi... je considère *Petrusmok* comme un livre dicté : révélation naturelle. Il eût été impossible donc qu'il n'y eût pas envoûtement, puisque je devais être un outil docile et me "livrer"...

Mes rencontres sur la montagne furent les heures les plus heureuses de ma vie – peut-être les seules heureuses. Dans *Sens-Plastique*, j'ai connu la joie-douleur. Dans *Petrusmok*, ce fut la joie-curiosité : le total nouveau – nouveau qui n'était pas en moi et venant de moi comme dans *Sens-Plastique*, mais paraissant en dehors de moi et venant vers moi comme vient la femme, comme vient l'hostie...

Quel était votre comportement au cours de cette possession poétique ?

Certes désincarné quant à la société, du fait que j'étais incarné à la pierre des montagnes ; mais chose étrange, ici aussitôt que j'avais incarné mes visions dans le verbe, le mont, à son tour, se dévidait – ma personne le quittait et refluit dans le verbe. De sorte que, vers la fin, l'envoûtement, l'état de possession disparaissait entre moi et le mont, seul l'enfant, le verbe, demeurant, - ayant reçu la charge des "deux conjoints", charge galvanique du contenu du mont et du contenu fluide de mon moi créateur. Il semblerait qu'un jeu de triangle se faisait ici, - où deux bras du triangle s'affaissaient dans le troisième bras qui est celui du verbe, contenu et reflet du moi et de la pierre intégrés...

En quoi cet envoûtement que vous avez connu dans Petrusmok se différencie-t-il de l'envoûtement poétique courant ?

Il le dépasse et le surplombe, puisque le-regard-en-retour, le *regard de réversibilité* prend ici son sens absolu extérieur : on est vu par la vie, les signes

parlent, la nature dicte et le moi de **l'homme** est dénué de toute action personnelle. Le moi est par le fait sous l'imposition d'une totale possession, comme un être qui possède un autre être et qui lui dicte ce qu'il a à faire. Il n'y a plus de poète à ce stade : seul le Poète universel est, et c'est la vie, source et donatrice de toute poésie...

On vous a accusé d'avoir déifié la matière : considérez-vous que Dieu a déifié la "matière-homme" en lui donnant une âme ?

Votre question est non seulement mal posée, mais elle est, à mon sens, blasphématoire. Dieu a émané. Il n'y a qu'un seul Dieu. L'homme n'est qu'une condensation de son rayonnement. Appelleriez-vous la couleur : le soleil ? Non. L'homme n'est qu'une couleur de la lumière éternelle, c'est-à-dire geste condensé au-delà d'elle et que la lumière nourrit mais qui n'est pas la lumière. Le même principe s'applique à la pierre comme à l'homme. Il y a Dieu, et il y a l'homme ; il y a Dieu, et il y a la pierre, - corps de vie sur deux plans, celui de l'absolu et celui du relatif. Ni moi, ni personne donc ne pouvons "déifier la matière". Il n'y a qu'un seul Dieu. Mais je peux lire les volontés de Dieu à travers la pierre où sont inscrits ses signes. Ce symbolisme de lecture est pour moi une Bible, un Évangile ...

Pour "maintenir" l'homme dans le vivant, comment équilibrez-vous, – en loi morale -, la matière et l'esprit ?

L'homme a fui le mythe dans sa vie. Les temps mythiques vécus ne sont plus. La dualité s'est mise entre l'esprit et la matière. C'est cela la chute, la perte de l'Éden. Remettre l'homme dans la vie, c'est ressouder matière et esprit, c'est quitter l'abstrait pour le concret-*spirituel*...

Pensez-vous que l'homme puisse être sauvé du matérialisme ?

Sûrement pas par les prêtres qui sont souvent eux-mêmes aussi matérialistes que les autres. Il n'y a qu'un recours contre la matière, ce sont les poètes du verbe, et ils sont pour leur part, autant *dans* que *hors* l'église...

Je crois que la délivrance définitive ne pourra venir que des poètes mythiques, alignés au Christ et à son message universel et qui universaliseront ce message qu'on a que trop régionalisé jusqu'ici.

Humblement mais avec certitude, je dis : "Ma recherche dans la pierre ne vise à rien moins qu'à mettre le Christ dans tout, à le panthéiser dans l'indissolubilité du vivant qui est : âme et matière."

...votre livre a “changé” l’expression de l’Île Maurice. Sur les traits de votre pays, n’avez-vous pas fait passer des ombres et des lumières ?

Là où le verbe du poète créateur se plaque, - et si ce verbe est d’essence mythique, - la vision du monde est changée. Pourquoi cela ? Parce que le verbe, dans son sens absolu, est substance. Et c’est cette substance surnaturelle du moi qui, prenant corps avec la substance surnaturelle des choses, descend jusqu’au physique dernier et le transfigure...

Je ne suis qu’un médium qui a permis à la montagne de parler, - tuyau conducteur de ses eaux généreuses. Mon rôle est donc mince, pur transmetteur par le verbe, messenger d’un monde qui me dépasse...

Est-ce la montagne qui est venue vers Mahomet, ou Mahomet vers la montagne ?

L’homme doit aller à Dieu pour que Dieu vienne à lui...

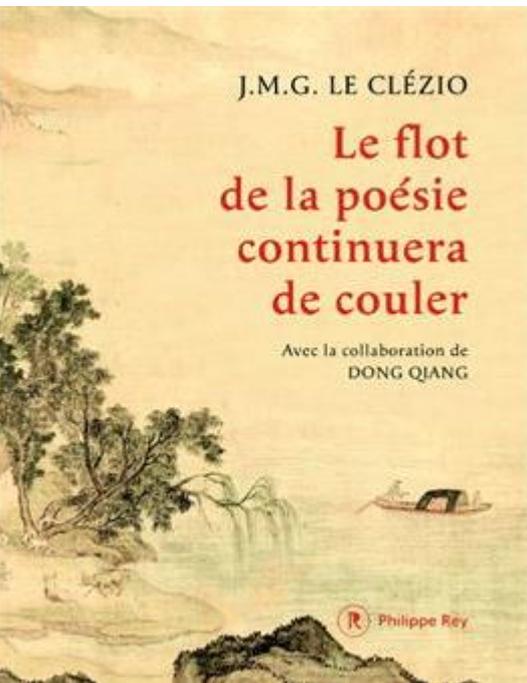
Il faut aller à mi-chemin et attendre que l’autre vienne vers nous. Le moindre geste violateur tue la magie.

Il y a ici un geste de demande et un geste d’attente. On va, on est là, on attend, - des minutes et parfois des heures, et, à l’Instant bénéfique et magique, la révélation se produit.

Tout se ramène en dernier à un état de grâce. Je vois ici la preuve et le principe même d’une religion vivante.



J.M.G. LE CLÉZIO
LE FLOT DE LA POÉSIE CONTINUERA DE COULER
Philippe Rey, 2020



J.M.G. LE CLÉZIO
**Le flot
de la poésie
continuera
de couler**
Avec la collaboration de
DONG QIANG

Je suis entré dans la poésie Tang presque à l'improviste, mais non par hasard, en lisant le poème de Li Bai, *Assis devant le Mont Jingting...* Le poète... ne dit rien d'autre que cette évidence : un lieu d'immobilité et de majesté (le nom du mont Jingting contient le mot qui signifie la "révérence") devant lequel l'être humain, dans sa faiblesse et son impermanence, ne peut que s'asseoir et regarder...

Li Bai m'apportait autre chose, à quoi je n'étais pas préparé par mon éducation et par mon langage : une plénitude, une paix intérieure. Cette paix n'était pas difficile à atteindre. Il suffisait de s'asseoir et de regarder...

La poésie Tang... est sans doute le moyen de garder ce contact avec le monde réel. C'est une poésie symbiotique, qui nous invite au voyage hors de nous-mêmes, nous fait partager les règnes, les durées, les rêves...

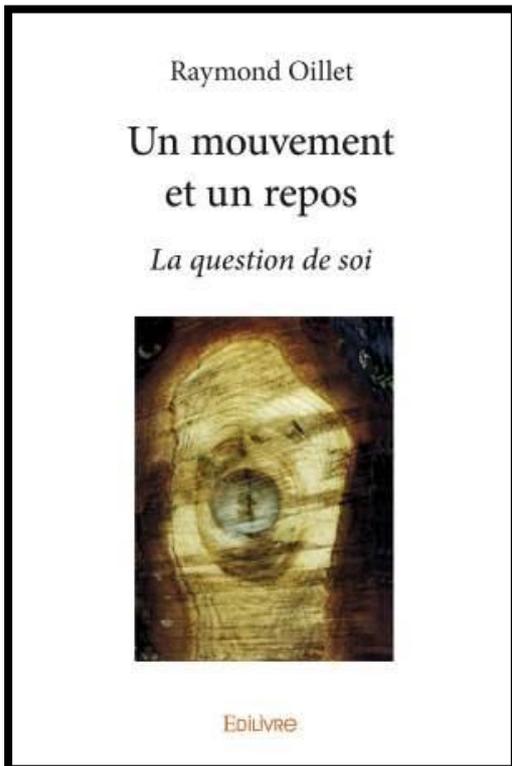
Chez les poètes Tang, il y a la croyance enracinée - sans doute liée à l'héritage prophétique des écrits du Tao - que par instants, grâce à l'inspiration, ou sous l'effet de l'alcool, ou encore à certains moments de solitude au milieu de la nature, l'humain peut devenir surhumain, et communiquer avec l'esprit qui plane et imprègne toutes choses...

C'est sans doute le message le plus profond de la poésie Tang, de nous inviter à partager le mystère de la création. Cette ère de guerres, de meurtres et de prédation, grâce aux écrivains devient le temps de l'absolu, quand l'art est la seule ouverture sur la perfection. Les poètes Tang sont aussi des calligraphes, des créateurs de formes. Parfois, à travers eux passe le souffle de la philosophie, la révélation du secret de l'être, l'extase de la réalité. Lorsque la route des Tang s'achève, la pensée de la Chine est parvenue à rejoindre l'illumination du Tao, où le savoir s'acquiert sans enseignement, où la vérité se révèle d'elle-même, sans preuve, sans travail...

J.M.G. Le Clézio, p. 7-8 ; 175.

*

RAYMOND OILLET
UN MOUVEMENT ET UN REPOS
La question de soi
Édilivre 2020



Mon dernier livre, publié en janvier 2020, a laissé dubitatifs maints lecteurs qui ne manquent (heureusement) pas de m'interroger. Parmi ces derniers, mes petits-fils, qui ont l'excuse d'être jeunes et d'avoir reçu de l'institution scolaire une initiation insuffisante aux *humanités* (?) – un vrai problème d'actualité et d'avenir ! C'est à leur intention que j'ai écrit ce petit Guide de lecture – une page *word* pas plus ! et que je le soumetts aussi à tous les esprits curieux ou encore hésitants. La dernière ligne, par exemple, veut questionner 'tout le monde' ! Je signale par la même occasion que *Un mouvement et un repos – la question de soi* (Édilivre) est désormais disponible en *ebook* chez tous les distributeurs de livres en ligne, notamment Amazon (Kindle) et la FNAC (Kobo) qui ont des logiciels extrêmement fiables ; le chargement se fait en quelques secondes après règlement par carte : 4,99 euros

Un mouvement et un repos : c'est-à-dire ?

Et en sous-titre : *la question de soi*. Projet ambitieux et, en même temps, qui veut aller au plus simple puisque c'est de 'moi' qu'il s'agit, mais de 'moi' générique – et je ne dis pas d'un 'moi' pour rester au plus près d'une épreuve en première personne –, qui est 'moi' en tout un chacun en dépit de toute la diversité des individus, diversité telle qu'ils paraissent souvent étrangers les uns aux autres, imperméables à toute compréhension, toute entente.

L'enquête sur la conscience révèle un 'mystère' qui s'appellera un peu plus loin 'secret' parce que la conscience, même en approche scientifique (le dernier nom à retenir, important, est celui de Michel Bitbol), n'autorise aucune connaissance objective, aucune connaissance de causes qui entraînerait l'explication d'effets toujours reproductibles et donc prédictibles. Quelle que soit l'ampleur du **mouvement**, autrement dit du régime existentiel de ses manifestations, la conscience recèle un pouvoir d'invention et de liberté, on peut même insister en parlant de

‘création’, qui l’associe à un ‘plus’ d’être qui semblerait détenir une identité ‘se-crète’, un plus qui l’ancre dans ce qu’il faut appeler ‘valeur’ et même ‘valeur infinie’. Le sceau d’un Absolu irréductible : j’ai dit, ‘le précédent absolu de tout ce qui existe’. Ce qu’il convient d’appeler **repos**, que d’autres diront Dieu, mais quel autre que moi-même sinon figure semblable à moi-même, ou Nature, mais dans le seul mouvement de son expansion propre et de ses invariables déterminismes.

En fait l’expérience proposée est simple : il s’agit de découvrir par soi-même que l’objet qui me fait face, là où semble camper si fermement toutes les déterminations de ma venue au monde, n’est objet que dans l’appréhension de mon esprit, soit image, soit jugement, sans oublier la sensation qui fixe une première impression d’objectivité, mais toujours : pour moi ! La seule objectivité, la plus incontestable en fait (il faut souligner) est bien la connaissance qui s’opère en conscience, le préfixe co- marquant la dualité qui constitue toute expérience mais qui exprime sûrement une seule unité d’origine et de finalité. Ce serait même comme un jeu ou une fable, sinon, bien sûr, que cet infini de valeur et de sens crée un monde apparemment illimité, et si riche, d’un tel potentiel d’actualisations en toutes ‘régions’ de l’être, qu’il semble nous élever nous-mêmes à la qualité de dieux, en tout cas ce dieu de la création *ex nihilo* qu’ont imaginé les théologies du passé. *Ex nihilo* parce que rien d’objectif ne détient cette puissance créatrice sinon un Absolu intotalisable (pas d’inventaire possible !), et son ‘Fils’, son régent qui détient, lui, le pouvoir de ‘lecture’ et d’interprétation des phénomènes qui l’impressionnent. ‘Fait’ de conscience à tel point qu’on dira même ‘imagination créatrice’ et plus spécifiquement pour l’homme ‘imagination dans une imagination’ (celle de Dieu ?)

Deux paragraphes sont essentiels : l’auto-affection (page 200), l’amphibolie (page 387), deux concepts qui disent tout ce qui mérite d’être dit et compris. Le *Dit de l’impensable*, à partir de la page 403, énumère quelques propos très frappants empruntés aux ‘gnoses’ de tous les temps, qui ont pointé en direction de cette vérité-là, finalement la seule qui mérite une heure de peine en cette vie qui paraîtra autrement si vaine, voire carrément absurde. Il n’y a pas d’explication proposée, ni par moi ni par personne ; il y a une découverte et un chemin pour y parvenir, et j’en ai proposé ici un nouveau tracé. La curiosité, la sincérité sont requises ; au départ l’attention, toujours le discernement ! S’apercevoir au plus profond de soi qu’il n’est rien d’absurde et que tout fait sens, c’est l’initiation au ‘royaume’, une grande force et une grande paix à la fois. Comment qualifier l’attitude de celui qui l’ignore à dessein, par paresse ou par lâcheté ?

RO

*

SIMONE WEIL
LA PERSONNE ET LE SACRÉ
Préface de Giorgio Agamben
Payot & Rivages 2017



L'essai sur *La personne et le sacré*, qu'a écrit Simone Weil à Londres dans la dernière année de sa vie, ne cesse de nous interpellier pour au moins deux raisons. La première est la critique sans réserve du concept de personne, qui, à plus d'un demi-siècle de distance, n'a rien perdu de son actualité. La seconde – sans doute tout aussi actuelle – est la recherche acharnée et passionnée d'un principe qui se place au-delà des institutions, du droit et des libertés démocratiques, et sans lequel celles-ci perdent tout sens et toute utilité. Ces deux raisons – qu'illustrent en quelque sorte les deux termes du titre de l'essai – s'y trouvent aussi étroitement liées que la trame et la chaîne d'un tissu et, si nous tentons ici de les distinguer, le lecteur ne devra pas oublier que, dans la pensée profonde de Simone Weil, elles sont, en réalité, inséparables.

Giorgio Agamben

*

« Vous ne m'intéressez pas. » C'est là une parole qu'un homme ne peut pas adresser à un homme sans commettre une cruauté et blesser la justice.

« Votre personne ne m'intéresse pas. » Cette parole peut avoir place dans une conversation affectueuse entre amis proches sans blesser ce qu'il y a de plus délicatement ombrageux dans l'amitié.

De même on dira sans s'abaisser : « Ma personne ne compte pas », mais non pas : « Je ne compte pas. »

C'est la preuve que le vocabulaire du courant de pensée moderne dit personnaliste est erroné. Et en ce domaine, là où il y a une grave erreur de vocabulaire, il est difficile qu'il n'y ait pas une grave erreur de pensée.

Il y a dans chaque homme quelque chose de sacré. Mais ce n'est pas sa personne. Ce n'est pas non plus la personne humaine. C'est lui, cet homme, tout simplement.

Voilà un passant dans la rue qui a de longs bras, des yeux bleus, un esprit où passent des pensées que j'ignore, mais qui peut-être sont médiocres.

Ce n'est ni sa personne ni la personne humaine en lui qui m'est sacrée. C'est lui. Lui tout entier. Les bras, les yeux, les pensées, tout. Je ne porterais atteinte à rien de tout cela sans des scrupules infinis.

Si la personne humaine était en lui ce qu'il y a de sacré pour moi, je pourrais facilement lui crever les yeux. Une fois aveugle, il sera une personne humaine exactement autant qu'avant. Je n'aurais pas du tout touché à la personne humaine en lui. Je n'aurais détruit que ses yeux... (p. 25-26)

Ce qui est sacré, bien loin que ce soit la personne, c'est ce qui, dans un être humain est impersonnel.

Tout ce qui est impersonnel dans l'homme est sacré, et cela seul... (p. 34)

La science, l'art, la littérature, la philosophie, qui sont seulement des formes d'épanouissement de la personne, constituent un domaine où s'accomplissent des réussites éclatantes, glorieuses, qui font vivre des noms pendant des milliers d'années. Mais au-dessus de ce domaine, loin au-dessus, séparé de lui par un abîme, en est un autre où sont situées les choses de tout premier ordre. Celles-là sont essentiellement anonymes.

C'est un hasard si le nom de ceux qui y ont pénétré est conservé ou perdu ; même s'il est conservé, ils sont entrés dans l'anonymat. Leur personne a disparu.

La vérité et la beauté habitent ce domaine des choses impersonnelles et anonymes. C'est lui qui est sacré. L'autre ne l'est pas, ou s'il l'est, c'est seulement comme pourrait l'être une tache de couleur qui, dans un tableau, représenterait une hostie.

Ce qui est sacré dans la science, c'est la vérité. Ce qui est sacré dans l'art, c'est la beauté. La vérité et la beauté sont impersonnelles...

La perfection est impersonnelle. La personne en nous, c'est la part en nous de l'erreur et du péché. Tout l'effort des mystiques a toujours visé à obtenir qu'il n'y ait plus dans leur âme aucune partie qui dise « je »... (p. 36-37)

Le passage dans l'impersonnel ne s'opère que par une attention d'une qualité rare et qui n'est possible que dans la solitude...

Les hommes en collectivité n'ont pas accès à l'impersonnel...

Non seulement la collectivité est étrangère au sacré, mais elle égare en en fournissant une fausse imitation.

L'erreur qui attribue à la collectivité un caractère sacré est l'idolâtrie ; c'est en tout temps, en tous pays, le crime le plus répandu. Celui aux yeux de qui compte seul l'épanouissement de la personne a complètement perdu le sens même du sacré... (p. 37-38)

L'être humain n'échappe au collectif qu'en s'élevant au-dessus du personnel pour pénétrer dans l'impersonnel. À ce moment il y a quelque chose en lui, une parcelle de son âme, sur quoi rien de collectif ne peut avoir aucune prise. S'il peut s'enraciner dans le bien impersonnel, c'est-à-dire devenir capable d'y puiser

une énergie, il est en état, toutes les fois qu'il pense en avoir l'obligation, de tourner contre n'importe quelle collectivité, sans s'appuyer sur aucune autre, une force à coup sûr petite, mais réelle... (p. 40-41)

Seule la lumière qui tombe continuellement du ciel fournit à un arbre l'énergie qui enfonce profondément dans la terre les puissantes racines. L'arbre est en vérité enraciné dans le ciel... (p. 60)

La beauté est le mystère suprême d'ici-bas...

Tout ce qui procède de l'amour pur est illuminé par l'éclat de la beauté...

(p. 74-75)

La Sagesse éternelle ... ne laisse pas l'âme humaine entièrement à la merci du hasard des événements et du vouloir des hommes. Le mal infligé à un être humain sous forme de blessure exaspère le désir du bien et suscite ainsi automatiquement la possibilité d'un remède... (p. 78)

Quand on parle du pouvoir des mots il s'agit toujours d'un pouvoir d'illusion et d'erreur. Mais, par l'effet d'une disposition providentielle, il est certains mots qui, s'il en est fait un bon usage, ont en eux-mêmes la vertu d'illuminer et de soulever vers le bien. Ce sont les mots auxquels correspond une perfection absolue et insaisissable pour nous. La vertu d'illumination et de traction vers le haut réside dans ces mots eux-mêmes, dans ces mots comme tels, non dans aucune conception. Car en faire bon usage, c'est avant tout ne leur faire correspondre aucune conception. Ce qu'ils expriment est inconcevable.

Dieu et vérité sont de tels mots. Aussi justice, amour, bien.

De tels mots sont dangereux à employer. Leur usage est une ordalie. Pour qu'il en soit fait un usage légitime, il faut à la fois ne les enfermer dans aucune conception humaine et leur joindre des conceptions et des actions directement et exclusivement inspirées par leur lumière. Autrement ils sont rapidement reconnus par tous comme étant du mensonge... (p. 84-85)

Le mot de personne, il est vrai, est souvent appliqué à Dieu. Mais dans le passage où le Christ propose Dieu même aux hommes comme le modèle d'une perfection qu'il leur est commandé d'accomplir, il n'y joint pas seulement l'image d'une personne, mais surtout celle d'un ordre impersonnel : « Devenez les fils de votre Père, celui des cieux, en ce qu'il fait lever son soleil sur les méchants et les bons et tomber sa pluie sur les justes et les injustes. » (p. 86-87)

*

SRI NISARGADATTA MAHARAJ

PREMIERS DISCOURS

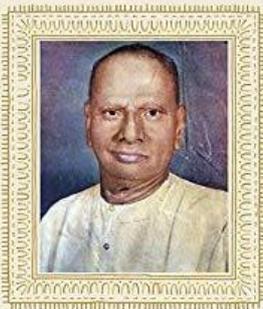
Méditations de 1954 à 1956

Les Deux Océans 2020

Shri Nisargadatta Maharaj

**PREMIERS
DISCOURS**

Méditations de 1954 à 1956



Traduit de l'anglais
par Jean-Philippe Deconinck

Les Deux Océans

*« Je ne dis pas ces mots ; ils viennent de l'Absolu.
Tout comme vous les entendez, moi aussi je suis
leur témoin. »*

Shri Nisargadatta Maharaj fut incontestablement l'un des plus grands maîtres spirituels du XX^e siècle. De ses premiers discours, au début des années 1950, jusqu'à sa mort en 1981, il n'eut de cesse de répondre aux questions existentielles des chercheurs de vérité qui venaient du monde entier pour le rencontrer dans sa petite chambre à Bombay. Depuis, la publication régulière de ses entretiens a continué d'influencer de nombreuses générations, avec cette même force capable de changer radicalement le cours d'une existence à la seule lecture de ses livres.

Les premiers discours de Maharaj sont remarquables à plus d'un titre. Présentés ici de manière chronologique, de 1954 à 1956, ces quarante entretiens révèlent une nouvelle facette de son enseignement, imprégné d'une grande connaissance (*jnana*) et d'une profonde dévotion (*bhakti*). Ils montrent aussi comment son enseignement a évolué, en s'adaptant intuitivement aux besoins et aux capacités de ses auditeurs. D'abord recueillies et retranscrites en marathi, avant d'être traduites en anglais par Shri Mohan Gaitonde, ces conversations restituent la parole du maître avec une force, une précision et une fidélité que l'on ne retrouve pas dans d'autres entretiens.

Tout en rappelant les grands principes qui fondent l'approche spirituelle non-duelle de l'Advaita Vedânta, Nisargadatta Maharaj répond aux questionnements essentiels sur la vie, la mort et les différents états de conscience, avec son style unique, incisif et direct, en amenant ses auditeurs à s'éveiller à leur véritable nature et à reconnaître la Conscience immuable. Nul doute que ces entretiens dévoileront, chez ceux qui sauront les lire et les écouter avec le cœur, la plus grande joie qu'il est possible de connaître.

*

Quand la dévotion trouve son accomplissement dans la réalisation de *Paramatman*, (l'Absolu) toute identification à une forme est abandonnée.

Se libérer de l'ego, c'est se libérer de tous concepts au sujet de sa propre nature.

Ce qu'on appelle Dieu est notre propre manifestation. C'est Ce que nous sommes.

En réalité, il y a une flamme de vie appelée Conscience. Tout ce que vous connaissez, c'est grâce à Cela. Un simple de ces rayons est la connaissance de notre propre existence.

Vous vous prenez pour une conscience individuelle, bien que vous soyez comme la lumière et la Conscience Elle-même, grâce à laquelle tout est connu.

Votre ego est un concept. Il ne devrait pas avoir sa place en vous. Quand vous réalisez que vous êtes Divin par nature, tous vos problèmes de subsistance prendront fin.

Notre forme véritable est la manifestation en action de l'aspect transcendantal du Principe ultime. C'est l'incarnation de la grâce. Le *Mantra* préconisé par le *Sadguru* nous rappelle notre vraie nature – « *Je suis Cela* ». Cette nature auspiciouse reste toujours identique, encline à servir et à guider les êtres. Elle ne connaît pas d'aller et venir.

Celui qui s'est avalé lui-même, n'a plus peur dans ce monde.

Le corps, l'ego, le plus petit des objets tout comme l'univers entier ou encore cette existence mondaine sont irréels. Qu'entend-on par irréel ? Ce qui repose sur vos croyances est irréel. Votre compréhension est incorrecte. Le corps, tout comme l'individualité, est constitué des cinq éléments et forme l'état d'ignorance. Tant qu'il n'y a pas connaissance de Soi, tout ce qui est vu est considéré comme vrai. Si nous avions su que le corps n'est pas ce que nous sommes mais que nous sommes la Conscience, alors cette calamité aurait pu être évitée. Cependant, le concept « Je suis le corps » s'est établi. En réalité, toute cette existence mondaine n'est qu'une création mentale.

Qui peut vraiment se prosterner devant le *Sadguru* ? Seul celui qui est sans nom et sans forme et avec une existence réduite à sa plus simple expression peut le faire. Une telle personne accepte l'incapacité de l'intellect à voir le *Sadguru*. L'intellect n'a pas la patience d'attendre indéfiniment de voir le *Sadguru*. Celui qui abandonne la fierté d'être un intellectuel, ainsi que l'identification au corps,

peut vraiment saluer le *Sadguru*. Les autres font seulement semblant de le faire.

Voir l'essence du *Sadguru*, c'est vraiment voir notre propre Soi. Alors, nous connaissons notre véritable être sans moi ni toi. En laissant de côté le connu, nous nous abandonnons à Lui.

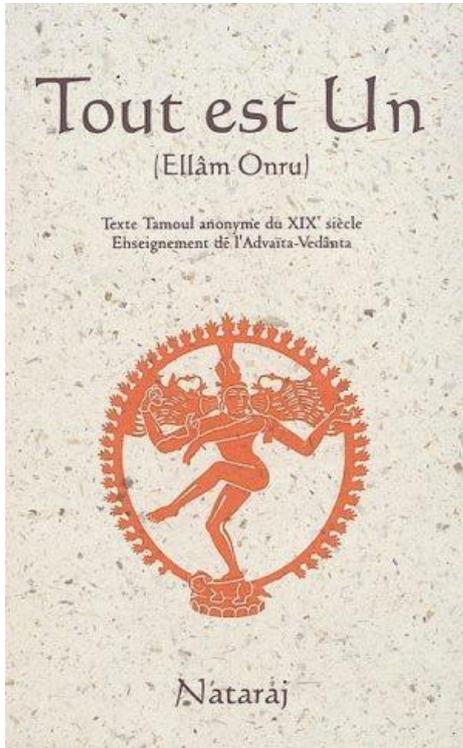
Comment sommes-nous emprisonnés ? Vous êtes fier de votre intellect, mais s'il disparaît, où est votre orgueil ? Celui qui s'abandonne au *Sadguru* est respecté en tous lieux. Les jugements portés au moyen de l'intellect sont faux puisqu'ils font confiance à *Maya*. Notre corps n'est que notre imagination. En regardant la forme corporelle, vous dites que vous êtes un être humain. En utilisant votre intellect, vous vous trompez vous-même et vous vous séparez des autres. Celui qui a les mains sales devrait les nettoyer en faisant preuve de bienveillance envers les autres. Ne vous immiscez pas dans les affaires des autres. En nous purifiant, nous pourrions être pacifiques et heureux. Notre existence repose dans le Soi, pour accéder au bonheur véritable, notre confiance ne devrait pas être mise en *Maya*. Pour la réalisation du Soi, nous ne devrions nous fier qu'à Lui (*Atman*). Celui qui a la conviction de l'inutilité de l'intellect se fondera dans le pur Soi (*Sadguru*).

Notre conscience est tout aussi active qu'invisible. Elle rend la vue possible, et toute tentative de la voir rend le sage dépourvu de corps. Alors, tout le contenu de la Conscience se dissout. La Conscience que vous utilisez maintenant est la même que celle qui a été utilisée par toutes les incarnations passées. Voyez votre Conscience comme étant Celle qui est la toute première à se manifester dans cette existence.



TOUT EST UN
(Ellâm Onru)

Texte Tamoul anonyme du XIX^e siècle
Enseignement de l'Advaita Vedânta
Éditions Nataraj, 1996



« Demeurer dans son propre être, où le « je » ou ego est mort, cela est l'état parfait (où tout est Un) »

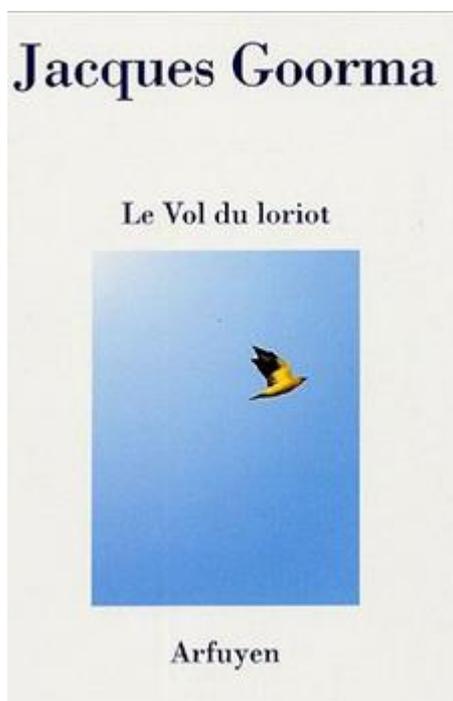
Râmana Maharshi.

Ce texte anonyme, écrit en tamoul au XIX^e siècle, est un bréviaire de l'Advaita Vedânta. Le Sage de la sainte montagne Arunâchala, au sud de l'Inde, Srî Râmana Maharshi, le citait et le recommandait souvent. Ainsi, dans « *Living by the words of Bhagavan* » (témoignage d'Annamalai swâmî sur la vie à l'ashram de Srî Râmana), nous trouvons le passage suivant : « ...je demandais à Bhagavan de me sélectionner de la lecture ; il me donna une courte liste de six livres : *Kaivalya Navanitam, Ribbu Gitâ, Ashtâvakra Gitâ, Ellâm Onru, Swarûpâ Sâram, et Yoga Vâsishtha*. Il mit un accent particulier sur *Ellâm Onru*, en me disant : « Si vous voulez moksha (la Délivrance),

écrivez, lisez et pratiquez les instructions contenues dans *Ellâm Onru*. » ... Malgré l'estime que lui portait Srî Râmana, *Ellâm Onru* est longtemps resté dans l'oubli. C'est par la grâce d'Annamalai swâmî, son proche disciple, que cette traduction française a pu voir le jour, à partir d'une version anglaise, elle aussi anonyme. Puissent les imperfections de la traduction présente, qui s'ajoutent à l'infériorité « d'office » de toute traduction par rapport à son original, ne pas faire oublier que ce texte est un véritable joyau. Puisse le lecteur bénéficier de l'intention pure de l'auteur anonyme d'*Ellâm Onru*, et ainsi se rapprocher un peu plus de la conscience de l'Un... Comme l'*Ashtâvakra Gitâ, Ellâm Onru* est une perle qui ne souffre aucun commentaire, étant pure nourriture pour l'esprit qui a soif. Voici juste un court passage extrait du chapitre VI : « *Souhaites-tu sortir de ton rêve, ou bien est-ce que tu préfères y rester encore ? Combien de temps les images du rêve vont-elles durer ? Ne sois pas paresseux, sors de ta torpeur, réveille-toi ! Tu ne vois que tes propres images mentales, et tu continues d'en imaginer encore et encore. Tout cela est vain. Trouve simplement qui est ce « toi », ce spectateur de tes images mentales. Ne te méprends pas, en t'identifiant à elles, qui s'élèvent et retombent sans cesse ; réveille-toi ! Dès l'instant où tu te réveilleras, tu comprendras que l'éveil vaut mieux que ce rêve. Debout ! L'Ego Universel attend pour se réjouir de te voir éveillé. »*

Extraits de l'introduction par R. Caputo

JACQUES GOORMA
LE VOL DU LORIOT
ARFUYEN 2005



Exécuteur testamentaire de Divine, fille du Saint-Pol-Roux (1861-1940), et spécialiste de son œuvre, Jacques Goorma lui a consacré de nombreux travaux, notamment : *Glorifications de Saint-Pol-Roux* (Rougerie, 1992) ; *Saint-Pol-Roux* (Seghers, 1989) ; *La rose et les épines du chemin de Saint-Pol-Roux* (Poésie-Gallimard, 1997). Jacques Goorma est surtout l'auteur d'une œuvre poétique intense dont : *Peau-pierre* (1975) ; *Nue* (1987) ; *Signes de vie* (1994) ; *Lucide silence* (2000) ; *Parfois* (2002) ; *Le Séjour* (2009) ; *Irrésistible* (2015) ; *Tentatives* (2017) ... Hommage à René Char (*Le loriot entra dans la capitale de l'aube*), le présent recueil évoque le voyage initiatique du poète qui doit parcourir d'aussi longues distances que cet oiseau au ramage exotique. En prenant tel le loriot son envol vers l'Ouvert, écho d'une expérience vécue par l'enfant de sept ans...

*

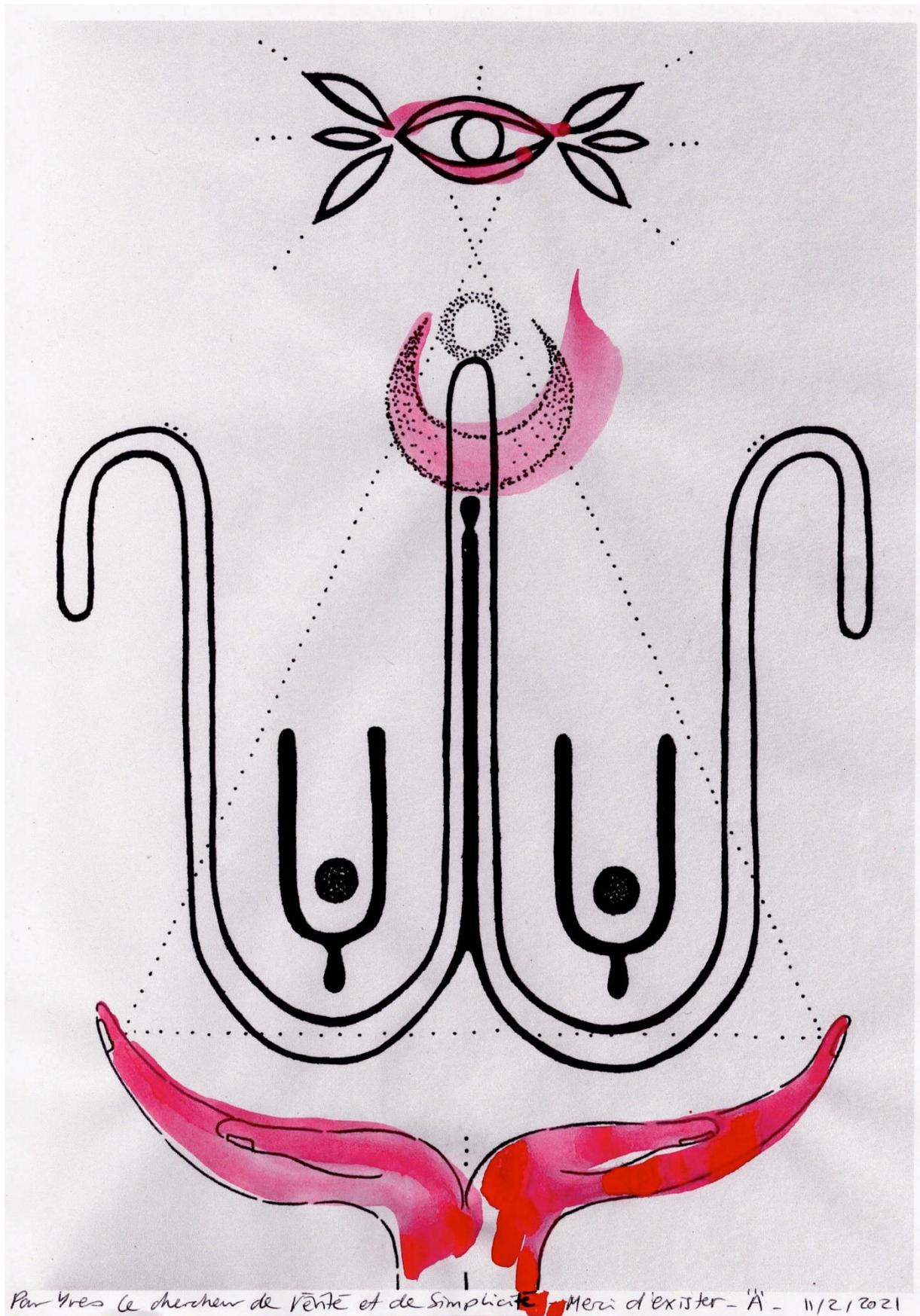
Nous sommes tous debout dans la cour de l'école à attendre l'événement. J'ai sept ans et nous allons voir la nuit en plein jour. La tête renversée vers les nues, nous attendons. Nous attendons l'éclipse totale du soleil.

En plongeant mon regard dans le ciel limpide, une pensée surgit. Une question que je ne m'étais jamais posée. " S'il y a un mur au fond du ciel, qu'y a-t-il derrière ?" Sitôt cette idée formulée, quelque chose d'énorme se rue à l'intérieur de moi, m'envahit et m'entraîne dans son irrésistible torrent. Un gigantesque tourbillon me fait basculer et tomber dans le ciel. Dans le même mouvement, son immensité s'engouffre en moi...

Cette chute-là, je le sais aussitôt, n'a pas de fin. Elle semble même s'accélérer, amplifiant mon vertige de façon démesurée. Je glisse dans le ciel à une allure ahurissante en même temps que le ciel précipite son invasion...

Jacques Goorma, *Le Vol du loriot*, Arfuyen, 2005, p. 23 et s.

*



Anaïs Bourquin, Présent de la Migration

POÉSIES

CET ORDINAIRE DEVENU EXTRAORDINAIRE



Contemplez cette beauté avant tout.
Un peu comme aujourd'hui,
un dimanche d'automne au Lac,
les couleurs si belles
Orange, jaune, marron, rouge, rose,
Simplicité, douceur,
Joie des feuilles
Je respire et savoure,
cette simplicité, cet ordinaire, devenu extraordinaire...
Contempler les arbres, celui-ci en particulier,
si vivant, si Sacré,
Mon cœur s'émerveille ...

Nadia

SAUT DE L'ANGE



*Et moi ce qui est réellement moi
je suis le centre de tout cela
un centre qui n'existe pas*

*Fernando Pessoa
Livre de l'Intranquillité*

Cynorkis citrata

écho de l'insondable
est-ce une libellule
ou bien le saut de l'ange

la magie de l'instant
se libère en plein vol
au rythme de notre émoi

le sourire de l'éphémère
qui ne tient qu'à un fil
glisse sur l'éternité

sans même l'ombre d'un moi

Yves

*

SOUS UN FIGUIER D'AVIGNON



Sous un figuier d'Avignon
L'ombre verte était sucrée
Par les larmes d'une figue
Ivre de béatitude.

Je ne voyais point les fruits,
Je n'entendais plus les guêpes
Et le Rhône en vain chantait
L'immortel mépris de nous.

Je regardais dans le ciel
S'éloigner d'un vol farouche
La paix, comme un grand oiseau
Chassé du canton natal.

Un tambour bourdonnait dans le fond d'un village,
Le silence en semblait à jamais offensé ;
Une rumeur nouvelle et barbare insultait
Vos fleurs, ô grenadiers pâmés dans la poussière.

Je n'éprouvais pas ces choses :
C'était assez que d'éteindre
Toutes les années futures
Abreuvées de mille hontes.

C'était assez que d'ouvrir
Des regards désespérés
Sur un monde enseveli
Dans l'insondable tristesse.

C'était assez, sous vos feuilles,
Ô beau figuier d'Avignon,
Que d'appeler le néant
Des suprêmes solitudes.

Georges Duhamel, *Élégies*,

*

LE MONT JINGTING

敬亭ン



les oiseaux dans le ciel passent sans laisser de trace
où lentement s’efface un nuage vagabond
et dans ce face à face qui jamais ne nous lasse
seul le mont Jingting ne tire sa révérence

Li Po
(Adaptation Yves)

Située dans la région de l’Anhui, le mont Jingting (Révérence) a inspiré nombre d’artistes et de poètes chinois au cours des âges, et notamment Li Bai (Li Po), surnommé l’Immortel exilé sur la terre : « *Ce quatrain, l’un des plus mystérieux de la poésie Tang, est la clef de la littérature chinoise de cette époque. Il dit la connaissance, le non-savoir, l’immobilité, une extase ordinaire. Regarder la montagne jusqu’à s’y fondre, perdre la limite de l’identité humaine...* » (J.M.G. Le Clézio, *Le flot de la poésie...*, P. Rey, 2020, p. 149).

*

TOUT CE QU'IL Y A...



Tout ce qu'il y a est ceci...

l'un apparaissant en tant que deux

rien apparaissant en tant que tout

l'absolu apparaissant en tant que le relatif

vacuité apparaissant en tant que plénitude

l'incausé apparaissant en tant que le causé

unicité apparaissant en tant que séparation

sujet apparaissant en tant qu'objet

le singulier apparaissant en tant que pluralité

l'impersonnel apparaissant en tant que le personnel

l'inconnu apparaissant en tant que le connu

C'est le silence audible et l'immobilité en mouvement

Et ces mots apparaissant en tant qu'indicateurs pointant vers l'absence de mots

... et cependant rien ne se passe

Tony Parsons

Extrait de : *Cette liberté*, éd. Accarias/L'Originel, 2016, p. 11.

*

L'ENFANCE DE L'ART



Angreacum expansum

Pourquoi m'a-t-il fallu renaître après l'enfance...

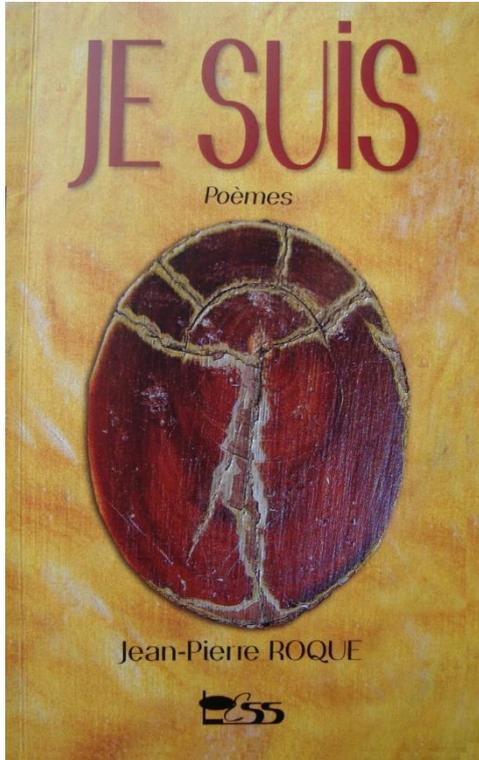
Mon chemin est perdu quelque part en arrière
Il s'est emmêlé à des doigts inconnus
Qui ont sauvé mon corps que je n'ai point voulu
Il s'est emmêlé aux filets de pêche
Des regards trop haut perchés
Du cafouillage est né la vision absolue
De ce choix ignoble mais pour moi nécessaire
Où la vie a le reflet des yeux de la mère...
Pourquoi n'ai-je point eu peur de ce que j'ai vu
Pourquoi le foyer ardent où je me croyais prévenue
A-t-il semé la neige à tire-d'aile avant l'hiver
Pourquoi ai-je supplié l'espace de m'affranchir...
J'ai vu l'inversion du monde comme un sablier retourné
Et je ne savais plus de quel côté me regarder
J'ai reconnu mon chemin brisé à chaque carrefour
Mais l'oubli ne peut rien dissiper aux marges de l'avenir...

Je suis isolée dans l'enfance que j'aimais
Et ton visage revient sans cesse de nulle part
Pour mourir dans mes yeux...

Alicia Gallienne
L'autre moitié du songe m'appartient,
Gallimard, 2020, p. 271 et s.

*

JE SUIS



tout est vent et semences
tout est création et impermanence
tout se noue et se dénoue
au même moment

tout est rien
et rien n'a jamais été

tout est contenu
dans cet instant de silence

nulle astreinte donc
à user de la parole

si ce n'est pour
sceller à nouveau ces deux mots

je suis

Jean-Pierre Roque

Extrait de : *JE SUIS*, Éditions Loess, 2014, p. 5-6.

*

SILENTIUM



MakyArt Réunion

Avant même d'être née, avant toute chose
elle est musique, elle est parole,
incorruptible fil
qui relie toute vie.

Les seins de la mer se soulèvent en silence,
et le jour qui se lève semble luire en délire,
le lilas pâle de l'écume éclabousse
le bleu trouble du vaisseau.

À mes lèvres pour ma soif
le silence primordial
comme une note de cristal
tinte claire de sa source.

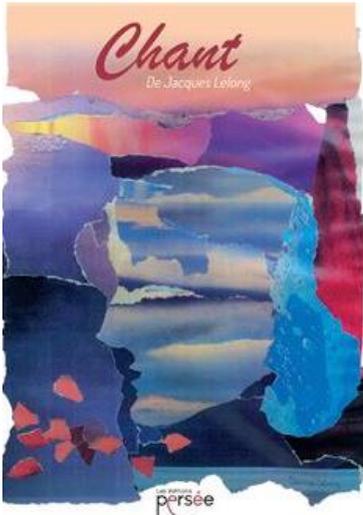
Sois toujours, Aphrodite, cette écume,
que la parole réenchante la musique,
et que le cœur récusant le cœur
s'abolisse calciné au cœur même de la Vie.

Ossip Mandelstam
(Adaptation Yves)

*

CHANT

*Je sais que je vais mourir,
mais je n'y crois pas.*
Vladimir Jankélévitch



Jamais le printemps ne m'a paru aussi éphémère.

C'est parce que je le vis sans toi.

« Mais réagis, à la fin ! », me dirais-tu.

Sans toi, c'est difficile ; très difficile de vivre à nouveau l'instant présent, comme lorsqu'il nous arrivait d'être, tous deux, en apesanteur dans l'amour.

Cet amour était-il une vue de l'esprit, partant de laquelle je déclinais : « Toi, moi, nous, le bonheur... » ?

Vue de l'esprit – du moins de l'esprit seul – non, car, viscéralement, tu me manques trop.

Cependant, il y avait notre connivence, presque constante, de cœur et d'esprit autant que de corps : tout est lié.

Voilà pourquoi l'ennui – que nous redoutions, l'un et l'autre, bien avant de nous connaître – ne s'est jamais immiscé entre nous, sauf à de rares exceptions.

C'est à présent qu'il commence à s'insinuer en moi ; et seule l'écriture de notre chant m'en délivre,
(le temps de l'écriture).

Et la lecture.

Mais j'en perds le goût, comme peut se perdre, insensiblement, le goût de vivre.

Hors ta présence, l'avenir, pour moi, est véritablement sans saveur.

Jacques

Extrait de : *Chant*, éditions Persée, 2018.

QUAND JÉSUS PARLE À AUGUSTIN
Prière pour ne plus vivre séparé (suite)

Il fallait, Augustin,
que nous fassions ensemble
ce nouveau et douloureux pèlerinage aux sources.
Nous irons à d'autres occasions
sous des cieux plus hospitaliers
pour des rencontres plus fraternelles.
Pour l'instant, nous sommes attelés
à une rude tâche,
celle de lever les hypothèques du passé,
pour soulager l'âme collective
et personnelle de mes enfants.
Car ils ne peuvent réellement m'entendre
que si je les décharge auparavant
des contraintes paralysantes du passé.
Tu comprends dès lors, Augustin,
que l'homme ait tant de mal
à unir sa voix à la mienne,
à tourner vers moi son regard désorienté,
à vivre l'instant présent
qui est sa seule chance de salut.
J'aime l'instant présent,
je n'aime pas, tu le sais désormais,
les leçons d'histoire.
Je n'aime finalement
que le mouvement d'amour
du moment présent.
Je n'aime pas l'expérience
des grandes personnes,
car elle appartient déjà à l'histoire,
et l'histoire c'est un peu,
c'est même beaucoup
le souvenir des morts
et le culte des morts.

À mes disciples tournés
comme d'habitude vers le passé,
j'ai dit plus d'une fois :
laissez les morts ensevelir leurs morts.
Je suis la Vie.
J'aime le jaillissement de la Vie.
J'aime l'ingénuité
et l'ingéniosité de mes tout-petits.
Poursuivons notre petit bonhomme de chemin
loin des routes rectilignes des doctrinaires
dont le regard nostalgique est tourné vers le passé.
Laissons-les chercher des leçons dans le passé
sous le regard des morts.
Mais qu'ils ne viennent pas circonvenir mes petits enfants
Avec des doctrines surannées,
des dogmes trépassés
et des distinctions saugrenues.
Car c'est grave,
infiniment grave,
de présenter à des tout-petits,
de leur faire absorber
des nourritures frelatées
qui sont ni plus ni moins
des doctrines de mort.
C'est infiniment grave
d'ingurgiter à ces tout-petits,
qui sont comme moi sans défense,
des concepts de mort,
de dégrader à leurs yeux candides
ou de leur masquer les beautés de mon Royaume.
Que les grandes personnes acceptent
pour elles-mêmes des enseignements au rabais,
qu'elles aient besoin de récompenses futures,
qu'elles recherchent des poteaux indicateurs,
c'est leur affaire après tout.
Mais qu'elles consentent à l'offrir,
qu'elles se fassent même un devoir
de dispenser à mes petits
ces mêmes séniles redondances,
alors, je m'insurge, je m'indigne et me révolte.
Tu vois d'ici l'imposture, Augustin ?
Me dégrader aux yeux de ces petits,
Dégrader mes êtres de prédilections

avides de se nourrir,
éperdûment confiants.
Leur donner du poison,
leur présenter du poison
comme si c'était une nourriture ordinaire,
c'est déjà affreux ;
mais leur donner du poison
en leur disant
que c'est une chose sainte et sacrée,
c'est le plus grand crime
que l'on puisse commettre
c'est la pire des monstruosités
qui soit imaginable.
Il n'y a que la bêtise et l'inconséquence
qui peuvent arrêter mon bras vengeur.
Et dire, Augustin, que je suis comme ces petits
sans défense,
dans l'impossibilité de les protéger, de les préserver.
Nous sommes littéralement
eux et moi sans défense.
C'est bien ainsi, car nul ne peut s'offrir
s'il n'est totalement exposé.
Je suis, Augustin, l'être le plus Vulnérable
de la création.
Mais c'est ma Vulnérabilité même
qui est l'occasion du Royaume.
De cela, nous reparlerons
lorsque ton attention
sera moins vacillante.
J'ai pris un peu trop sur ton sommeil.
Tu as appris à tes dépens
que j'étais un mendieur d'amour.

Émile, 1974

(à suivre)

*



Le Bouddha voit tout, sait tout. Le un du nez exprime l'unité.